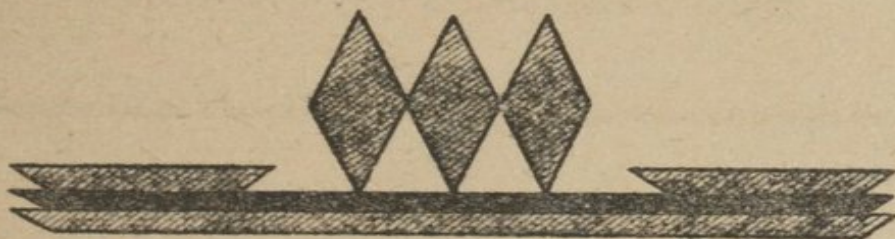


HENRI DUVERNOIS

°
APPRENTISSAGES

SOUVENIRS
DES ANNÉES 1885-1900



C'ÉTAIT HIER

• RACHETTE •

C'ÉTAIT ***HIER***

DÉJA PARU :

LA GRANDE SARAH

par REYNALDO ***HAHN***

P ROC HAINS VOL UM ES A PARAÎTRE : LE PALAIS ET LA VILLE

par HENRI-ROBERT

de l'Académie française

DE DIX ANS EN DIX ANS

par Louis BARTHOU ***de l'Académie française***

MES SOUVENIRS par Édouard HERRIOT

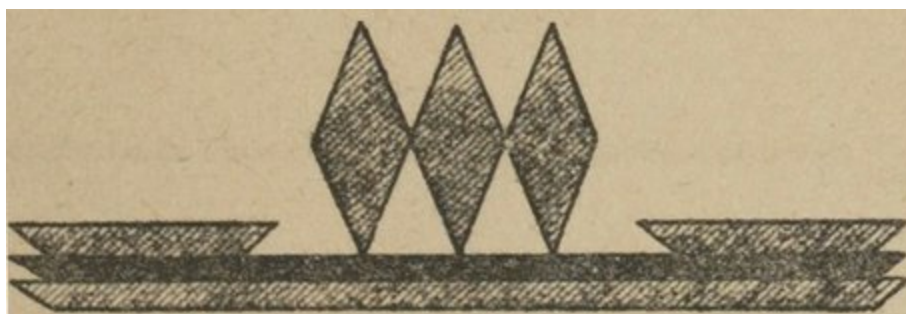
etc., etc.

HENRI DUVERNOIS

APPRENTISSAGES

SOUVENIRS

DES ANNÉES 1885-1900



C'ÉTAIT HIER

- HACHETTE -

L'édition originale a été tirée sur papier alfa

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Copyright bu Librairie Hachette 1930.

PREMIÈRE PARTIE

ENFANCE

I

IL y a des points de sensibilité par lesquels les enfants heureux finissent par ressembler aux enfants malheureux. Les uns soufflent de ce qu'ils voient et de ce qu'ils entendent, les autres de ce qu'ils devinent. C'est une question de nature : aux cœurs rudes tout est joie et plaisirs ; aux cœurs tendres, tout est peine et misère. J'ai connu un bohème qui offrait des jouets d'un sou aux bébés riches, alourdis de fourrure et de soie. « Je suis le seul, déclarait-il, à les prendre en pitié. Ce sont de futurs pauvres.... » Il leur parlait avec la déférence que les Fils du Ciel marquent aux tout-petits, les amusait d'une grimace, les éblouissait d'un cadeau et disparaissait après avoir doré d'un peu de féerie ces mornes aurores... Le fait est qu'ils le suivaient d'un regard étonné et reconnaissant. Un salut de la petite main gantée, le pauvre jouet serré sur le cœur, comme un trésor. « Rendez-moi cette horreur, tout de suite ! Vous êtes fou, glapissait la gouvernante. J'en rendrai compte à votre papa.... »

« Il va recevoir une gifle, déclarait l'autre, qu'importe : je lui aurai fourni les notions essentielles de la générosité, de la gratitude et de l'injustice. Il se souviendra de moi.... »

Certes, mais plus tard, beaucoup plus tard, quand le souvenir devient un dédoublement, quand l'homme appesanti de jours cherche dans les endroits où il a vécu jadis le parfum évanoui de son enfance....

« J'ai voulu revoir, m'expliquait un quinquagénaire, la rue de mes premières années.... Je retrouvai l'immeuble à peine un peu plus noir, le balcon défendu et où je me glissais par fraude. Rien n'était changé, pas même au rez-de-chaussée, la boutique de quincaillerie. Stupeur : je lus le même nom sur la porte. J'entrai. Je retrouvai, à quarante ans de distance, le fils de la maison, toujours timide, toujours bégayant, mais chauve et soufflé de mauvaise graisse. C'était mon compagnon préféré. Il m'admettait parfois aux honneurs de la voiture à bras paternelle qui stationnait dans la cour et où nous faisions de si beaux voyages immobiles. Je me fis reconnaître. J'étais très ému. Le quincaillier l'était moins. Il appela son père et sa mère comme autrefois quand il avait assez joué. Seigneur ! Ils étaient toujours là, voûtés, chenus, couverts d'algues et de mousse, comme les barques abandonnées, mais l'œil vif parmi ces ruines. « Papa ! Maman ! Le fils Un tel ! » Le vieux ferma son tiroir-caisse d'un tour de clef resté énergique, alla quérir un livre de comptabilité à la couverture moisie, l'ouvrit d'une main tremblante et me rappela une dette contractée par mes parents en 1881. « Deux cent quarante-trois francs vingt-cinq. Ça n'a jamais été payé. » Je soldai la dette. « C'est bien, conclut l'ancêtre, d'être revenu pour ça. Votre père n'était pas un mauvais homme, mais un rêveur, que voulez-vous, soit dit sans vous vexer, un rêveur... » Je partis, mélancolique.... Le dernier lien avec le passé, coupé : « Pour acquit ! » Je n'ai pas voulu revoir notre appartement, au cinquième.... D'ailleurs, je n'ai qu'à fermer les yeux.... »

Moment d'étrange lucidité, en effet, que celui où les souvenirs, brouillés jusque-là dans l'activité quotidienne, se dégagent et reparaissent un à un. C'est un mot entendu, oublié, qui résonne tout à coup avec une violence singulière, une vérité hallucinante. Ce sont les visages, tous les visages, les chers, les familiers et les passagers aussi, les visages que l'on a aimés et

ceux qui vous ont fait peur.... Comme ils surgissent, ces fantômes ! Les voiles se déchirent par une grâce soudaine, celle qui permet aux mourants de résumer en quelques secondes toute une vie....

Pour un écrivain surtout, las d'observer ses contemporains au moment où ceux-ci lui deviennent incompréhensibles, quel délicieux et torturant voyage à rebours ! Quelle tristesse et quel rafraîchissement ! Tous ceux qui l'approchèrent l'intéressent. Lui seul, sans doute, mais il s'en moque : il ne s'agit plus de savoir si tel personnage est « juteux », c'est-à-dire susceptible d'être transposé littérairement avec fruit. Il ne voit plus le lecteur comme un juge, mais comme un confident. Et si le hasard le mit en présence d'êtres pittoresques....

Je ferme donc les yeux à mon tour. Je n'entends plus le hurlement antipathique des féroces automobiles, mais les chants candides qui montent de la rue : « Avez-vous des habits à vendre ? – Cresson de fontaine, la santé du corps ! – Harengs qui glacent, qui glacent ! Harengs nouveaux ! », le martellement tour à tour clair et assourdi que font sur le pavé les sabots d'un cheval de fiacre toujours boiteux ou défermé ; l'annonce d'un crieur de journaux : « Demandez le discours de Gambetta. La démission du ministère Freycinet. » J'entends un refrain qui n'emprunte rien aux nègres : *Quand on est deux, mam'zell' Thérèse. – Qu'il est beau, le chapeau de la Marguerite !* Je respire une douce odeur où se combinent l'iris et le bouillon mijoté, la cire des parquets et la violette fraîche, le relent funèbre de la bougie soufflée à l'heure de la solitude et des épouvantes nocturnes....

J'évoque mon professeur et la bonne préposée à ma surveillance.

Le professeur s'appelait Mlle Joséphine Perrenaud. Elle enseignait à quelques gamins les rudiments de l'écriture et de la lecture. Fort âgée, – elle avait dû naître avec le XIX^e siècle, – elle se rendait à domicile, immuablement vêtue d'une jupe de cette moire mauve dont on retrouve les échantillons dans les intérieurs de vieux coffrets, et d'un grand châle noir croisé à la façon de 1830. L'épingle qui fermait le châle changeait de tête selon la saison : améthyste au printemps, elle devenait émeraude en été, topaze en automne et de jais noir en hiver. C'était la seule recherche

coquette de Mlle Perrenaud qui gardait en toute saison, avec une insouciance déplorable, un chapeau de forme dite capote aux brides de velours chauve et portait aux pieds d'informes chaussons. Ayant acquis dans sa profession une sorte de célébrité, elle se faisait payer un franc la leçon d'une heure. Gagnant vingt-cinq centimes à ses débuts, elle s'estimait parvenue au faîte des richesses et répétait avec un orgueil qui me faisait trembler : « Maintenant je n'accepte plus tous les élèves et j'abandonne ceux qui ne me donnent pas satisfaction. » Confuse de se voir si chèrement payée, elle restituait en nature une partie de ses honoraires : le samedi, après addition des notes de la semaine, elle distribuait des récompenses. Le prix d'honneur consistait en une tartelette aux pommes ; le premier prix un triangle de flan au fromage ; le deuxième prix un feuilleté et l'accessit une demi-douzaine de croquignoles. A écrire ces mots, je retrouve le goût plâtreux des croquignoles et la fadeur glacée du flan au fromage. Je n'en sais pas davantage, n'ayant jamais été admis à la tartelette. Mlle Perrenaud enfouissait ces friandises à cru, au fond d'un cabas d'où elle tirait aussi des porte-plumes, des crayons, des morceaux de craie, un mouchoir à carreaux, la queue-de-rat de sa poudre à priser, quelques reliefs de son déjeuner et une topette de rhum dont elle se ragaillardissait, sous prétexte de potion. Grâce à elle, je mesurai très vite la vanité des récompenses. Je n'en aurais d'ailleurs mérité aucune si je n'avais manifesté, le long de ces cours, l'attention inutile et touchante, l'immobilité à la fois respectueuse et rêveuse d'un bon petit élève consciencieux et mal doué que la musique des mots endort et qui lutte héroïquement contre le sommeil. Mlle Perrenaud prônait Florian au détriment de La Fontaine qu'elle haïssait. Rancune de cigale, peut-être. La séance se terminait par une conversation. Beaucoup de personnes se sont étonnées de mon penchant pour la gastronomie. Je le dois à Mlle Perrenaud. Elle avait son péché, capital et mignon à la fois : elle était gourmande. Dès neuf heures du matin, elle répandait un parfum d'alcool qui me rappelait les « canards » dont on me régalaît parfois. Mlle Perrenaud, professeur de français et officier d'Académie, tuait le ver. Trop distinguée, selon sa propre expression, pour boire sans manger, elle

accompagnait le rhum d'un vigoureux saucisson à l'ail. Vivre, c'est choisir : philosophiquement, je choisisais le rhum et j'en arrivais à oublier l'ail....

Donc, nous causions....

« Eh ! bien, mon petit ami, me demandait Mlle Perrenaud, j'espère que vous avez bien dîné, hier ? Qu'avez-vous mangé ? N'oubliez rien. Nous faisons là un exercice de mnémotechnie : de *même*, mémoire.... »

J'avais été, à plusieurs reprises, sincère et concis dans ma réponse. Mais le menu véritable, sans intérêt, ne prêtait pas au développement. J'y avais gagné une conférence supplémentaire sur Jean-Pierre Claris de Florian et un enseignement : à savoir que les personnes ne vous sont pas toujours reconnaissantes d'écourter les histoires qu'on leur raconte. Dans sa quatre-vingtième année, Mlle Perrenaud restait semblable à ces mioches qui trouvent toujours les récits trop brefs. « Pas si vite ! Et ne passe rien, s'il te plaît ! » Dès lors, je me plus à broder, à enjoliver, à inventer. Je m'aidais de quelques livres : Brillat-Savarin, la *Cuisinière bourgeoise*, ce qui faisait soupirer à ma mère : « Ce petit a des lectures de vieux magistrat », et de quelques réminiscences aussi : déjeuners de noces, dîners de gala servis chez mon aïeule, avec quatorze plats au programme et des sorbets au milieu ! Mlle Perrenaud, âme candide, m'écoutait avec une volupté sans mélange, c'est-à-dire sans la moindre méfiance. Elle avalait en imagination toutes ces succulences. Elle essayait d'en retrouver dans l'air un vestige embaumé, « l'odorant souvenir » du poète. L'ambition de mon professeur, abreuvée d'aigre piquette, nourrie de viandes coriaces et de légumes fermentés, était de se faire inviter une fois, une seule fois, mais inoubliable, à déjeuner chez ma mère. Elle était impatiente de goûter enfin à ces merveilles que je lui dépeignais. « Vous disiez, mon jeune ami : de l'estouffade de sanglier ? C'est un mets qui, m'a-t-on affirmé, demande à être mijoté de telle sorte que la sauce présente l'aspect, sinon la saveur, d'une crème au chocolat bien épaisse ! » Chaque jour, en partant, elle s'attardait dans l'antichambre, faisait en marchant tout le bruit que lui permettaient ses chaussons de feutre, toussotait et, ma mère survenant enfin, se plaignait auprès d'elle de la pluie, du froid, de l'éloignement du cabaret : « Le meilleur ne vaut pas une bonne petite cuisine de famille, chère

madame. » Si bien que la mère l'invita un jour, à la fortune du pot ! J'étais aplati de terreur. Mes mensonges ne tarderaient pas à être dévoilés. J'avais compté sans l'excellente éducation de Mlle Perrenaud qui répétait souvent l'antique conseil : « Ne parle ni des gladiateurs, ni des courses de chevaux, ni des athlètes, ni de boire ou de manger, ni de ces choses qui sont la matière banale des conversations ordinaires. » Il ne fut pas question de cuisine. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que mon professeur n'éprouva point une légère désillusion. A son extase, quand elle avait déplié sa serviette, succéda un bonheur plus modéré. Je lui avais parlé de quenelles de brochet, et on lui servait des sardines à l'huile ; de perdreaux flanqués de cailles, et on lui donnait une côtelette ; de meringues glacées, et elle devait se contenter d'une humble confiture. Mais elle mit, sans doute, cette mésaventure sur le compte de la fatalité et pensa : « Je suis mal tombée ! » Elle se rattrapa sur le bourgogne et sur la chartreuse, dont elle accepta trois larmes qui emplirent trois petits verres. A deux heures, comme Mlle Perrenaud s'obstinait à lichotter une dernière goutte de chartreuse en fredonnant une chanson de sa jeunesse, ma mère pria une domestique de reconduire mon professeur jusqu'à son omnibus, car mon professeur était pompette !

Ma préférence allait à ma bonne, ou, si vous préférez, à ma gouvernante. Ce titre lui seyait d'ailleurs beaucoup mieux. Rien ne saurait exprimer ce qu'était la coiffure d'Aurélie. Tel était son prénom. Pour son nom, il semblait emprunté à une héroïne d'Octave Feuillet. Sur le tard, elle avait, en effet, épousé un monsieur très bien qui, d'avatar en avatar, en était arrivé à ouvrir des huîtres à la porte d'un restaurant fameux. Le ménage avait eu sa période flamboyante : un commerce de mercerie : « Mais nous étions trop bons. Personne ne nous payait. Des promesses, oui ! Nous ne touchions que des paroles d'honneur. Ça n'arrange pas les échéances. » En ces temps fastueux, Aurélie, telle Amanda dont elle me chantait les splendeurs, s'offrait des fritures au Point-du-Jour et des excursions en fiacre.. « Si nous avions eu notre voiture, nous aurions eu droit au galon d'or sur le chapeau du cocher ! C'est pour te prouver que nous n'étions pas n'importe qui. »

De ce merveilleux passé, elle n'avait conservé que sa coiffure, qui devait bien lui prendre une heure chaque matin et la forcer à se lever dans les ténèbres. On eût dit que sur cette pauvre tête dix apprentis s'étaient exercés, l'un esquissant une raie en zig-zag, l'autre coupant une frange de travers, un troisième essayant une frisure importée des Caraïbes. Il y avait, dans cet amas incohérent, des copeaux, des mèches gommées, d'autres folles et voltigeantes ; c'était ici comme un nid d'oiseau, abandonné ; plus loin, on découvrait un peigne qui avait gardé une perle de faux corail sur les six qu'il comportait à l'origine, puis un ruban bleu, délicatement fané, semblable à ceux qui lient d'anciennes lettres d'amour. Et quand on croyait avoir tout vu, l'on avait encore la surprise d'un léger papillon de strass fixé au-dessus de la nuque, les ailes engluées par la pommade. Pour que rien ne fût dérangé dans cet édifice, ma gouvernante portait haut la tête et marchait avec précaution, telle une grande dame affublée, sous Louis le Bien-Aimé, d'une perruque à la Belle-Poule. Tout petit, comme elle me prenait souvent dans ses bras, je fis, grâce à cette coiffure-jardin, mes premières explorations de badaud. J'avais – car Aurélie m'aimait jusqu'à la faiblesse – l'autorisation de toucher du doigt le léger papillon. Je ne m'y risquais que rarement, avec la crainte qu'il s'envolât tout à coup et s'en fût rejoindre la verte campagne, à tire-d'aile en strass !

Nous devons, en principe, Aurélie et moi, nous promener aux Champs-Élysées. Mais les chevaux de bois étaient tenus par un bonisseur jovial dont les plaisanteries m'étaient, insupportables. La voiture aux chèvres restait pour moi sans attrait. Le prestidigitateur Antonin qui faisait disparaître un petit garçon en un clin d'œil m'inspirait une certaine crainte. Prenant au tragique le vaudeville de Guignol, je sanglotais dans les rires des autres, ce qui m'établissait, parmi les habitués, une solide réputation d'imbécile. Enfin, je n'arrivais pas à comprendre qu'il fût interdit de cueillir les fleurs, de grimper aux arbres et de se rouler sur les pelouses. Nous préférons les passages. Aurélie m'y conduisait quotidiennement. Passage des Princes, passage des Panoramas, passage Véro-Dodat, passage Brady, etc. On y était à l'abri du vent, de la pluie, du soleil et de l'air, par-dessus le marché. Mais il est des grâces particulières aux petits Parisiens, et je ne m'en portais pas

plus mal. Nous faisons une station prolongée devant la boutique d'un parfumeur, à ce sombre endroit où l'on voit aujourd'hui des coffre-forts en location. Hissé par ma gouvernante qui restait, pour la plus grande joie des passants, tête nue, car son édifice capillaire n'aurait jamais pu supporter un chapeau, je mettais mon mouchoir sous le petit robinet d'une fontaine qui distribuait toutes les deux minutes une goutte d'eau de Cologne. Seule cette eau de Cologne me plaisait, car elle était rare et il fallait la mériter.

Après quoi, Aurélie travaillait pour son propre compte. Elle avait dû tenir dans les environs ce fameux commerce dont elle parlait avec emphase. Et elle guettait ses débiteurs : « Qu'il m'en tombe un sous la patte, me confiait-elle, et je ne le lâche pas ! Ce sont de malhonnêtes gens qui s'enrichissent à force de ne pas payer le pauvre monde. Le crédit nous a tués. Il faut croire que notre exemple a servi. Nous avons été dans les journaux, aux liquidations judiciaires. Depuis nous, Crédit est mort.... »

De loin en loin, Amélie apercevait un de ses débiteurs.

« Lâche-moi la main une seconde, mon chéri ! suppliait-elle. Je reviens. J'en tiens un ! Et un beau ! »

Accoté contre une boutique, le cœur palpitant, je prenais un intérêt passionné à la chasse. Intérêt était le mot, car Aurélie, connaissant les hommes et les enfants d'hommes, m'avait dit : « Au premier qui se décide à me rembourser, je t'offre des lacets en réglisse. » C'était, effilé en cordon, un abominable réglisse à goût de savon que ma mère m'interdisait et dont je raffolais....

Suivait une scène, toujours la même : Aurélie trottait après l'homme qui filait prestement ; elle arrivait à sa hauteur, le dépassait et lui coupait le chemin. Il essayait de fuir encore, feignait de ne pas la reconnaître, mais elle lui prenait le bras. Ils étaient face à face, Aurélie rouge d'émotion, l'autre baissant la tête et bredouillant de vagues excuses. L'entretien commençait sur le mode aigu de la part de la créancière. Puis elle écoutait les explications, avec hauteur d'abord, et avec intérêt, enfin avec compassion. Cela se terminait par une poignée de mains sans rancune. Et Aurélie me revenait. Je demandais :

« Il ne t'a rien donné ?

– Tu sauras qu’il n’avait rien à me donner, mais à me rendre !... Eh ! non... Son petit vient d’avoir la scarlatine ; sa femme est au lit avec des douleurs et sa belle-mère vient de mourir en les déshéritant. Tu ne me vois pas insister, dans des conditions pareilles ! Mais il a notre adresse. C’est déjà un point, tu comprends. Ils ont quelquefois de bonnes intentions, mais ils supposent que l’on a déménagé ou que l’on a fait fortune. Je n’ai pas perdu ma journée : il a juré de nous écrire bientôt.

Une fois, elle revint en murmurant : « Quarante sous !... Tu me feras penser à inscrire »... C’était quarante sous qu’elle avait non pas touchés, mais remis, parce que l’ancien client avait bien mauvaise mine et aussi parce que cela faisait « un chiffre rond ! »

Pauvre créature, restée si bonne et si tendre, malgré les coups dont la destinée s’était montrée prodigue à son égard ! Par exemple, elle s’affirmait cuirassée contre l’ingratitude humaine.

« Quand tu seras grand, prédisait-elle, quand tu seras un jeune homme qui va au collège avec une serviette en vrai cuir sous ton bras, tu feras, toi aussi, celui qui ne me reconnaît pas ! »

Je protestais avec indignation. Parmi tous les drames que pouvait comporter l’avenir, je n’en concevais pas de plus sinistre que celui-ci : Aurélie avec ses doux yeux pleins de reproches, restant toute pâle devant l’indifférence d’un potache vaniteux qui serait moi ! Je dois dire que plus tard, élève d’un lycée et n’en étant pas plus fier, il m’arriva de rencontrer mon ex-gouvernante qui, avec son port de tête royal, ses copeaux, son nid abandonné, son peigne et son papillon, menait par la main un autre petit garçon. Je la saluai. J’esquissai un geste affectueux pour la retenir, mais elle passa, hiératique, sans ciller. Elle voulait se donner raison et pouvoir dire le soir à son ouvrier d’huîtres : « Tous les mêmes ! Maintenant qu’il a une serviette en vrai cuir sous le bras !... » J’ai pu vérifier par la suite que bien des pessimismes cherchent des confirmations de ce genre...

II

Premières études. Un pensionnat, rue Richer. Une cour en puits plantée d'un arbre. Vous pouvez imaginer la vie de cet arbre, rue Richer ! Un seul souvenir : celui d'une institutrice de vingt ans qui nous enseignait surtout de jolies rondes, comme : « La terre nourrit tout, – les fous comme les sages, – les sages comme les fous », et si rose et si blonde et si jolie que nous la prenions en pitié d'être parmi nous. Mais elle riait de si bon coeur ! Et, un matin, elle nous apparaîût livide, avec, dans les yeux, une expression que je n'oublierai jamais. Quelle tragédie obscure avait pu faucher cette jeune gaieté ? Pourtant, notre petite maîtresse essayait encore de nous sourire. J'ai retrouvé ce sourire-là sur la bouche de Réjane quand elle jouait *Germinie Lacerteux*, la servante enceinte et tordue de douleur, servant le goûter des petites filles. « J'ai la migraine, soyez bien sages ! » Et ce regard traqué, suppliant, à la porte ouverte livrant passage à la directrice. « Mademoiselle, vous êtes souffrante ; vous pouvez vous retirer ; je ferai la classe à votre place. » Nous n'avons jamais revu cette victime. Elle seule assurait la paix. Après son départ, la classe tomba sous la dictature d'un affreux gamin qui avait repéré le pupitre où l'on cachait les croix et les distribuait lui-même à ses favoris, ceux qui le fournissaient de billes et de bonbons. Il a d'ailleurs évolué : il est devenu philanthrope.

Puis, le collège. L'horreur du réfectoire. Deux clans : celui des Benibouffe-toujours, les boulimiques qui engloutissaient tout, et les délicats qui restaient à jeun, le cœur soulevé. En guise de dessert, d'étranges friandises

mises à la mode par des amateurs sans dégoût, tels ces sucres d'orge de glace arrachés dans les endroits où, l'hiver, l'eau s'arrête en stalactites !... Un maître d'études nous témoignait quelque intérêt ; nous respections sa tristesse, nous attribuions son air méditatif à de graves études. Dans une crise de jalousie, il jeta sa femme par la fenêtre et se fit justice ensuite, d'un coup de revolver en plein cœur. Les « récréations » sauvages, d'où l'on sort le visage en sang et l'âme endolorie.... Le supplice des engelures. Apprentissage ? Oui, si l'on doit apprendre la vie par ses laideurs. Un mauvais moment à passer ? Un mauvais moment d'une dizaine d'années. Tout ce que la société la plus hideuse peut offrir d'ignominies en miniature : le camarade plus fort qui vous soufflette ; le camarade plus faible qui vous trahit. On reste stupéfait de ce que deviennent la plupart des hommes. On serait moins stupéfait si l'on scrutait leur enfance. J'ai vu dans ma vie de journaliste d'abominables visages de criminels ; je n'en ai jamais vu de plus monstrueux que celui d'un collégien de douze ans tentant d'éborgner son adversaire avec la pointe d'une toupie. J'ajoute que la règle établie par quelques tyranneaux était la saleté, une saleté complète, définitive. Comme pendant les révolutions, les mains blanches paraissaient suspectes. Les gants n'étaient admis que durant les périodes de froid excessif, et il fallait encore qu'ils fussent de laine tricotée. Une loi somptuaire n'admettait que le béret. Tout autre couvre-chef, arraché par la violence à son propriétaire, passait de mains en mains et ne lui revenait que transformé en loque.

C'est vous dire le succès que j'obtins quand j'arrivai habillé selon la mode d'Eton : souliers vernis, pantalon gris-perle, veste courte, chapeau melon. J'avais émis quelques objections :

- « Jamais ça ne passera.... Ils me traiteront de gommeux et ils me battront.
- Tu as peur ? me demanda ma mère.
- Pas pour moi, mais pour mon pantalon gris-perle.
- Il ferait beau voir qu'ils osent te toucher ! D'ailleurs, j'irai te chercher. »

Je m'inclinai, mais dévoré d'appréhensions que la suite ne devait pas tarder à justifier. Mon arrivée eut lieu sans incident notable. Mes condisciples' manifestaient soit une stupeur, soit une curiosité qui me

tranquillisèrent. Ma sortie s'effectua dans une houle. On appréciait sans indulgence les divers éléments de ce costume, alors à peu près inconnu et que je devais à la mégalomanie anglophile du tailleur familial. J'espérai un instant franchir sans encombre les quelques mètres qui me séparaient de la rue Bochart-de-Saron où j'étais attendu, mais un premier coup de poing, bravement lancé par derrière, écrasa mon chapeau melon. J'essayai de me dégager et de sauver le reste. En vain ! Je dus accepter la bataille à un contre dix, contre vingt, contre cent. J'en sortis le nez tuméfié et l'uniforme d'Eton en lambeaux. Mes premiers mots, quand je me présentai à ma mère, furent : « Je te l'avais bien dit ! »

« Allons chez le pharmacien, repartit ma mère, mais retiens bien ceci : même quand on a raison, il y a une phrase qu'il ne faut jamais prononcer, et c'est : « Je te l'avais bien dit ». Quels sont les voyous qui t'ont mis dans cet état ? »

Le préfet des études, prévenu un peu trop tard, arrivait.

« Vous avez là, madame, dit-il, un bon petit garçon qui, pour un empire, ne dénoncerait pas un camarade. Néanmoins, je prendrai des sanctions. Une autre fois, ne l'envoyez pas déguisé en groom. Dans un bal, rien de plus gracieux, mais ici !... »

Je renonçai donc à Eton, à ses pompes et à son pantalon. Et je devins l'âme de l'une de ces conspirations qui groupent certaines individualités contre la fureur aveugle des foules. Quand un de nous paraissait succomber sous les coups du plus grand nombre, vous volions à son secours, sans prendre de renseignements sur la valeur de sa cause. Cela nous apprit, d'ailleurs, que l'infamie des bourreaux n'exclut pas toujours la lâcheté de la victime. Celle-ci, délivrée par nous, se retournait parfois contre nous en vertu de cet adage auquel on doit tant de misères humaines, à savoir qu'il faut hurler avec les loups.

Notre petit clan était dirigé par le plus juste, le plus fraternel des chefs. D'où venait-il, si peu semblable aux autres ? Personne ne le savait au juste. Il était beaucoup plus âgé que nous et il éprouvait les plus âpres difficultés à suivre nos études. Il gardait, là, le front plissé, les poings crispés, l'attitude désespérée que j'ai constatée chez les soldats illettrés devant le mystère

impénétrable de l'alphabet. Sorti de classe, il était respecté pour son âge, pour sa force et pour sa haute taille. Il nous protégeait. Un grand qui ne faisait sentir que pour le bien sa grandeur aux petits, quel miracle ! Il disposait de beaucoup d'argent qu'il gaspillait avec insouciance.

Il fut, un peu plus tard, le héros d'une aventure charmante. Son tuteur – car il était orphelin – effrayé par la précocité qu'il montrait en tout, sauf pour le travail, l'enferma dans une de ces institutions où l'on gave, de gré ou de force, les éphèbes nonchalants. Il sortait le jeudi « en rang », dépassant ses condisciples de plusieurs centimètres. Le maître d'études chargé de la promenade n'avait pas dix-huit ans. Il était fluët, soigné de sa personne, dévoré d'ambitions littéraires et mondaines et il cachait soigneusement sa profession aux jeunes filles qu'il courtisait dans les soirées où il passait pour un jeune poète riche et désœuvré. Or, un après-midi, au Ranelagh, le pion blêmit. Une de ces ravissantes personnes survenait.... Il allait être surpris dans une posture humiliante.... Mon ami, le potache démesuré, qui cachait beaucoup de finesse sous sa nonchalance, flaira la catastrophe et y remédia sur-le-champ avec une décision et une ingéniosité magnifiques : il sortit du rang, mit, d'une bourrade, le maître d'études à sa place et criant : « Allons, messieurs, dépêchons-nous ! » sauva l'amour-propre du pion transformé, grâce à lui, en élève de pension élégante.

« Cela m'a beaucoup servi d'avoir l'air plus vieux que mon âge, me confiait-il. A. quinze ans, quand ils apprenaient que je n'étais pas encore bachelier, les gens me prenaient pour un crétin. Ce qui fait qu'à dix-huit ans, j'étais débarrassé de ces fariboles et je pouvais m'établir jardinier.... »

Il s'était établi jardinier sur la butte Montmartre ! La classe de dessin ayant lieu en dehors des heures normales et le professeur négligeant de faire l'appel, nous « séchions » cette classe avec régularité. Et l'on se consacrait à des divertissements variés. Les sportifs s'accrochaient derrière des voitures de livraisons et partaient pour des destinations inconnues. D'autres s'offraient, au moulin de la Galette, le chaste enivrement de la balançoire. Après quoi, ils baguenaudaient sur la butte. Lors d'une de ces excursions, nous vîmes notre ancien camarade pourvu d'une ombre de moustache et

d'une sorte de barbe. Il fumait la pipe au seuil d'une cahute alpestre et il se montra enchanté de nous revoir.

« Je regrette seulement que ce soit l'hiver, nous déclara-t-il, parce que je me suis spécialisé dans le lilas. Vous avez devant vous un type émancipé. Il n'entre plus un livre ici, ni même un journal. C'est la porteuse de pain qui nous tient au courant. On lui demande : « Qu'est-ce qu'il y a de neuf, madame Ernest ? » et elle nous renseigne.... Entrez ! Clémence, apporte du cidre et des biscuits.... »

Clémence ! Émerveillement ! Un de nous avait une femme ou une maitresse, peu nous importait ! Cela nous conférait une dignité nouvelle. Clémence portait un tablier de toile grossière, mais des bas de soie ; un canotier défoncé, mais des souliers de danseuse ; affectait la rude simplicité des campagnardes, mais se maquillait. La salle où nous étions tenait du restaurant façon gothique, de la cuisine et de l'atelier montmartrois. La déesse du logis posa sur la table, avec la rudesse bon enfant d'une servante d'auberge dans une comédie du répertoire, un broc de cidre tourné au vinaigre, des tasses rustiques et des gâteaux secs.

« A la santé de Kiki ! » proposa notre camarade.

Nous n'étions pas au bout de nos surprises.

« Ils ne le connaissent pas, intervint la belle jardinière.

– Faut le présenter. Est-il réveillé ?

– Oui.

– Par ici. »

Nous entrons à leur suite dans une chambre où il y avait un berceau à côté d'un lit breton et, dans ce berceau, un bébé superbe qui jouait gravement avec une poupée en caoutchouc.

« Kiki ! » présenta la mère avec orgueil.

J'interrogeai :

« Parle-t-il ?

– Cette question ! Il a sept mois ! s'écria le père. Il en paraît le triple.... Nous sommes tous comme ça dans la famille.... Je vous jure qu'il ne moisira pas au bahut, celui-là ! Je le mettrai au lilas tout de suite.... On se couche avec les poules et on se réveille à l'aube. La vraie vie !...

– On va tout de même au café-concert ! corrigea Clémence. On ne peut pas vivre comme des brutes ! »

Des lilas au printemps, le sourire de Kiki et une fois par semaine le beuglant ! Cela nous parut l'image même du bonheur. Et cela sur la Butte, à un endroit où s'érigent maintenant des casernes bourgeoises.

III

Sombres corvées des plaisirs élégants.... Le dimanche après-midi au Bois. Le tour du lac tombé en désuétude, on avait adopté l'allée des Acacias. Quatre files de voitures au pas et sans cesse arrêtées. Au crépuscule, nous rentrions. Si le malheur des hommes vient, selon Pascal, de ce qu'ils ne savent pas rester tranquilles dans une chambre, je n'ai pas mérité le malheur. Dès huit ans, j'éprouvais, quand je rejoignais mes lares, une chaude satisfaction. Il faut dire que cette chambre était parée pour moi de toutes les féeries. Songez qu'elle donnait sur le toit du Conservatoire. Il m'arrivait là, surtout à la belle saison, quand cet illustre voisin ouvrait ses lucarnes, d'adorables bouffées de musique. Devant moi, les jacinthes que j'élevais dans des carafes. Dans sa cage, ma perruche-perroquet, qui chantait la *Cruche cassée* : *Como me gusta tu cuerpo* et qui esquissait même quelques pas de boléro. Devoirs et leçons expédiés, je pétrissais des statuettes de cire qui représentaient des dames vêtues à la mode du jour, avec ruche au collet et jupes agrémentées de strapontins. J'écrivais aussi des vers, bien entendu, pour lesquels je cherchais un public qui s'obstinait à me fuir. Je commençais la lecture avec ma mère qui me comblait d'éloges

et me renvoyait pour la suite à l'excellente Aurélie, sous le prétexte fallacieux que Molière lisait ses pièces à sa servante et en tirait d'utiles indications. Je n'étais pas Molière, et Aurélie n'avait pas la patience de Laforêt. Je déclamais la fin n'ayant pour seul auditoire que ma perruche. Mais bientôt celle-ci entra en fureur. Elle frappait de son bec contre le fond de sa cage, puis poussait des cris rauques et ne consentait à se calmer que quand je me taisais. Cet oiseau, évidemment, n'aimait pas la poésie.

Un tel accueil me fit renoncer aux alexandrins. Je me vouai à des travaux moins nobles : je confectionnais des chapeaux de poupées, je faisais de la tapisserie et je rassemblais des petites perles de couleur pour en composer des bagues et des bracelets. Il m'arriva de renverser la boîte qui contenait les perles. J'appris alors que toute catastrophe peut avoir son bon côté. Le balayage effectué, beaucoup de perles restèrent dans les interstices du parquet. Une aiguille à la main, je les cherchais. Elles devinrent de plus en plus rares. Mais plus elles se raréfiaient, plus le jeu devenait passionnant. A la fin, en trouver une équivalait à une victoire ! Je m'enfermais pour ces besognes saugrenues et que j'espérais secrètes, bien que quelques railleries eussent dû m'avertir. Près de ma fenêtre ouverte, baigné par les ondes beethovéniennes que me dispensait le Conservatoire. ; l'oreille caressée par les cloches de l'église Saint-Eugène et par le carillon du Comptoir d'Escompte, je me livrais sans honte à mes travaux féminins où je cherchais une compensation à la brutalité de mes compagnons de jeux. Or, il m'arriva, après avoir ajusté un bouquet sur un petit chapeau, de lever le nez. Je vis alors, à la fenêtre d'en face, un garçon de mon âge qui m'observait en riant. Je devins plus rouge qu'une cerise ; le chef-d'œuvre commencé me tomba des doigts et j'ouvris précipitamment un livre que je choisis très gros et d'aspect vénérable.

Dès lors je posai pour cet observateur impitoyable que l'on m'offrait en exemple : « Ce n'est pas lui qui gaspillerait son temps ! » En effet, il ne s'arrêtait de lire que pour écrire. Tout en regrettant la tapisserie abandonnée, j'adoptai la pose du poète en enfantement, une main dans les cheveux en désordre, l'autre faisant courir une plume d'oie sur le papier. J'écrivais n'importe quoi, de ces phrases incohérentes que l'on trace pour essayer une

plume neuve, des morceaux d'anthologie poissarde, des vers sans queue ni tête. Je regrette de ne pas avoir conservé ces essais qui décelaient quelques dons dans la littérature incompréhensible. Vers sept heures, j'aurais volontiers tout planté là pour aller dîner, mais j'attendais. Il fallait arracher l'autre à ses devoirs. J'entendais que l'on m'arrachât moi aussi. La faim et la fatigue aidant, je ne traçais plus que d'informes hiéroglyphes. Enfin la mère de mon voisin l'objurguait : « On t'attend ! Le potage est sur la table ! Veux-tu venir, oui ou non ? » Il rangeait ses paperasses et donnait des explications au cours desquelles il me désignait parfois : « Il est toujours là, tu vois ! » puis il disparaissait et je bondissais dans la salle à manger, où je recevais un accueil varié : « Il va tomber malade ! Cela n'a pas de bon sens. – Rassure-toi : il brodait au petit point. – Non, il parfilait ! – Du tout : il s'essayait dans la passementerie ! » Je m'indignais. Une âme de petite fille, moi !... Eh ! oui, sans doute, une de ces âmes timides que couve la tendresse maternelle. Et les railleurs ne savaient pas tout.. S'ils avaient vu mes larmes quand j'apercevais, par le judas de l'office, des lièvres, des faisans, des perdreaux attachés par les pattes et pleurant des gouttes rouges sur le toit poussiéreux d'un sombre garde-manger ! Le locataire qui criblait d'un plomb meurtrier ces jolies bêtes m'apparaissait, botté et le fusil en bandoulière, plus haïssable qu'un bandit de grand chemin. Je refusais avec énergie de toucher au gibier. J'éprouvai un chagrin réel, une profonde désillusion quand je lus que trois de mes écrivains préférés, dont l'œuvre est pleine d'une immense commisération pour les bêtes, s'amusaient, dans un jardin, à tuer au vol d'inoffensifs moineaux. J'apprenais ainsi que la pitié peut n'être pour les plus grands d'entre nous, voire les meilleurs, qu'une pose mensongère, semblable à la mienne devant le voisin studieux....

IV

Le jeudi m'appartenait. Vers le soir, après une bonne régalade dans un cabinet de lecture, je refaisais, mais seul cette fois et me promenant tel la Palférine « le long de ma canne », le tour de mes chers passages. Dans un des plus fréquentés, une boutique m'intriguait, toujours close, sans enseigne, les rideaux fermés. On croyait à la présence en ce lieu d'une diseuse de bonne aventure. C'était le logis d'une des gloires chorégraphiques de 1830, Céleste Mogador. Elle avait dansé à Mabilles, avait plu et s'était assagie jusqu'à la littérature. Comme elle éprouvait de la difficulté à gravir les étages, elle avait loué un petit magasin à deux pas des boulevards. Elle mangeait, dormait et travaillait là, dans l'unique pièce qu'un désordre romantique encombrait. Un de ses familiers m'introduisit chez elle. Cette octogénaire de haute taille avait encore des yeux superbes, des yeux de foi et de flamme dans un visage dévasté. Elle consacrait ses journées et une partie de ses nuits à l'élaboration de romans-feuilletons interminables. Nul vestige de sa folle jeunesse. Nul souvenir de ses folles compagnes : Clara, Pomaré. Mais elle montrait, accrochée au mur, une petite photographie d'Alexandre Dumas fils, avec dédicace : « Son portrait m'encourage à écrire !... Il m'appelle son confrère ! Lui !... » Elle me donna lecture de quelques pages fiévreuses. Et comme nous prenions congé, elle s'excusa : « Je ne vous accompagne pas. Fermez soigneusement la porte, c'est l'heure où le fou vient tambouriner. Il paraît qu'il est inoffensif.... » En effet, au moment où nous entr'ouvrions la porte pour sortir, un homme à

l'aspect sérieux de fonctionnaire provincial tenta de jeter un coup d'œil à l'intérieur de ce lieu plein de mystère. Comprenant que ce soir-là il n'en saurait pas davantage, il reprit sa route paisiblement. Nous le suivions. En somme, ce fou avait l'air raisonnable. Mais quand il entra dans l'ombre d'une rue, il se mit à trotter sur la pointe des pieds en poussant des « tchitt ! tchitt ! tchitt ! » de gamin qui imite la locomotive. Malgré la discrétion qu'il apportait à ce jeu, quelques passants s'étonnèrent. Alors le fou se retourna et, m'adressant un sourire indulgent, signifia qu'il entendait seulement m'amuser.

J'ai toujours attiré la confiance des... mettons des exaltés. Mon enfance a été séduite et épouvantée par une famille originale composée d'un père morphinomane et de quatre rejetons vésaniques. Le père avait été l'un des hommes les plus importants de Paris. Il s'était à peu près ruiné et il vivait tant bien que mal des reliefs de son opulence, vendant son argenterie pièce par pièce, ses tableaux, puis ses meubles. Il est mort dans son hôtel jadis bourré à la mode du Second Empire, devenu vide et sonore comme une maison à louer. Le fils aîné, complètement idiot, présentait, avec sa chevelure épaisse, sa barbe inextricable, ses lèvres rouges et ses pattes d'assassin, l'aspect d'un brigand romantique. Il sortait de cette barbe une sorte de grondement où l'on trouvait, quand on parvenait à en discerner le sens, des paroles rassurantes. « Je les ai admirablement élevés », affirmait le malheureux père. Son fils n'émettait que des paroles de politesse tel un trombone qui soupirerait une romance : « Mes hommages, madame.... Mes salutations les plus distinguées, monsieur.... Mes cordialités les meilleures, mon petit garçon.... Je vous baise la main, mademoiselle.... » Par malheur, son répertoire s'arrêtait là. Au moment du départ, il s'embrouillait dans les paroles d'accueil et vous proposait un bon fauteuil quand on se disposait à gagner la porte. Le second fils était charmant, fin, distingué, joli garçon ; une tête d'adolescent vénitien. Il se contentait de sourire, ayant à peu près perdu l'usage de la parole. Mais il souriait de l'air le plus entendu, le plus spirituel, et s'il n'avait eu une fâcheuse propension à chasser de son oreille une mouche imaginaire, il eût pu faire dans les salons les mieux tenus figure de philosophe railleur et de don Juan taciturne. Le troisième se

présentait sous les espèces d'un colosse hilare. Il riait à propos de tout, et si fort que les vitres en tremblaient et que les animaux du voisinage, émus par ce tonnerre, regagnaient au plus vite leurs abris. Sur celui-là, le dernier venu, le père ramassait toutes ses espérances : « Les autres sont tristes, avouait-il, mais ce petit est espiègle, simplement. Il déborde d'un trop-plein de gaieté. Cela s'arrangera. » L'espiègle se tordait et comme les gens distingués mettent la main devant leur bouche pour bâiller, lui, afin de renfoncer la gaieté qui le secouait, mordait ses doigts avec fureur. Il avait obtenu ainsi des phalanges effroyables, enflées et tuméfiées. Du bout de ces doigts monstrueux, il m'offrait des bonbons que Je refusais. Sans plus de façon, il dévorait les bonbons lui-même, avec un peu de ses doigts par-dessus le marché. Enfin, il y avait une jeune fille restée fort jolie, avec ses yeux immenses et glacés, sa pâleur, sa démarche royale. Mais vers seize ans, la bouche si pure s'était affaissée. Elle était toute douceur, toute grâce, toute indulgence. Elle excusait ses frères ; elle expliquait leur originalité en touchant son front avec un soupir. Elle en faisait d'ailleurs autant pour son père, qui lui semblait le plus atteint de tous. Le pauvre homme, au milieu de sa famille saugrenue, avait pris un parti assez commun aux toxicomanes : il dormait le jour et il vivait la nuit, c'est-à-dire aux heures où le brigand calabrais, l'aristocrate souriant, le jeune espiègle et leur paisible sœur avaient rejoint la norme dans le sommeil. Il s'enfermait alors dans son cabinet où il retrouvait les vestiges de sa richesse : une bibliothèque de nacre et d'ébène offerte par un souverain, un samovar d'argent, un tableau que tout le monde attribuait à Raphaël, sauf les acheteurs. Là cet ex-financier écrivait des vers, innocente et touchante manie dont sont atteints beaucoup plus de gens qu'on ne l'imagine. Un fatras de nuées traversées de quelques éclairs, il est impossible, en effet, de mettre au jour une telle quantité d'alexandrins, sans que le hasard, dieu des mauvais poètes, vous en accorde un sur cent de passable et un sur mille d'excellent. Je crois bien qu'il ne s'en est jamais ouvert qu'à moi. Nous nous communiquions nos essais. Il me donnait quelques conseils : « C'est parfait, mais on sent que tu comptes encore les pieds.... Pour que la mécanique te devienne familière et ne te gêne plus, écris tant que tu pourras ! » Comme il brouillait un peu les

dates, il ajoutait, oubliant ma jeunesse : « Il en va de même pour les femmes, mon bon ami !... Comment trouver tout de suite celle qui vous est destinée ? Les niais s'attardent avec la première venue qui leur tombe sur le cœur.... »

Un beau matin il nous amena sa fille.

« Voulez-vous, demanda-t-il à ma mère, me rendre le service de la garder une heure ou deux ? J'ai des rendez-vous d'affaires. Je passerai la reprendre vers midi, car je lui ai promis de l'amener au cabaret. Elle n'a jamais déjeuné au restaurant et je lui dois bien cette petite fête.... »

Là-dessus, il prit congé. Nous devions le revoir à neuf heures du soir seulement. Il avait oublié sa fille jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Puis il s'était demandé chez quels parents, chez quels amis ou chez quels fournisseurs il avait bien pu la laisser, et il avait fait le tour de ses relations, ne se souvenant de nous qu'au dernier moment.

Je vois encore cette infortunée créature qui me paraissait une princesse de conte de fées accablée par un enchantement. Elle aussi – « Je les ai admirablement élevés ! » – ne prononçait que des paroles de courtoisie, à la manière orientale. Elle disait à un chauve : « Je vous félicite, mon cher cousin, de la perte de vos cheveux. Cela fait beaucoup plus mignon ! » A une dame enchifrenée : « Ma tante, comment se porte votre joli rhume ? » Elle déjeuna et dîna avec nous sans s'étonner de l'absence de son père. Elle l'expliquait en se touchant le front. Vers trois heures de l'après-midi, la conversation traînant, comme on peut le croire, ma mère lui apporta un morceau de batiste.

« Voulez-vous ourler un petit mouchoir ? Ça vous distraira....

– Je crois bien !

– Vous l'emporterez et vous le marquerez plus tard à vos initiales. »

A neuf heures, quand le père revint, il trouva sa fille penchée sur son travail qu'elle n'avait pour ainsi dire pas quitté.

« Le temps n'a pas dû lui durer beaucoup, fit-il. Elle est si adroite ! Une fée !... Montre-nous ce chef-d'œuvre.... »

Stupeur ! Le mouchoir était vierge de tout point. L'infortunée avait piqué de l'aiguille cinq heures durant, mais elle avait oublié de faire un nœud au

bout du fil, si bien que l'aiguille était entrée et sortie inutilement. Cela me parut émouvant, ce travail exécuté pour rien, pour le geste. Une fée : le père avait raison. Seule une fée, éblouie d'irréel, a le droit de négliger un détail aussi bas.

Parfois, me voyant penché sur des besognes complètement vaines, tragédies mêlées de pitreries, contes qui tenaient tout entiers dans le point de départ, premier chapitre d'un roman impossible, ma mère jetait un coup d'œil sur les papiers épars et me disait : « Très bien, mais il faudrait, tout de même, un nœud au bout du fil ! » Conseil excellent que je regrette de ne pas avoir toujours suivi.

V

Le café-concert tenait une place importante dans les préoccupations des collégiens. Nous en fréquentions un qui s'intitulait les *Décadents*. Artistes et habitués y hurlaient dans une fumée opaque. On n'y voyait que des potaches, des calicots et quelques dames mûres. Jamais les poètes déliquescents qui avaient fourni le titre ne parurent en ce lieu. Un peu partout, des cabarets s'érigaient avec des enseignes propres à faire frémir les passants : *Les Frites Révolutionnaires*, servies par des garçons en carmagnole : *La Taverne des Adrets* ; *Le Cabaret des Assassins*. Lieux défendus où nous pénétrions avec des battements de cœur et dont nous sortions désillusionnés. La gloire était ailleurs, à l'Alcazar d'Hiver, à la Scala, à l'Eldorado. Je revois la silhouette épaissie de Thérèse ; j'entends sa voix canaille et pathétique qui roulait, parmi la rocaille faubourienne, les

diamants des sanglots. Soirs d'été, à l'Alcazar, en plein mouvement boulangiste. On attendait Paulus. Après quelques chanteurs et chanteuses négligeables, un silence profond s'établissait. Une vive lumière montait en apothéose. Paulus avait stipulé sur ses engagements que lui seul avait droit au « plein feu ». Les autres devaient se contenter du clair-obscur. Le favori paraissait, avec ses cheveux plats, son habit bleu à boutons d'or, son chapeau haut de forme et sa canne. Il y a à la base de ces triomphes ce que les maîtres de diction appellent l'articulation. Paulus articulait bien. Les petites places l'entendaient sans effort. Que dis-je ! les petites places : un peuple entier grouillait dans les Champs-Élysées, un peuple qui ne voyait rien, mais qui écoutait gratis le héros. Les auditeurs joignaient leur immense acclamation à celle des spectateurs payants. Délire passager. A la fin de sa vie, Paulus chantait sous un pseudonyme, dans les cabarets de banlieue. De sa splendeur, il n'avait gardé que sa canne. Et il espérait encore, à l'âge où l'espoir n'est plus permis. « J'attends une chanson ! » me disait-il avec l'adorable candeur des gens de théâtre pour qui le temps ne compte guère. Je revois aussi Libert, qui contrefaisait les gandins, avec un complet à carreaux et d'énormes manchettes, et Amiati, qui pleurait *la Ferme aux fraises*, et Sulbac, rond et rouge comme une pomme.... Chacun de nous avait son élue. Nous lui apportions en secret un petit bouquet de violettes que nous lui jetions au moment où elle saluait le public. Cela n'allait pas plus loin. Parfois, en respirant ses violettes, l'élue daignait nous remercier d'un sourire qui nous bouleversait. Nous suivions ainsi notre préférée, et jamais deux bouquets ne tombaient en même temps. Un de nous disait : « Cette femme est à moi », et l'honneur de la bombarder lui restait réservé. Les nouveaux venus s'arrangeaient avec le reste. C'est ainsi qu'un de nos compa gnons se ruina en fleurs pour une grosse dame qui chantait, déguisée en militaire, d'ineptes gaudrioles. Ses couplets débités, la grosse dame cueillait le bouquet au vol et, dans le geste qu'elle faisait pour remercier, il y avait, je vous assure, une espèce de mélancolie, une grâce émouvante.

Sans oser l'avouer, nous préférions *Mithridate* ou le *Malade imaginaire*. Mais la Comédie-Française était mal portée.... Ah ! oui, Beaconsfield avait raison : la vie serait charmante, débarrassée de ce que les hommes, grands

ou petits, appellent les plaisirs ! Sous prétexte de visiter les musées, le dimanche, nous allions aux courses, c'est-à-dire autour des courses, à cet endroit où les cochers et les vendeurs de sirop de Calabre se réunissaient pour ponter, à l'aide de bookmakers marrons. Nous perdions là, dans une morne torpeur, tout l'argent de notre semaine. Parfois, en se tordant le col, on pouvait apercevoir une ombre de jockey fuyant sur une ombre de cheval. Nous fumions ces premières cigarettes qui ont un arrière-goût d'incendie. Ensuite, il fallait revenir, par le train bondé, sur un marchepied ou sur le rebord de l'impériale. La fumée, sous l'interminable tunnel des Batignolles, nous noircissait le visage et les mains, et nos familles protestaient, en nous voyant, contre le mauvais entretien des musées nationaux.

Par bonheur, nous étions vite ruinés et forcés de retrouver les délices gratuites de la simple et divine badauderie. Un Paris doux et familier, spirituel et tendre, où l'on pouvait s'installer le soir, à la belle saison, sur des fauteuils loués deux sous boulevard des Italiens. Un boulevard où l'on ne voyait point encore ces faces de cauchemars qui le hantent, où l'on se montrait le perron de Tortoni, si décrié et plus aimable, à tout prendre, qu'un assommoir élégant pour étrangers alcooliques.

Je retrouve, parfois, certaines boutiques qui enchantèrent mon enfance. A la porte d'un confectionneur du Marais, il y a, je le crois, encore, une tentative d'art dont devaient s'inspirer les fauves qui collent sur une toile un morceau de vrai journal ou y clouent une boîte d'allumettes suédoises. Cela représentait, peint grandeur nature, un garçon de café orné de beaux favoris noirs. Sur ce tableau, on avait ajouté, à titre de réclame, une veste d'alpaga et une serviette de toile. C'étaient les deux Chinois du chocolatier qui exhibaient, sous vitrine, leur robe diaprée et leur diadème surchargé de pierreries. Un pédicure offrait, en marionnettes articulées, le charmant spectacle d'une dame tendant son pied nu à -l'opérateur. L'opérateur coupait. La dame hochait la tête avec satisfaction, retirait son pied et le remettait sous le bistouri avec l'air de crier « bis ». En chair et en os, le bonisseur d'un journal défunt : « Ne partez pas sans le lire ! » Les artistes naissaient à chaque pas. Artiste, le bonhomme qui chantait le cresson de fontaine, celui qui annonçait le mouroin pour les petits oiseaux, le chanteur

des cours qui célébrait la beauté d'un complet à vingt-neuf francs cinquante....

VI

Première confrontation entre la littérature et la vie. Premiers démentis. Je démêlais confusément qu'il fallait tout de même, après avoir appris à lire dans les livres, apprendre à lire dans les hommes. Ces hommes, je ne voulais pas les croire méchants. J'écartais d'instinct les œuvres qui les peignent en noir. Quand je relisais l'histoire de Napoléon, je m'arrêtais au divorce de l'Empereur et de Joséphine et essayais d'oublier le reste. Je recherchais avec avidité, dans mes lectures, des raisons de confirmer cet optimisme désespéré. En dehors de Thiers, de Mignet, d'Anquetil et des classiques, les bibliothèques bourgeoises ne comprenaient que les naturalistes en vogue. Mes suprêmes ressources étaient un libraire et un bouquiniste. Il y avait tout près de la maison maternelle, rue Sainte-Cécile, un étalage en plein vent qui a disparu depuis peu. Je n'enviais rien tant que le sort de ce bouquiniste, tapi dans une sorte de guérite vitrée où il rôtiissait l'été et où il gelait l'hiver. Nous causions, quand il sortait de sa guérite, ce qui lui arrivait rarement, car le pauvre homme souffrait de rhumatismes et était affligé, par surcroît, d'une rhinite qui le rendait assez désagréable à voir. Il me faisait ses confidences. Son rêve était de devenir éditeur.

« Mais pour cela, il faudrait, me disait-il, que je connusse une actrice. Ces femmes-là tutoient les auteurs et obtiennent d'eux ce qu'elles désirent. »

Il tenait tellement à cette idée que chaque fois qu'un coupé passait rue Sainte-Cécile, avec, à l'intérieur, une jolie femme, il suivait la voiture d'un regard qui exprimait clairement : « Encore une qui ne s'arrêtera pas, vous verrez ! »

J'aurais bien proposé mes propres œuvres – une histoire romaine en alexandrins, par exemple – à cet éditeur en puissance. Mais je n'avais qu'une douzaine d'années et je redoutais déjà ce que Balzac appelle « l'œil inquiet du libraire ». Inquiet, quand il voit poindre à l'horizon, hâve et fatal, le Porteur de Manuscrits.

C'est à cet homme, mais endurci par l'âge, et ayant perdu tous ses espoirs, que j'apportai, adolescent, des paquets de livres, contre lesquels il me remettait des sommes de plus en plus faibles. J'habitais alors loin de la rue Sainte-Cécile. Il me fallait venir à pied, mon lourd fardeau sous le bras. Jamais je n'aurais pu le rapporter. J'étais vaincu d'avance. L'autre le devinait et m'offrait des prix dérisoires du *Consulat et l'Empire*, du dictionnaire Bouillet, enfin de tous ces trésors richement reliés qui sommeilleraient pour l'éternité dans les familles, si des rejetons frivoles ne les transformaient en parties de campagne, en cigarettes et en accessoires de toilette.

Je préférais le libraire, ou plutôt les libraires, car ils étaient trois : le père, la mère et le fils, trois bossus assez extraordinaires, car leur taille était plutôt au-dessus de la taille normale. Les nouveaux clients croyaient, à leur entrée, déranger une mascarade. Cet antre fleurait délicieusement le vieux bouquin. Je louai là, livre par livre, à raison de vingt centimes par semaine et cinq centimes par jour supplémentaire, les œuvres complètes de Paul de Kock. A dix ans, je savais par cœur des pages entières de ce jovial romancier. Ses plaisanteries me jetaient dans des transports d'hilarité. Quelques censeurs d'esprit chagrin avaient déposé dans les marges des notes rageuses qui pouvaient se résumer par cet adjectif : « Idiot ! » J'inscrivais au-dessous : « C'est vous qui êtes un idiot ! », sans espérer, d'ailleurs, que cette appréciation fût jamais connue de mon adversaire, par pure indignation de partisan... C'était, déjà, l'embryon de tant de discussions littéraires, si vaines ! J'interrogeais avidement mes proches sur

tout ce qui touchait mon auteur favori, tombé, d'ailleurs, dans un discrédit total. Mon grand-père habitait boulevard Saint-Martin, près de l'entresol où travaillait l'auteur de *la Laitière de Montfermeil*. J'aurais souhaité des anecdotes. Hélas ! j'obtenais des réponses dans le genre de celle du vieux vaudevilliste qui avait vu Napoléon et qui en disait : « C'était un petit gros qui avait l'air commun. » Paul de Kock était un petit vieux, à moustache blanche d'invalides, qui portait chez lui un bonnet grec et une robe de chambre en molleton beige. Il écrivait sur un petit bureau d'acajou....

On pardonnera à un enfant un mouvement d'ambition bien excusable. Je souhaitais devenir un vieux monsieur à bonnet grec, objet de l'admiration de tout un quartier et qui écrit, sur un petit bureau d'acajou, des livres magnifiques où les notaires déchirent leur pantalon en faisant la culbute sur l'herbette et où les dames, folâtrant à Robinson, dégringolent de leur âne en montrant des mollets exquis. Je n'ai jamais voulu relire Paul de Kock pour lui garder une admiration intégrale et aussi parce que je ne retrouverai jamais ces éditions princeps, composées en gros caractères, ce qui en faisait une lecture facile à tous les points de vue.

Georges Ohnet et Xavier de Montépin complétaient, avec le chantre de Belleville, le lot mis par la famille bossue à la disposition des lettrés. C'était insuffisant. J'allai donc, chaque jeudi, dans ce passage des boulevards où une jeune dame tenait un cabinet de lecture. Là, on lisait sur place. Par le plus singulier paradoxe, l'emplacement de ce cabinet de lecture avait été choisi dans le lieu le plus obscur de Paris. On y allumait le gaz dès neuf heures du matin. L'entrée coûtait vingt-cinq centimes. Et l'on pouvait dévorer romans, journaux, revues jusqu'à l'heure de la fermeture. Il ne venait là que des messieurs complètement écroulés, qui lisaient au ralenti en s'aidant de lunettes et de loupes. J'y trouvais des amis que mon extrême jeunesse attendrissait. Ils me conseillaient fort gentiment de fréquenter un peu moins cette cave et un peu plus le bois de Boulogne. Je voyais les derniers échantillons de l'élégance sous Louis-Philippe. Burgraves qui avaient gardé le col solennel et la cravate à trois tours. Ex-beaux du Second Empire dont les légers favoris, de blonds devenus jaunes grâce à la teinture, voltigeaient encore au souffle de la Fantaisie. L'hiver, quand un visiteur de

marque pénétrait, la patronne remettait en son honneur une pelletée de coke dans le poêle. Dans le murmure qui accueillait ce renfort de chaleur, il y avait, certes, de la gratitude, mais aussi, chez quelques-uns, de la jalousie.

« Elle est dans la tradition, me disait mon ami M. Lajuste. Au XVIII^e, au charmant XVIII^e, sur un signe de la maîtresse de maison, désireuse de marquer l'entrée d'un hôte important, le laquais ajoutait une bûche au feu. »

Je puis parler de M. Lajuste sans crainte de le désobliger, car il aurait, aujourd'hui, plus de cent trente ans. Il entrait, se découvrait et montrait un crâne en pointe, complètement chauve et pastillé marron et noir. La dame du cabinet de lecture sautait de sa chaire, remettait du charbon dans le poêle, revenait, et, une politesse en valant une autre, M. Lajuste sortait de son sein où il la tenait cachée une rose à laquelle n'attenaient plus que quatre ou cinq pétales. D'un geste arrondi, il offrait la fleur à la dame en ponctuant son offrande d'un madrigal immuable :

« Madame, je vous rends à vous-même ! »

Là-dessus, il partait d'un rire fêlé, un rire prudent, le rire, sans doute, de Fontenelle qui prétendait que, pour durer, il faut s'amuser en dedans. Puis il s'asseyait, prenait une loupe et cherchait des coquilles dans les ouvrages récents. Quand il en trouvait une, il gloussait d'aise et me communiquait sa découverte. « Crapules ! » murmurait-il. Vers quatre heures, on voyait se profiler dans le passage la silhouette anguleuse d'une vieille dame qui était Mme Lajuste.

« Elle vient me chercher, me confiait – il, parce qu'elle est jalouse. Cinquante ans qu'à cela dure ! Elle n'entre pas à cause des vingts-cinq centimes. Et aussi depuis le temps qu'elle ne lit plus, elle a désappris ! Quand elle reçoit une lettre, elle épelle ! »

Mme Lajuste, après cinq minutes d'attente, montrait enfin, au-dessus des livraisons exposées à la devanture, une tête d'oiseau irrité, aux prunelles fulgurantes. Son époux se cachait encore un peu, par malice. Puis il se levait. Un Salut -encore à la dame de la caisse qui avait posé la rose dans un verre et la jetait dès que le vieillard avait tourné le dos. Et M. Lajuste, ayant épuisé sa provision de galanterie, rejoignait son irascible compagne dont il

prévenait les reproches en faisant des moulinets avec sa Canne et en grommelant :

« Te voilà, sale gouvernement ! »

VII

Nous avions sucé le lait romantique. Nous ne concevions le labeur qu'improductif et éclairé par de pâles bougies ! Adolescent, je fus surpris, un soir, par l'arrivée dans ma chambre d'un bureaucrate de la littérature qui « tombait » chaque matin trois cents lignes de feuilleton. Je n'étais pas fâché, au fond, qu'il me vît dans cette mise en scène pour les Nuits : les flambeaux, les feuilles étalées, la plume d'oie, tout y était, sauf la Muse....

« Ah ! Ah ! s'écria l'intrus. Je vous y pince ! Vous faites, vous aussi, de la copie ! »

Le mot *copie* me fit blêmir de fureur et d'humiliation. Je me contentai de jeter un pudique buvard sur mes improvisations et de parler d'autre chose.

« Ah ! la copie ! répétait, candide, le tireur à la ligne. Quel calvaire ! »

Ces premiers contacts avec la réalité sont effroyables. Un de mes amis, potache à Rouen et baguenaudant sur le quai de la gare, reconnut dans un groupe de voyageurs qui attendaient le train pour Paris quelques auteurs célèbres et, entre autres, Guy de Maupassant, pour qui il entretenait une dévotion particulière. Ils revenaient, je crois, des obsèques de Flaubert. Mon ami n'hésita point. Au risque de jeter sa famille dans des angoisses mortelles, il prit un billet et sauta dans le train à la suite de ses héros. Voué jusque-là aux conversations banales d'honnêtes commerçants, il se

promettait un régal incomparable. Or, les demi-dieux s'entretinrent de choses fort plates. Sa déception fut telle qu'arrivé à Paris, il prit son courage à deux mains.

« Pardon, monsieur, demanda-t-il à l'auteur de *Pierre et Jean*, vous êtes bien M. Guy de Maupassant ?

– Mais oui.

– Ah ! »

Et sans ajouter un mot, mon ami se précipita au guichet pour reprendre un billet à destination de sa ville natale.

Autre face d'un même sujet :

A l'un de ces déjeuners de la place Vendôme où il se faisait une telle dépense d'esprit, et du meilleur, Alfred Capus avait amené un parent de province que ces Parisiens célèbres décidèrent d'éblouir. Ce fut un véritable feu d'artifice, comme on disait. A quatre heures, Alfred Capus prit congé et, arrivé au bas de l'escalier, interrogea son parent :

« Eh bien ! Comment les avez-vous trouvés ? »

Et l'autre répondit avec simplicité :

« Je les ai trouvés fatigants ! »

Pour moi, le premier spectacle que me donna la gloire fut tel qu'à plus de quarante-cinq ans de distance, j'en retrouve tous les détails. J'aimais tant les poètes et la poésie que l'on décida de m'amener au bal d'enfants de l'Opéra, uniquement parce que les journaux avaient annoncé la présence à ce bal de Victor Hugo. Il est difficile de rendre maintenant l'effet que nous produisaient ces quatre syllabes. Fétichisme si l'on veut, mais d'autres lui ont succédé qui ne valent pas celui-là. Déjà, cependant, la critique perçait sous l'admiration. « Bête comme l'Himalaya », avait dit Leconte de Lisle.... Boutade à rectifier. Quelqu'un avait insinué devant Leconte de Lisle que Victor Hugo était, au fond, assez bête. « Oui, mais bête comme l'Himalaya ! » avait riposté l'auteur des *Poèmes barbares*. Cela n'est pas tout à fait la même chose....

La promesse de voir en chair et en os Celui qui avait écrit *la Légende des siècles*, *les Misérables*, *les Contemplations*, *Choses vues* m'enivra. La perspective du déguisement me plaisait moins. Je choisis un vague

travestissement espagnol. Hugo n'avait-il pas entendu, tout enfant, siffler à ses oreilles les balles de la guerre d'Espagne ? N'avait-il pas écrit *Hernani* ? Muletier par les guêtres et par la culotte, toréador par la coiffure, j'allai, conduit par ma mère, chercher un petit camarade. Les parents de celui-ci avaient tenu à se signaler. Il était – Chantecler avant la lettre – changé en coq. Étouffant sous un costume en édredon multicolore, il était martyrisé par les plumes qu'un costumier sadique lui avait collées sur le visage, et écrasé par une sorte de bonnet phrygien qui devait représenter la crête. Les parents nous confièrent le phénomène avec orgueil :

« Ne le faites pas trop parler, et surtout ne le faites pas rire, les plumes se décolleraient. Dans deux heures, cela tiendra ferme et il ne risquera plus rien. »

Recommandation inutile. Le coq, au supplice, essaya, dans la voiture, d'arracher quelques plumes pour reconquérir la liberté de la parole, Il esquissait la grimace douloureuse d'un qui s'arracherait un poil du nez et larmoyait : « Mon Dieu, c'est peut-être joli, mais ce que cela peut faire mal ! » Tout le reste de l'après-midi, sans rien voir, sans rien entendre, il devait se consacrer à cette douloureuse opération. Je le laissai à sa torture.

« Mets-toi devant cette avant-scène, me dit ma mère ; je me suis renseignée. C'est là qu'il va venir.... Et vous, le coq, laissez vos plumes, on les enlèvera avec de l'eau chaude.... »

Soudain, l'orchestre s'arrête. On entend, au loin, un vacarme énorme. C'est la foule, massée place de l'Opéra, qui acclame le landau du maître. A ce moment, un monsieur de nos relations, un de ces messieurs bien équilibrés qui estiment que trop est trop, qu'il ne faut pas trop de gloire, trop d'acclamations, trop de génie, trop d'amour, intervint.

« Suis-moi tout de suite, me dit-il, je t'emmène au foyer.

– Pour voir Victor Hugo ?

– Il ne s'agit pas de Victor Hugo ! On s'en fiche de Victor Hugo ! Mars, tu sais, le dessinateur du *Journal amusant*, est en train de croquer une petite danseuse de six ans. Elle a un tutu ! Elle fait des pointes ! C'est merveilleux !... »

Je résistai. L'admirateur de Mars tentait encore de m'entraîner quand sa voix fut couverte par un hurlement formidable : « Vive Victor Hugo ! » La porte de l'avant-scène s'ouvrit, et je vis apparaître un vieillard trapu, de petite taille, vêtu de noir, la barbe et les cheveux d'une blancheur éclatante. Il avança, posa les mains sur le rebord de l'avant-scène et reçut cette acclamation en pleine poitrine sans broncher, en homme habitué depuis son adolescence à ces triomphes-là. Ses traits paraissaient graves. Sans doute voulait-il laisser dans nos jeunes mémoires l'impression de ses portraits olympiens sur lesquels il ne sourit jamais. Il savourait une des dernières impressions de sa vie et il paraissait se recueillir devant cet enthousiasme. Il nous enveloppa d'un coup d'œil. Mon costume de muletier-toréador ne l'arrêta point, mais il se dérida tout à coup et désigna à l'un de ses compagnons mon ami le coq qui le contemplait, la bouche de travers, avec l'expression à la fois béate et douloureuse de saint Sébastien percé de flèches. Il l'encouragea d'un petit salut tout spécial qui fit de l'heureux élu l'objet de l'envie générale.

« N'empêche que je voudrais bien aller au lavabo ! C'est effrayant ce que ça me tire ! gémit le coq, qui était dépourvu de vanité. »

Enfin, Victor Hugo nous fit un geste de la main pour nous remercier et un autre geste pour nous inviter à reprendre les danses. Puis il se retourna et baisa la main d'une dame qui était dans l'avant-scène. La grâce aisée, la familiarité respectueuse et tendre qu'il mit dans cet hommage firent éclater de nouveau la salle en applaudissements. Déjà, il avait regagné l'ombre de l'avant-scène. Quelques minutes après, il partait. On entendit encore les cris place de l'Opéra. C'était fini. Mais le bal, reprenant, nous parut obscur.

« Venez vite, nous dit l'officieux. Mars a repris son dessin. C'est un chef-d'œuvre ! »

Les hommes de ma génération, qui a assisté à l'apothéose de Victor Hugo « entré vivant dans l'immortalité », ont oublié ce que ces manifestations pouvaient avoir de théâtral, de forain même, si vous voulez. Pour la première fois, la dernière, la tendresse du peuple allait à un écrivain. Cela a décidé bien des vocations hésitantes. Et je n'arrive pas à trouver cela ridicule. Pour avoir voulu être le Victor Hugo de leur génération, beaucoup

de ceux qui étaient alors des enfants sont devenus des romanciers estimables, des chroniqueurs consciencieux et d'appréciables dramaturges. Le résultat n'est pas toujours en proportion de l'effort.

Ce bal de l'Opéra, c'était le crépuscule avant la nuit. Un crépuscule superbe, l'adieu d'une nation à celui qui mena son verbe aux grandes victoires, ... Ce fut le défilé des enfants de Paris sous les fenêtres de l'avenue d'Eylau pour le quatre-vingtième anniversaire, chaque enfant jetant un petit bouquet devant la porte, et, à six heures, le robuste vieillard cueillant le dernier bouquet qui, sur cet amoncellement, était arrivé à sa hauteur. Je vis les obsèques du haut d'un toit de la rue de Rivoli, ce ruissellement humain, ces bannières, ces uniformes, et, dans un carré, le coïbillard des pauvres, traîné par deux chevaux dont les reporters de l'époque transpirent les noms à la postérité. Victor Hugo avait cessé, selon sa propre expression, d'encombrer le siècle. Les voyageurs, sur l'impériale de Passy-Bourse, ne le verraient plus en passant avenue d'Eylau, debout devant sa fenêtre ouverte, travaillant sur son pupitre et jetant au hasard les feuillets noircis. Du coup, cette ligne-là perdit une partie de sa clientèle, Victor Hugo voyageait souvent dans Passy-Bourse. On contait que, débarquant, un jeune auteur plein de superbe, mais ignorant à peu près tout ce qui, dans le vaste monde, n'était pas lui-même, avait, dans l'omnibus, lié conversation avec un vieillard dont les aperçus lui semblèrent intéressants.

« Pourrais-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ? interrogea le néophyte,

– Victor Hugo.

– Eh bien ! monsieur, aurait reparti tranquillement l'éphèbe, moi, je suis Durand ! »

Il est à remarquer que la disparition d'un grand homme apporte toujours dans l'affliction générale je ne sais quel stupide soulagement. C'est une question d'avancement, cet avancement que Balzac traitait de « prostitution moderne, la pire de toutes ». Quelques ambitieux croient y gagner une place, en se fondant sur cette observation que la nature a horreur du vide....

Quelques années après cette mort qui nous montrait à quel éclat peut prétendre la grandeur littéraire, un hasard me mit en face de la servitude. Je

n'irai pas comparer à Victor Hugo le très modeste homme de lettres qui m'avait convié, un matin, à lui montrer mes premiers essais. L'exemple du maître si doux aux débutants et qui ne voulait décourager personne incitait à l'indulgence les scribouilleurs qui briguaient sa succession. J'apportai un poème qui commençait par ce vers : « César imperator sur son char est monté », creux, mais gonflé de vent parnassien le long d'une dizaine de pages. Mon juge avait écrit trois ou quatre livres publiés à ses frais et dont les humoristes prétendaient qu'ils avaient reçu un accueil identique, – c'est-à-dire *assez frais*. Je les ai encore, ces livres qui épuisèrent les dernières ressources d'un pauvre. Ce sont de chétifs romans dont chacun comporte un chapitre « hardi » destiné à faire sursauter le lecteur pudique et à stimuler la vente. Mais, même en cette matière, ne réussit pas qui veut. Il y a des têtes maudites dont le scandale s'écarte, des êtres voués à l'anonymat. Les dédicaces sont écrites, à l'instar de Barbey d'Aurevilly, avec des encres diverses et ornées de paraphes flamboyants.... Quant à l'auteur, il produisit sur moi une vive impression. Il avait des cheveux mérovingiens et portait une vareuse de soie rouge qui semblait un grade inconnu, mais suprême dans la Légion d'honneur. Il examina brièvement mes papiers et jugea :

« C'est épatant !

– Vraiment ? fis-je, confus.

– Épatant et je m'y connais. Vous barrer les t très haut : signe d'ambition. Vous séparez les mots en deux : signe d'imagination. Votre signature avec le point final est pleine de décision. Vous seriez artiste que cela ne m'étonnerait pas. »

J'avais affronté, sans le savoir, un graphologue !

« Je garde ça, conclut-il.... Je l'examinerai à fond un de ces quatre matins....

– Ah !

– Oui. A fond, au microscope.... Il y a des détails, des traits de plume qui n'apparaissent pas au premier examen. Je vous donnerai même des prédictions d'avenir. »

Là-dessus, décidé à s'en tenir, ce matin-là, aux considérations graphologiques en ce qui me concernait, il ne parla plus que de lui-même,

mais il le fit avec une telle piolixité que les douze coups de midi le surprirent. De petites voix réclamèrent ;

« Papa ! Eh ! papa ! viens vite !

– J’ai abusé, dis-je.

– Du tout. Je vais vous présenter ma petite famille.... Je ne vous invite pas à déjeuner, parce que.... »

Il n’acheva pas, mais il eut un mouvement d’épaules qui en disait long. L’heure du repas l’arrachait à son rêve. Cela n’était pas quotidiennement « jour de viande » chez ce modeste desservant d’un culte ingrat. Il m’entraîna dans une salle à manger de somnambule, avec sa suspension de zinc verdi, son étroit buffet et les chromolithographies sur les murs. Autour de la table sautillaient deux mioches. La mère, le tablier aux reins, avait cette beauté lasse et fanée, cette tristesse des êtres à qui un vent néfaste enleva les illusions une à une et qui montrent leur pauvre cœur comme une fleur effeuillée. Les petits déliraient. Un d’eux cria :

« Papa ! Regarde donc ! Un panier de grand’mère ! »

Au beau milieu de la table trônait, en effet, un solide et ventru panier de campagne, plein à craquer et couvert d’un torchon dûment ficelé.

« Ma mère est restée en Normandie, dans sa ferme, m’expliqua l’homme de lettres avec une sorte de confusion.... Elle nous envoie des provisions par un de ses voisins qui vient souvent à Paris, pour le marché aux bestiaux. C’est plus sain que ce que l’on trouve ici... et ça amuse tellement les petits !... »

Lentement, avec la piété des malheureux pour les bonnes choses qui permettent aux purs artistes de continuer leur œuvre et qui donnent la force aux enfants, la mère deficelait le panier, dans un silence respectueux. Elle sortit de là, d’abord, une magnifique poularde. La volaille fut acclamée.

« Oh ! maman, je serai bien sage et tu me passeras la carcasse ! fit l’aîné.

Tais-toi, intervint le cadet, ce n’est pas tout ! Il est bête, monsieur : il croit que c’est fini.... Voilà un pigeon ! Il paraît que c’est fameux ! »

Puis, ce fut un quartier de bœuf, des pâtisseries de campagne, semblables à des moellons ; des légumes et la surprise, le bouquet : quatre caramels et douze tablettes de chocolat.

« Hourra ! Bravo, grand'mère, criaient les enfants.

– Allons ! Allons ! répétait le père, humilié, calmez-vous ! Que diable ! monsieur va croire que vous n'avez jamais rien vu ! C'est toutes les semaines la même histoire. Ces goulafres-là attendent le jeudi comme des petits chiens attendent leur morceau de sucre. Vous n'avez pas honte ! »

Ils attendaient le jeudi avec cette fièvre parce que le mercredi, la provision étant épuisée, restait voué au maigre.

« Alors, me dit en m'accompagnant le romancier à vareuse de grand dignitaire, vous avez aussi l'idée de pénétrer dans la carrière ?

– Qui....

– Il n'en est pas de plus belle. Je dois à mon art des satisfactions..., des jouissances telles que si c'était à recommencer, eh bien ! je recommencerais.... Oui. Je recommencerais.... Je vous souhaite bonne chance.... A bientôt !....

– Au revoir, monsieur, et merci.

– Attendez donc.... Je vous disais qu'il n'est pas de carrière plus noble, surtout quand on l'entreprend avec désintéressement, avec ce que j'appellerai l'esprit de sacrifice. Seulement.... »

Il s'arrêta une seconde et reprit à voix basse :

« Seulement, je ne vous cacherai pas qu'il y a des moments... oui, je dois vous le dire... il y a des moments où c'est tout de même un peu dur.... »

Le dénouement ? Il n'est pas difficile à deviner. La grand'mère mourant, ruinée par les comptes d'auteur, la ferme vendue pour une bouchée de pain, aussitôt dévorée. « Qu'importent ces quelques sous ! Que je puisse faire imprimer mon volume et nous serons sauvés » ; peu après, l'homme de lettres gagnant un mauvais rhume à sortir en décembre couvert d'un paletot insuffisant et mourant à son tour, dans la petite chambre envahie par les piles d'« invendus » ; la mère achevant de s'épuiser en besognes ménagères et les enfants élevés, en fin de compte, grâce aux bourses dont disposent les sociétés d'écrivains et que distribuent avec conscience ceux que l'on appelle avec mépris les « comitards », ces imbéciles qui s'obstinent à perdre leur temps et à gâcher leur propre carrière pour s'occuper des vaincus de leur profession.

J'avais contemplé l'avvers et le revers de la médaille, admiré la grandeur et mesuré la servitude. Je devais voir bien d'autres exemples et moins obscurs. Un écrivain jeune, beau, plein de talent. Il recueille un héritage, se marie, mêle la dot à l'héritage et dit à sa femme :

« Nous allons vivre pendant quatre ans avec cela. Dans quatre ans, ce sera l'Académie et la fortune. »

On loue un vaste appartement, on reçoit beaucoup. La maison devient un centre pour les amateurs de repas et de goûters gratuits. La célébrité pointe. Puis la maladie arrive. Double surmenage : le surmenage laborieux et le surmenage mondain. Et une veuve et un enfant recueillent, après le décès du jeune maître, des liasses d'exploits d'huissier, des autographes louangeurs et, pour toute fortune, deux louis oubliés au fond d'un tiroir.

Voulez-vous une autre antithèse ? Elle est récente, celle-là. Je sortais de chez un brillant conquérant des Lettres. Il avait dépouillé devant moi un courrier invraisemblable : témoignages de partisans frénétiques, offres de traduction, ' chèques, bordereaux, tout ce qui contribue à identifier un courrier d'artiste glorieux avec celui d'un grand banquier ou d'une vedette de music-hall. J'avais emporté l'image de cet être heureux et, par miracle, justement heureux, comblé de toutes les grâces, travaillant dans un intérieur choisi où le moindre objet semble avoir une âme, une intelligence, participer à l'œuvre élaborée.

En le quittant, je me rendis à la Société des Gens de Lettres, qui occupait encore le sombre hôtel de la cité Rougemont. Du coin obscur où je me trouvais, j'observais un visiteur qui ne pouvait me voir.

« C'est pour mon petit compte, fit-il.... Je voudrais savoir ce qu'il y a.... Je ne suis pas venu depuis.... Eh ! oui, depuis sept mois.... »

Le caissier consulta une fiche.

« Monsieur, déclara-t-il, nous n'avons absolument rien pour vous.

– Comment ! rien ! C'est impossible ! Vous devez faire erreur.... Je vous le répète : je ne suis pas venu depuis sept mois.... Depuis sept mois, il est invraisemblable qu'on ne m'ait pas reproduit un roman ou une pièce, ou une chronique ou un sonnet....

– Voyez vous-même....

– Rien ?

– Rien ! »

Une brève grimace d'émotion, le lorgnon qui saute du nez, que l'on rattrape d'une main légèrement tremblante. Et le départ sur un ton faussement enjoué :

« Eh bien ! ce sera pour une autre fois ! Merci ! Au revoir, messieurs ! »

C'était Tancrède Martel. Je ne me doutais pas que, quelques semaines plus tard, on découvrirait le même Tancrède Martel mort de faim et de froid dans sa chambrette de la rue Mansart, le pauvre corps roulé dans une couverture, le reste de la literie étant au Mont-de-Piété.

Je pense qu'au moment où j'écris ces lignes et où toutes les proportions d'autrefois ont été renversées, où les combinaisons financières sont à l'honneur, où l'on ne réclame plus le pain, mais les jeux quotidiens et les plus chers, où il passe une sorte d'ouragan commercial, industriel et boursicotier, de pareils exemples peuvent donner à réfléchir aux néophytes. Je fais appel à mes anciens camarades. Je ne dis pas que ces exemples-là nous comblaient d'aise, mais ils donnaient plus de prix à notre vocation. Les privations ne nous effrayaient guère. Ceux d'entre nous qui avaient chez leurs parents un gîte confortable partageaient gaiement avec leurs camarades moins favorisés la vache enragée des restaurants de quinzième ordre. On saluait la pauvreté fière d'un Becque, voire la misère ostentatoire d'un Verlaine.... Un de mes parents, négociant notable et que ces existences révoltaient, me citait Eugène Sue, qu'il avait bien connu et qui portait des gants jaunes, oui, monsieur, et qui menait au Bois un tilbury.

Je rétorquai :

« Parlez-moi de votre autre ami. »

Je faisais allusion à un critique d'art mort sous le Second Empire, qui vendait ses louanges aux intéressés, celui qui termina par ces mots un article sur un jeune auteur qui lui avait promis un chronomètre avec sa chaîne : « Ce jeune homme promet. Tiendra-t-il ? »

« Était-ce une fripouille, oui ou non ?

– Sans doute, mais une fripouille avouée. Pour un peu, il aurait affiché son tarif. Dans ces cas-là, achète qui veut, tu comprends....-Et puis, il était si

beau, si séduisant ! Il ne nous quittait pas. Il jouait au whist avec nous, de simples négociants ; il n'y avait guère qu'avec nous qu'il pouvait causer art et littérature ! D'ailleurs, fripouille si l'on veut, cette fripouille-là avait son désintéressement.... Il aurait cent mille fois mieux réussi dans la draperie en gros et il restait écrivain. Et puis, tu m'embêtes, tiens ! Voltaire était débrouillard.... Alors.... »

Je jetais en riposte le nom de Verlaine. Nous traversions la Seine, nous, les fils de la rive droite, uniquement pour le voir, avec sa houppelande d'asile de nuit, son feutre cabossé, son gourdin de vagabond et cette trogne hirsute qu'anoblissaient la souffrance et la tristesse. Au petit bourgeois qui l'abordait timidement et l'assurait de son admiration éperdue, il rétorquait : « En ce cas, monsieur, vous pourriez m'obliger d'une pièce de cinq francs ! » Il ne réclamait pas davantage, ayant, avec une sorte de sagesse, réduit ses besoins à ses ressources. C'était, quand il se trouvait démuni, « une sacrée thune ». Et quand, par hasard, il en possédait une, la « thune sacrée ». Il la secouait dans sa poche ; il la faisait tourbillonner sur le marbre d'une table de café. Il la perdait souvent, d'ailleurs, et s'en consolait aussitôt, se trouvant plus léger....

Quand un de nous annonçait sa vocation d'écrivain, les familles frissonnaient. La chance à courir paraissait terrible. Il se heurtait, presque toujours à une opposition furieuse. Je dois dire que je ne rencontrai pas cette opposition. Quelques proches murmurèrent :

« Il crèvera de faim, il boira de l'absinthe. »

Ma mère riposta seulement :

« S'il doit être découragé, l'avenir s'en chargera. »

Mais elle me prit à part et me dit :

« Tu es trop jeune pour rester livré à toi-même, et la plus élémentaire prudence doit t'inciter à choisir un métier qui te permettra d'attendre et de connaître la vie avant de la peindre. »

Ce fut ainsi qu'au sortir du collège, dans ma dix-septième année, je devins secrétaire de la Bibliothèque Charpentier.

DEUXIÈME PARTIE

CHEZ L'ÉDITEUR

I

« VOUS voilà casé, me dit le jeune et nouveau secrétaire d'un supplément de grand quotidien. Méfiez-vous : rien n'est plus difficile qu'un poste de ce genre. Je viens d'en faire l'expérience.... »

Il paraissait, en effet, soucieux.

« Je crois bien, ajouta-t-il, que cela s'appelle une gaffe.... Hier, on frappe à la porte de mon bureau trois petits coups timides. J'étais, je l'avoue, d'assez méchante humeur. Je crie : « Entrez ! » Je vois un monsieur glabre et souriant, coiffé d'une de ces calottes en fourrure que portent les marchands de marrons. Je demande : « Vous désirez ? » et il me répond : « Je viens pour des vers ! » Je sursaute : « Inutile ! nous en avons des armoires pleines. Remportez ça ! » Il insiste : « Voyez tout de même les miens. » Là-dessus, il sort de sa poche un rouleau, le petit rouleau des amateurs dont la vue achève de m'indisposer : « C'est inutile, je vous en préviens. Enfin, donnez-moi votre adresse. » Et il dit tranquillement : « Théodore de Banville, rue de l'Éperon. » Le plus important de nos

collaborateurs ! « Mon cher maître, que d'excuses ! Je suis désolé. – Pourquoi ? Les poètes sont habitués à des accueils de ce genre ; cela m'a rappelé ma jeunesse ! – Et je ne vous ai même pas offert un siège. – Pas de fauteuil pour les rimeurs ! » Il est parti en riant, mais j'ai peur qu'il ne raconte cette histoire. »

Je tentai d'expliquer qu'en se montrant, à tout hasard, poli envers tout le monde, on n'avait pas à craindre de mésaventure de ce genre. Je rappelai à mon camarade la réponse d'un employé des Nouveautés à deux messieurs qui s'étaient présentés au contrôle : « Victorien Sardou et Ludovic Halévy. » Le contrôleur avait chassé les deux princes du théâtre en haussant les épaules : « Allez, passez votre chemin ! Victorien Sardou et Ludovic Halévy ! Ça ne prend pas ! » Enfin, pour le ramener à plus de mansuétude envers les solliciteurs inconnus, fussent-ils poètes, je commentai à son intention un philosophique refrain alors en vogue : « Est-ce tu sais c' que tu d'viendras ? » Je ne tirai de lui qu'un vague : « Vous verrez, quand vous serez de l'autre côté de la barricade ».

L'autre côté de la barricade, le secrétariat de la Bibliothèque Charpentier, était un endroit délicieux. Mon cabinet – ce n'est pas une mince fierté de pouvoir dire « mon cabinet » quand on a dix-sept ans ! – donnait sur un de ces ravissants jardins de la rive gauche qui arrivent à mettre de la gaieté même dans un ministère. A plus forte raison, dans cet endroit élu que l'on appelle une librairie. L'aspect seul de l'illustre couverture jaune, aux feuilles d'acanthé, m'emplissait d'émotion. Nous avions la bosse du respect. J'étais saisi d'orgueil et de crainte à la pensée d'approcher ces maîtres dont j'avais beaucoup de peine à croire qu'ils pussent accomplir les gestes communs aux vulgaires mortels.

Un des devoirs de ma charge m'attribuait la rédaction des *Prière d'insérer*, petites notes que l'on introduit dans les volumes du service gratuit. Personne ne les lit, d'ailleurs, et nul journal ne les publie. Prière toujours inexaucée, légers papillons dont on n'a pas perdu l'usage, qui continuent de tomber sur les tapis des critiques, où les domestiques les balayaient sans se soucier de la peine qu'ils ont parfois coûtée à l'obscur et

anonyme rédacteur. Les romanciers débutants s'en préoccupent parfois, avec naïveté.

« Pour moi, me confia l'un d'eux, je vous demande de commencer ainsi : « On ne parle, dans les salons les plus brillants, que du suggestif chef-d'œuvre..., »

Il croyait aux salons brillants !

Je devais, en outre, assister les écrivains dans l'expédition de leur service. Je tendais l'ouvrage, ouvert à la page de garde ; on me le rendait enrichi d'une dédicace : un coup de tampon-buvard et l'on passait au suivant. Plaisir pour les uns ; corvée pour les autres. Je ne tardai pas à classer les auteurs en révoltés et en résignés. Les résignés multipliaient avec une indifférence olympienne les témoignages d'admiration, d'affection et de sympathie. Les révoltés tiquaient à certains noms : « Pas celui-là. Je le supprime ! Quel mufle ! » Ou bien ils méditaient une dédicace où le serpent d'un reproche se dissimulait sous les fleurs de l'hommage. En somme, le règne de la vitesse commençait et laissait prévoir le moment – survenu depuis – où un commis se contenterait d'appliquer au timbre humide un omnibus et administratif : « Envoi de l'auteur ».

J'avais quelques missions extérieures à remplir. Ainsi, je fus expédié, un beau matin, chez Mme Lardin de Musset, la sœur d'Alfred de Musset. La postérité vient de rendre la place qui est due au merveilleux dramaturge, au poète que les jeunes affectaient, à ce moment, de dédaigner. Ce n'est pas aujourd'hui que l'on tente de reléguer l'amour au magasin des accessoires désuets, sans indiquer au juste par quoi la littérature pourrait bien le remplacer. C'était un fait établi : « Les chants désespérés » choquaient les gens de goût. Les poètes ne comprenaient pas qu'après avoir dénommé « Marinoni » la marquise de « Connaissiez-vous dans Barcelone », celui que Flaubert appelait « le gars Musset » eût débaptisé son héroïne et changé Marinoni en d'« Amaégui » pour bien prouver son dédain de la rime. L'adorable théâtre se trouvait englobé dans la réprobation des purs. Ces injustices-là se réparent ; ce n'est rien : un petit demi-siècle à attendre, voilà tout. J'ajoute que le public se jetait avec ardeur sur les éditions du poète que je baptisais dans mes « papillons » : le chantre de Rolla. Beaucoup de

personnes détachaient et faisaient encadrer la jolie sanguine d'Eugène Lami qui représente le poète jeune, svelte et charmant, dandy plein de « desinvoltura », la taille fine, le chapeau-tromblon sur la cuisse.

Je fus accueilli par la plus aimable, la plus indulgente des vieilles dames, au fin et malicieux visage. Elle prit le papier à signer et me pria d'attendre dans le salon, en me prévenant qu'il me faudrait de la patience, car elle ne voyait plus très clair et sa main tremblait. Seul, je jetai un coup d'œil autour de moi. J'étais en 1830 ! Les meubles, les objets d'art et jusqu'au silence, alors à peine troublé, de la rue Tronchet, tout concourait à cette illusion. Et, soudain, je vis Alfred de Musset lui-même. C'était, sur un chevalet, le fameux portrait de Landelle, le portrait dont Musset se plaignait, prétendant que le peintre l'avait montré « endormi à demi ». Les paupières y voilent, en effet, un regard mélancolique qu'essaie de démentir le vague sourire des lèvres, un peu le sourire prognathe de Charles X. Les cheveux et la barbe, d'un blond fauve, rayonnent. Mais pour le reste, Landelle n'a pas flatté le poète. J'avais la sensation de le voir tel qu'il était, après la jeunesse gamine et emportée, le Musset précocement vieilli, qui rossait, à coups de badine, la table des habitués du café de la Régence, sous prétexte que le bruit des dominos remués lui portait sur les nerfs....

Mme Lardin de Musset me surprit dans cette contemplation. Elle me dit quelques mots de tendresse sur son frère. J'aurais bien voulu lui poser des questions, prolonger cet entretien, rester quelques minutes encore dans cette atmosphère d'un passé qui rend nostalgiques tous les écrivains, car l'homme de lettres qui n'a pas connu la gloire en 1830 ignore la douceur de vivre.... Mais ma fonction m'interdisait tout reportage de ce genre. En semblables occurrences, la crainte de paraître importun me faisait fuir. J'avais tant de choses à exprimer que je restais muet. Lamartine a peut-être eu tort en disant d'un jeune homme : « C'est un imbécile : il n'a pas été ému en me voyant ». L'imbécile fait, parfois, tout ce qu'il peut pour cacher son émotion, ignorant que Lamartine, lui-même, en serait touché. Ainsi, l'hommage banal du premier passant venu rassure et flatte la plus honnête, la plus hautaine des jolies femmes....

De tous les écrivains que j'allai voir à domicile, un seul, je dois le déclarer, s'intéressa à l'éphèbe maladroit qui représentait, si mal, un grand éditeur. J'avais, dans la pénombre d'une antichambre, demandé « Monsieur Alphonse Daudet ».

« M. Alphonse Daudet ? Eh bien ! c'est moi ! répondit une voix .claire, joyeuse, une de ces voix qui mettent en confiance. Venez par ici ! »

J'entrai dans un cabinet ouaté, douillet, chauffé par un joli feu de bois. J'apportais je ne sais quel document à approuver, une autorisation de mettre en musique, je crois. Les compositeurs s'abattaient sur les morceaux de prose, sur les poèmes connus. Que de fois je perçus les vingt-cinq francs rituels pour le *Rondel de l'Adieu*, d'Edmond Haraucourt : « Partir, c'est mourir un peu.... »

« Je vais vous signer ça ! »

La signature donnée sur le pupitre qui mettait le papier à la hauteur de ses yeux myopes, Alphonse Daudet ramena, d'un geste frileux, un châle sur ses genoux, me convia à m'asseoir et jeta sur moi un rapide et profond regard. Le temps, qui transforme en crâne chauve de caissier-comptable une tête romantiquement hirsute, n'avait pas encore opéré ses ravages ; j'apparaissais plus chevelu qu'un Jeune-France à la répétition de *Hernani* !

« Vous êtes du Midi, certainement, opina Alphonse Daudet.

– Non, maître, de Paris.

– Avec ces cheveux-là ! Sixième arrondissement, je parierais ?

– Neuvième.... »

J'aurais donné n'importe quoi, à cette minute, pour avoir vu le jour à Aix-en-Provence ou, à la rigueur, rue de Verneuil. Je pensais m'être aliéné la sympathie du maître. Je me trompais. Questionné, je répondis hardiment. J'avouai ma vocation à celui dont je savais tous les livres par cœur, – par cœur, c'était bien le mot. Pour la première fois, j'avais le courage de m'épancher auprès d'un illustre aîné. Au bout de quelques minutes, il en savait plus sur moi que moi-même. J'étais dans le ravissement. Une conversation entre confrères, presque entre camarades ! Et cela, de la part de celui qui s'intitulait « professeur de bonheur », sans la moindre nuance

de protection, d'emphase, une conversation de plain-pied, d'où l'on sortait rempli de confiance, d'ardeur....

Je ne suis pas le seul à avoir été consolé par l'accueil du grand romancier de *l'Evangéliste* et de *Numa Roumestan*. Il ne pratiquait pas ce découragement que tant d'égoïstes mettent en pratique. Les pauvres d'argent partaient de chez lui avec le disque ensoleillé d'un louis dans leur gousset. Les pauvres d'espoir partaient ranimés.

« Il faudra revenir me voir ! » me dit Alphonse Daudet.

Je ne revins jamais. Je ne revis le cabinet de travail, si chaud et si lumineux, que plus tard, trop tard, quand la tête fine et souffreteuse, spiritualisée par la pensée et par la douleur, ne penchait plus sur le pupitre sa tendre ironie, sa pitié claivoyante....

Au retour de ces excursions, je retrouvais mon cabinet de la rue de Grenelle, le joli jardin, le bureau confortable. Ce chapitre pourrait s'intituler : « De l'importance du décor ». La grâce de celui-ci me fut fatale. J'ai toujours aimé à écrire. Entendons-nous : il ne s'agit pas de vanter les joies âpres de la création, mais de l'acte matériel d'écrire. Malgré tant et tant de pages noircies, je le confesse, il me plaît encore. C'est un cas à rapprocher de celui de Bouvard et Pécuchet qui, après tant d'avatars, voluptueusement, se remettent à copier. Car copier même ne m'effraie pas. J'ai de l'amour pour les outils de ma profession. Elle perdrait pour moi beaucoup de son charme si je devais dicter ou pianoter sur une machine à écrire. Je redoute le stylographe. J'adore le gouffre mystérieux de l'encrier. La perte d'un mauvais porte-plume, qui me sert depuis vingt ans, équivaldrait pour moi à une cata strophe. Le choix de mes plumes m'a pris de longues heures et il m'arrive de recourir à la plume d'oie dont le grincement est une chanson à mes oreilles. Dans cet ordre d'idées, tout m'amuse. J'ai traversé Paris pour acheter, chez un revendeur, du papier pur fil et non ébarbé qui dormait dans ses caves depuis soixante ans. Je suis dégustateur en papier-buvard. Mon établi, c'est-à-dire ma table, est le fruit de longues méditations. Quand je rends visite à deux grandes amies, Colette et Mme Gérard d'Houville, je reste confondu qu'elles puissent composer de

si belles pages sur des tables aussi étroites, aussi fragiles et aussi encombrées.

Tant de commodités, rue de Grenelle, et ce voisinage de verdure et de fleurs ne devaient pas tarder à surexciter cette passion. Dès que les devoirs de ma profession me laissaient quelques loisirs, je travaillais là pour mon propre compte. Je commençai par un roman historique. C'est un genre qui permet à un débutant de dissimuler sa double ignorance de l'histoire et de l'art du romancier. Cela s'appelait : *les Vous et les Toi*. Les premiers feuilletons parurent dans le *Moniteur de l'Armée*. Je n'avais qu'un millier de lignes d'avance. Bientôt, je fus débordé. Les feuilletons devinrent de plus en plus courts et, au dixième, le roman mourut d'anémie. Les lecteurs du *Moniteur de l'Armée* n'émirent aucune plainte.

Je revins aux vers. Ce fut ainsi que l'associé de Charpentier, Eugène Fasquelle, qui me rappelle parfois ce drame en riant, ayant eu à chercher un document sur mon bureau, le trouva envahi de poèmes. Il y en avait partout : dans mon classeur, dans mon sous-main et, aussi, dans la corbeille à papiers. Des poèmes d'amour, avec dédicaces ; des triolets sur un gant mis dans de l'eau bouillante et savouré en infusion, selon la méthode balzacienne ; des aveux réticents, à la manière d'Arvers ; un sonnet à la mémoire de Marie Bashkirtseff dont la librairie venait de publier le *Journal* ; une paraphrase de *l'Homme à la cervelle d'or*, d'Alphonse Daudet, etc. Fasquelle conclut, avec logique, qu'une telle avalanche devait apporter quelque relâchement dans la besogne d'un secrétaire. Il me conseilla amicalement de consacrer mon activité à la littérature inédite....

II

Mon stage avait duré six mois environ. Je le devais à Abel Hermant. Il publiait alors les premiers livres d'une série à laquelle il a ajouté tant de chefs-d'œuvre et qui compose l'histoire vivante d'une époque, documents vrais, transposés avec un art précis et exquis. Cela, on le sait. Ce que l'on sait moins, c'est la confraternité charmante, l'affectueux dévouement à ses amis de ce grand écrivain. Son abord est plutôt froid. Il ne pratique pas la large poignée de main électorale, mais je sais de lui des traits dont on pourrait dire qu'ils devraient être donnés en exemple, si, en cette matière, les exemples étaient de quelque utilité. En voici un, particulièrement caractéristique. Abel Hermant publiait un conte chaque semaine, dans un quotidien. Renonçant à ce travail, il est remplacé par un débutant qui y conquiert la notoriété. Un an plus tard, Abel Hermant reprend sa collaboration. Charles Muller – qui devait se faire héroïquement tuer en 1914 – lui dit :

« Tout le monde est content de vous voir revenir ici ; tout le monde, et même X... Et il y a quelque mérite, car, du coup, il ne pourra plus donner qu'un conte par mois et à la sixième page !

Abel Hermant l'arrête :

« Rassurez-le immédiatement. Qu'il garde sa place. Je paraîtrai, moi, à la sixième page, tout le temps qu'il faudra. »

Cela fut fait ainsi. Le débutant d'alors ne l'a pas oublié.

J'avais, pendant ces quelques mois, passés de « l'autre côté de la barricade », pénétré la psychologie de l'auteur. Dans un bureau éditorial, elle apparaît parfois comique et souvent émouvante. Comment ne pas être touché par l'angoisse du romancier qui vient de publier son premier livre ? Et comment trouver ses affres ridicules ? Le raseur est redoutable, soit ; mais le « j ' m'en-fichiste » est répugnant. Le néophyte a dû attendre, sur le trottoir, l'ouverture de la grille. Le voici chez son éditeur. Il sort de sa poche une liste de réclamations. Il a tout inscrit, de peur d'oublier. Et il y en a long ! La veille, il a fait sa tournée ; un libraire de la rue des Lavandières-Sainte-Opportune, qui a vendu deux exemplaires de son roman, lui a dit : « Monsieur, ça s'enlève comme des petits pâtés ».

« Vous entendez : « Comme des petits pâtés ! » Si vous ne me croyez pas, interrogez-le. Alors, comment se fait-il, – je ne vous reproche rien, je vous rapporte simplement un fait, – comment se fait-il que, passant place de la Bastille, je n'aie pas vu mon livre à un seul étalage ? Vous me dites que ça part bien doucement.... Est-ce ma faute ? Vous ne me ferez pas croire que ce qui est la vérité rue des Lavandières-Sainte-Opportune devienne une erreur place de la Bastille !.. Je dois avoir un ennemi dans la maison.... »

Il y eut des éditeurs brutaux. Mais, en général, l'éditeur est compatissant et plutôt porté à considérer ces auteurs-là comme des malades que comme des criminels. Il panse les blessures avec de bonnes paroles. Il a des attentions d'interne dans une maison d'aliénés :

« Ne pensez plus à ces détails. Je donnerai des ordres pour la place de la Bastille. Rentrez chez vous et travaillez tranquillement. Personne ne vous veut du mal....

– Monsieur, me confiait un vieillard, si je n'ai pas la situation que je mérite, c'est la faute de Z.... (Ici, le nom d'un poète considérable, connu, d'ailleurs, pour sa dureté.) Savez-vous ce que ce misérable vient de me faire ? Il vient de m'empêcher de figurer dans une collection de chefs-d'œuvre. Il s'est rendu coupable d'un vrai chantage : « Ou lui, ou moi. Choisissez ! » Naturellement, on l'a choisi. Alors, je vais l'attendre un jeudi, à la sortie de l'Académie, et je l'insulterai devant ses collègues. Oui, monsieur, je suis décidé à l'insulter en public. Je le souffletterai de ces

mots : « Vous êtes probablement un grand poète, mais vous êtes sûrement un méchant homme ! » Pour le reste, on verra : j'attendrai ses témoins.... »

Ne nous hâtons pas de rire. J'ai encore dans les oreilles ce cri douloureux d'un découragé : « Pas d'argent et pas de gloire : c'est un peu trop pour un seul homme ! » L'argent, on s'en moquait et ce n'est pas un paradoxe d'affirmer que certains s'en moquent encore. Ce qui est envié, c'est la forme tangible du succès, et pour ceux qui ont vite fait le tour de ce que l'on appelle la célébrité, l'accession à ce grade supérieur, où si peu parviennent et que confère la popularité. Quand un écrivain demande à son éditeur : « Est-ce que ça marche ? » avec, dans les yeux, cette supplication : « Répondez-moi donc que ça marche ! », il ne suppose pas toujours la somme d'argent qui accompagne un fort tirage ; il voit surtout des milliers de jeunes hommes enthousiastes, d'innombrables jeunes femmes penchés sur son œuvre....

J'évoque cette journée mémorable, rue de Grenelle, où l'on venait de lancer *la Débâcle*. Cent mille exemplaires avaient été commandés « ferme ». Un départ à cent mille est une chose aussi merveilleuse en librairie qu'au théâtre une de ces premières frénétiques où le public, debout, acclame l'auteur. Cent mille volumes constituent une montagne qui s'élevait dans le hall de la Bibliothèque Charpentier, transformé en ruche, avec le brouhaha des porteurs venant réclamer leurs exemplaires, la sonnerie ininterrompue du téléphone, la galopade des commis....

Émile Zola, l'index crispé sur son porte-plume, signait ses dernières dédicaces. Il venait d'en abattre six cents. Entre temps, je lui avais soumis une liasse formidable de coupures de presse qu'il avait déblayée, jetant au panier les bibliographies de partisans ou d'adversaires, ne gardant que les longues études. Je lui avais apporté, par surcroît, une vingtaine d'albums et d'éventails déposés à fins d'autographes. Sans rechigner, avec son application têtue, il avait inscrit sur chaque album et sur chaque éventail : « Une œuvre d'art est une observation de la nature à travers un tempérament. » Suivait la signature, le Z en éclair....

« Il n'y aura pas de jaloux ! Je leur offre à tous la même pensée ! »

Le triomphe éclairait ce sombre visage, à la mâchoire volontaire, au front gravé par l'effort quotidien.

« Maintenant, mon bon ami, je vais écrire un tout petit roman, pour me reposer... J'ai déjà compté mes feuillets.... »

Cela devait être *le Docteur Pascal*.

« Dépêchons-nous ! J'ai une faim de loup et je suis attendu par des cailles au chambertin... Ce sont des cailles sur canapé.... »

Il se tut : M. Edmond de Goncourt arrivait. Ceux qui l'ont connu ne peuvent l'appeler que « Monsieur » de Goncourt, car il n'inspirait pas la familiarité. Il était très beau, de haute stature, avec sa moustache de soie blanche, son regard noir où, malgré l'âge, palpait toujours une fièvre artiste. L'auteur des études sur le XVIII^e siècle et sur l'art japonais, bien plus que celui de *Germinie Lacerteux*...

« Bonjour, Zola.... »

Zola prit aussitôt une mine contrite.

« Je viens de voir cette montagne, reprit M. de Goncourt... J'espère que vous êtes content !...

– Content ! »

Et comme s'il n'avait pas ri aux éclats tout à l'heure, comme s'il n'avait pas parlé de sa faim de loup et des cailles au chambertin, devant cet aîné qui n'avait jamais connu le vacarme des gros succès de librairie, il murmura, par un pieux mensonge :

« Je pense bien à cela ! Je souffre atrocement de l'estomac ! »

III

J'avais vu, à différentes reprises, M. Edmond de Goncourt dans son nid capitonné de la « Maison d'un Artiste ». Il travaillait dans une sorte de boîte-hermétique, un coffret d'Extrême-Orient, au plafond drapé, avec les laques caressants et les douces étoffes d'un gris sourd, d'un rouge étouffé. Il y avait je ne sais quelle mélancolie dans cet intérieur adorable où tout était choisi, prémédité, où les vases bleus et blancs craquelés s'emplissaient de fleurs rares, où jouaient, avec une gravité d'objets précieux, de jeunes chats siamois. Logis de célibataire, malgré tout. De sa mince écriture, sur son papier jaunâtre, M. de Goncourt écrivait quelque note du *Journal*. Et je pensais que le labeur de l'homme de lettres doit être distrait par le voisinage de ces jolies choses et qu'une cellule aux murs crépis à la chaux conviendrait mieux....

Je m'étais lié avec Georges Rodenbach. L'auteur de *Bruges la Morte* et du *Voyage dans les yeux* écrivait le *Carillonneur*. Je l'entends encore demander à J.-K. Huysmans ce qu'il pensait de ce titre. Et Huysmans, l'oreille tendue, l'index levé, comme s'il faisait sonner un cristal imaginaire, répétait :

– *Le Carillonneur ! Le Carillonneur !* Oui.... Oui.... Peut-être.... C'est bien.... »

Et Maurice Rollinat, dont nous répétions les strophes sur le vent : « Élément, fantôme ondoyant... », qui me rapportait ses déboires de bureaucrate dans une mairie : « Ils m'avaient – mis aux naissances.... Parfois, j'avais à réemmailloter le poupon ! » Et Ferdinand Fabre, si simple et si bon qui, dans son obscur appartement de l'Institut, me contait sa jeunesse éprise de nature, de vagabondage au gai soleil. Et Jean Richepin, somptueusement couvert d'une cape doublée de peluche rouge, et qui sabrait ses dédicaces en s'amusant, avec son beau rire de vainqueur....

Mais ceux que j'évoque aussi, ce sont les autres, les petits, les futurs vaincus, ceux qui ne devaient pas réussir et qui sont tombés, essoufflés « au pied de la sainte montagne », comme disait Théophile Gautier, ce Gautier qui avait composé *le Capitaine Fracasse* couché sur un comptoir de la bibliothèque de la rue de Grenelle, ne s'arrêtant d'écrire que pour puiser

dans un sac de dragées. Certains, poussés par une femme ambitieuse : « Tu as plus de talent que les autres ; ce qui te manque, c'est la confiance en toi ! » se payaient de toupet et pénétraient chez l'éditeur en maîtres, gênés un peu par le manuscrit qu'il fallait bien sortir, à la fin. C'étaient les audacieux. Il y avait les tenaces : « Je reviendrai. Je passe souvent par ici », et qui revenaient ! Et les bibliophiles amateurs de cadeaux :

« Cher maître, puisque je tombe au moment où vous signez vos dédicaces, j'espère qu'il y aura bien un petit volume pour moi.... J'en parlerai certainement un jour ou l'autre, ici ou là.... N'oubliez pas mon prénom : Hippolyte. Par la même occasion, je vais vous rappeler mon nom. Si vous vouliez bien mettre quelque chose de spécial, comme « confraternel souvenir », cela embêterait mon beau-père et cela me causerait une joie réelle.

Que d'appelés et combien peu d'élus, hélas ! Des revenants : l'auteur qui avait eu un triomphe et qui ne l'avait pas retrouvé, et qui persévérait, dans la nuit.... Et cette vieille dame à cabas, toute voûtée, toute rabougrie, héritière d'un écrivain célèbre et qui avait été une actrice éblouissante. Et ce vieux feuilletoniste, bourgeoisement vêtu de noir, sage, ponctuel et discret, qui avait joué un rôle de premier plan dans la Commune. Où sont-ils ? La plupart enterrés depuis longtemps après tant de rêves inutiles, de vaines ambitions, de stérile activité....

Il y avait aussi Oscar Méténier, à la curieuse tête d'ivoire jauni, qui avait été secrétaire d'un commissariat de police et dont les livres, qui paraîtraient si anodins maintenant, suscitaient des révoltes pudiques. Et le charmant André Theuriet, si doux, qui chantait la fraîcheur odorante des sous-bois. Et Octave Mirbeau, qui émettait des paradoxes formidables avec un air d'assurance tranquille.

J'ai corrigé la typographie de l'admirable *Comédie parisienne* de Forain et aussi d'un roman publié sans nom d'auteur, celui-ci occupant une situation officielle en province. Mon initiateur dans la science si ardue de la correction d'épreuves fut M. Louisy, un des directeurs du fameux *Dictionnaire de la Conversation* à l'usage de la jeunesse, publié en 1855 par une « Société de savants et de gens de lettres ». Il corrigeait

minutieusement lettre par lettre et rien ne lui échappait. Je lui donnais une page où je n'avais trouvé que deux ou trois fautes et il me la rendait criblée de signes cabalistiques.

« Il faut y mettre de la conscience, jeune homme ! Si vous n'en êtes pas capable, allez à la vapeur. Tenez : faites du journalisme.... »

J'en fis.

TROISIÈME PARTIE

JOURNALISME

I

« IL y a, dans l'antichambre, un jeune serin qui veut entrer ici ! Ça va compléter la collection !... »

Le jeune serin – et j'adoucis de plusieurs degrés l'expression – interroge à voix basse la personne qui s'est chargée de l'introduire.

« Qui parle, à côté ?

– Le secrétaire.

– Ah !

– ? Ne faites pas attention.... C'est un très brave homme : un bourru bienfaisant. »

Je connais les bourrus bienfaisants. Je n'hésite pas, pour les rapports sociaux, à leur préférer les affables malfaisants.

« Voyez-le ; n'ayez pas peur et parlez un peu fort, car il est sourd. »

J'affronte le croquemitaine. La scène se passe dans un petit quotidien dont on vend jusqu'à dix-huit cents exemplaires chaque matin, sauf le dimanche, où la vente tombe à quatre cents.

« Bonjour, monsieur. »

Pas de réponse. Je réitère :

« Bonjour, monsieur.

– J’avais entendu.... Alors ? quoi ? Qu’y a-t-il ? qu’est-ce que vous voulez ?

– Le directeur m’a dit....

– Oui.... Il vous a dit !... Il en dit des choses quand la journée est longue !... Vous êtes chargé, paraît-il, de la critique littéraire ? Bon. D’un papier quotidien que vous signerez Jean Sans-Peur !... Sans peur, c’est assez exact ! Et que vous cueillerez dans le Larousse.... Inutile de protester. On pige toujours ces articles-là dans le Larousse. Je vous prie seulement de copier et de ne pas arracher les pages comme font tous ces saligauds. La critique littéraire et les papiers de Jean Sans-Peur, c’est très joli, mais je m’en fiche éperdument. Vous êtes ici surtout pour m’aider. Il faut que, dans un mois, vous soyez en mesure de me remplacer « au marbre » trois fois par semaine. Vous êtes également chargé du reportage. Installez-vous là, vous allez me rédiger trente lignes sur l’épidémie.... »

Il y avait eu, en effet, une petite épidémie de variole ou de scarlatine, mais qui avait disparu depuis quelques jours. J’en fis l’observation....

« Bravo ! s’écria le bourru bienfaisant.... Ça commence ! Je l’aurais parié ! J’ai besoin de trente lignes sur l’épidémie. Rédigez-moi ces trente lignes et épargnez-moi vos critiques. Ernest ! »

Le garçon parut, un manœuvre à face de forçat, qui avait toujours, à même la poche, des petits poissons séchés, spécialité hollandaise, dits « spratts », dont il se régala. Il avalait son petit poisson d’un coup, avec la voracité des otaries, et il empoisonnait la saumure....

« Conduisez-moi monsieur dans la salle de rédaction.... »

Le cabinet du secrétaire tenait, pour l’exiguïté, de l’armoire, une armoire sale. La « rédaction » s’empilait dans une pièce voisine, plus petite encore, et où les siècles semblaient avoir accumulé leur poussière. On me confia quelques feuilles jaunies par le temps, un porte-plume de bureau de poste, et ce fut là que je rédigeai trente lignes bien actuelles à propos d’une épidémie dont personne ne parlait plus. Flaubert peina certes moins sur un

chapitre de *Salammbô* que votre serviteur quand il dut rédiger cette page floue. J'avais le souci de ne pas affoler la population en émettant une contrevérité. D'autre part, il s'agissait de donner satisfaction à mon chef. J'arrivai enfin, en suant sang et eau, à ne rien dire du tout en trente lignes. Je les soumis à l'examen redoutable.

« Pas de fautes ? me demanda le secrétaire.

– J'ai fait mon possible.

– Alors, inutile de me crever les yeux sur vos pattes de mouches. Naturellement, ni titre ni sous-titre !

– J'en ai pour un instant....

– Et il faudra que je les refasse.... Inscrivez : L'INQUIÉTUDE A PARIS et soulignez deux fois. Et au-dessous : ÇA CONTINUE !... point d'exclamation, trois points de suspension ; soulignez trois fois.... Hop ! A la composition ! »

Pendant trois jours, je fus chargé de l'épidémie. Mes notes, optimistes, et pour cause, étaient démenties par les titres et les sous-titres dont on ne me confiait pas encore la rédaction. Et cela eût duré des semaines, des mois peut-être, si mon chef n'était pas tombé malade. Animé d'une fièvre légère, il reçut mon « épidémie » fort mal :

« Ce n'est pas une rubrique ! Quoi ! il faut que je vous arrête ?... Vous ne pouvez pas prendre sur vous de trouver autre chose ? Les gens reçoivent leur journal à leur réveil. Si vous les embêtez avec vos maladies, ils nous lâcheront. Ainsi, moi, j'ai un peu de fièvre : un dérangement d'estomac, probablement. Eh bien ! je n'ai pas besoin que l'on m'attriste, surtout le matin. Je cherche des choses gaies, gentiment présentées. Le premier journal de Villemessant était sur papier rose et parfumé ! Grande idée !... Vous allez me pondre vingt lignes au galop : LA SANTÉ A PARIS, soulignez deux fois. TOUT VA BIEN ! soulignez trois fois, point d'exclamation. Vous me faites l'effet d'un fameux Cosaque.... Dites donc, hé, un mot : votre épidémie, ça ne commençait pas par un léger embarras gastrique ?... »

Voici quelle était exactement la journée du Cosaque : Arrivée à dix heures du matin, rue du Croissant. Lecture des journaux, coupures

abondantes. « Impossible d'écrire, plaisantions-nous, j'ai perdu mes ciseaux ! » De deux heures à cinq heures, reportage. De cinq heures à sept heures, travail de rédaction. De neuf heures à deux heures du matin, secrétariat, mise en pages dans l'atelier de typographie. Entre temps, les friandises : chronique quotidienne, plutôt instructive, destinée surtout à ne froisser personne. Trois fois par semaine, l'éditorial, le « leader », écrit politique tracé, eût-on dit, avec de la gomme à effacer. Un feuilleton hebdomadaire sur les livres. Ajoutez quelques menues brouilles : échos, nouvelles à la main, comptes rendus de crimes, facéties boulevardières, etc. Le tout pour la somme mensuelle de soixante-quinze francs, plus quarante francs d'indemnité attribués aux frais de transport.... Quatorze jours de congé par an et un demi-mois pour les étrennes.

Le directeur était un homme spirituel, sceptique au possible.

« Je sais bien que ce n'est pas lourd, me disait-il, mais vous faites votre apprentissage et, en somme, c'est vous qui devriez nous payer. Je ne vous le demande pas ! Vous n'avez pas dix-huit ans et vous voilà critique ! Vous recevez les livres et vous acquérez ainsi des amitiés précieuses. Et que d'avantages ! D'abord, je vais vous faire inscrire sur tous les registres d'entrée des music-halls. Vous pourrez patiner gratis au Pôle-Nord, rue Blanche, et assister aux redoutes du Casino de Paris sans bourse délier. Voici des bons qui vous permettront de déjeuner ou de dîner pour vingt-deux sous dans un excellent restaurant du quartier Bergère. Vous voulez vous habiller comme un gentleman ? Prenez cet autre bon, délivré par notre service de publicité, et qui vous mènera chez le plus grand tailleur à façon de Paris. Vous avez un cadeau à offrir ? Utilisez ces autres bons : trente sous la gerbe de roses chez le fleuriste et deux francs, chez le confiseur, le kilo de marrons glacés. En somme, vous pouvez mettre la moitié de vos soixante-quinze francs de côté pour vos vieux jours... J'allais oublier : un permis pour l'été, aller et retour, en première classe. Et un coupe-file, signé du préfet de Police ! Veinard ! »

Accablé de bienfaits, je l'étais aussi de besogne. Mais le métier m'enchantait. Il m'enchantait encore. Quand je vais dans les grands journaux modernes, palais d'or, de cristal et d'acajou, je ferme les yeux afin de ne

plus voir ces splendeurs. Je respire la bonne odeur d'encre chaude et de papier frais qui me rappelle ma jeunesse. C'est une griserie dont nul ne peut comprendre la saveur, sinon les intoxiqués. Je retrouve l'atmosphère du taudis dans lequel mes camarades et moi nous avons fait nos premières armes, Je revois les disparus....

Fort heureusement, beaucoup de mes collaborateurs vivent encore. Ils ont gagné leurs chevrons. Mais nous n'étaions nos souvenirs qu'entre nous, car personne ne nous croirait. Nous avons assisté, vers 1892, à la fin du petit journalisme balzacien. Les personnages que nous avons connus relèvent de la Comédie humaine. Pauvres gens échoués là après tant d'aventures ! La plume leur était lourde aux doigts. Ils n'avaient rien de professionnel. Ils attendaient mieux, sans l'espérer, ayant pris ce métier en désespoir de cause, pour sa facilité, pour les petits avantages qu'il procurait. Il y avait un graveur en pierres fines, réduit à la misère par une volte-face de la mode et qui achevait de brûler ses yeux malades en rédigeant des faits divers. Des professeurs en bisbille avec l'Université. Un cavalier tiré à quatre épingles – quatre épingles qui eussent été rouillées – et qui rédigeait – en quel sabir, juste ciel ! – la chronique mondaine. Quand on lui adressait une observation, celui-là joignait les talons et murmurait :

« Ah ! sans Capriciosa !... »

Nous croyions à quelque drame sentimental et nous n'osions pas l'interroger sur la cruelle Capriciosa, mais il nous renseigna : écuyer dans un manège important, un coup de pied de la jument Capriciosa l'avait rendu impropre au sport équestre. Il traînait la jambe et soupirait : « Je ne vais plus au Bois.... Ils montent tous comme des pincettes.... Et une tenue ! Moi, je ne serais pas monté à cheval sans que mes semelles fussent cirées ! » Nos camarades le choquaient par leur insouciance vestimentaire. Il en arrivait, fort bien mis, de leur province qui, deux ans plus tard, portaient en décembre le résidu de la garde-robe paternelle : un chapeau haut de forme tourné au roux, des souliers vernis, un pantalon d'habit noir et une coquette redingote grise, aux revers de moire. Un autre, toujours en hiver, venait vêtu de toile, la tête casquée à la façon coloniale, les pieds chaussés d'espadrilles. Quant aux costumes, il en avait un assortiment complet, de

toile blanche le dimanche, de toile kaki le lundi, de toile mauve le mardi, etc. Son apparition nous faisait grelotter.

« J'en ai pour toute ma vie, nous expliqua-t-il avec un bon sourire. J'ai acheté la défroque d'un cholérique à Port-Saïd. »

Vous représentez-vous ces malheureux, côtoyant la vie parisienne la plus fastueuse et se raccrochant de toutes leurs forces à un métier, pour lequel ils n'étaient pas faits ? Comment pouvaient-ils manger, vivre, payer une chambre ? Voulez-vous quelques détails ? X..., fait-diversier, dicte son « chien écrasé » à un camarade compatissant qui se charge de rédiger, l'autre en étant incapable :

« Voilà ce que tu auras à mettre.... Euh.... « Un type, nommé Radois, – comme un doigt : d-o-i-s, – avait chipé la dame d'un nommé Fiacre. « Je me vengerai », qu'il dit, Fiacre. Il attend le suborneur au coin de la rue de Maistre et de la rue Lepic. Et il lui plante dans le dos un eustache à cran d'arrêt. Radois à Lariboisière. Fiacre au Dépôt.... » Tâche de tourner ça un peu mieux.... »

Il excellait dans les comptes rendus d'obsèques : « Le cercueil était jonché de roses *crémières*.... De véritables *agapes* humaines étaient suspendues aux arbres du boulevard Montparnasse.... Les cordons du poêle n'étaient tenus par personne. » On lui doit cette réponse héroïque au correcteur qui lui reprochait d'ignorer l'orthographe :

« Pardon, monsieur ; c'est votre appréciation.... Vous me permettez de garder la mienne. »

Ce « fait-diversier », qui avait terminé sa besogne à onze heures du soir, était encore présent à deux heures du matin. Il saluait le départ du secrétaire :

« Vous avez fini ! Moi, je lis encore.... J'ai la flemme de rentrer chez moi. »

Et il dormait là, n'ayant plus de domicile. Parfois, en arrivant, à huit heures, le garçon ichtyophage le réveillait.

« Merci, Ernest. C'est bête : quand je travaille, je n'arrive pas à m'arracher.... »

Nous le retrouvions vers cinq heures, propre, rasé, les vêtements brossés, mais les yeux si tristes, derrière le lorgnon de l'intellectuel.... »

II

Nous dînions souvent dans la salle de rédaction. Après ce repas où les dents robustes des jeunes convives triomphaient des viandes coriaces, nous allions faire une partie de billard. Un de nos camarades, ayant oublié son fume-cigarettes, remonte à l'improviste et surprend l'homme à la défroque de cholérique qui dégustait nos croûtes de fromage avec ce qui restait de pain....

« La croûte de fromage, bégaie l'autre, c'est mon régal ! Je ne peux pas comprendre qu'on la laisse.... Remarquez que j'ai copieusement dîné....

– Vous ne voulez pas recommencer ?

– Non, merci.

– Rien qu'un sandwich ?

– Sans cérémonie, non.... J'ai très bien dîné, je vous assure. »

A côté de ces irrémédiables misères, celles qui grouillaient en bas, rue du Croissant, dans le peuple des camelots, nous paraissaient moins émouvantes. Et pourtant !... L'aube, rue du Croissant, réservait des spectacles déchirants. Les jours d'élection ou d'émeute, notre service nous tenait jusqu'à l'aurore. Nous sortions assez fiers de ce noctambulisme laborieux. Une sorte de gaieté tombait du ciel tendre sur la plus déshéritée des rues de Paris, la plus noire et la plus vermineuse. Silencieuse, elle apparaissait presque nettoyée, avec des flaques d'azur dans le ruisseau. La

vie commençait, lentement. On voyait venir un à un les habitués : le camelot surnommé Paulus, qui avait été, à quinze ans, chef des troupes occultes du boulangisme. Paulus couchait sous le porche d'une imprimerie, entre deux rouleaux de papier. Un ancien fonctionnaire procédait à sa toilette. Il avait son nécessaire dans sa poche : un savon dans une boîte de fer-blanc, une lime, un peigne et même – ô sybaritisme ! – un bâton de cosmétique. Le ruisseau servait à ses ablutions. Sa toilette terminée, l'ancien, avec sa barbiche grise, sa moustache aux pointes effilées, avait l'air d'un paisible retraité. Il jouissait, d'ailleurs, d'une situation privilégiée, ayant obtenu le numéro I au guichet de distribution. Sans les éviter tous, il se gardait ainsi de la plupart des coups de pied et coups de poing dont les retardataires gratifiaient avec générosité ceux qui les précédaient. Tant bien que mal, il protégeait son chapeau, son veston et les vingt-cinq journaux qu'il allait vendre à deux pas, place de la Bourse, où il retrouvait des clients fidèles. Il eût été inutile de l'interroger sur son passé, pour l'excellente raison qu'il l'avait aux trois quarts oublié. Vaguement, il se souvenait d'avoir été, comme dans une autre existence, un étudiant, puis un monsieur confortable et révééré.

Ce qu'il y a peut-être de plus affreux dans ces déchéances, ce qui les fait irrémédiables, c'est la résignation. La résignation donnait aux pauvres diables du Croissant une sorte d'uniforme grisâtre. Les déchus ne pouvaient se faire remarquer que par leur silence : un silence obstiné. Ils marquaient la volonté têtue de vivre, de s'assurer le quignon de pain et le couchage à la corde quotidiens. C'était tout. Une image montre l'échelle sociale. L'homme, en dégringolant, se débat et souffre. Après le dernier échelon, il se couche et connaît une horrible détente, un repos avant-coureur de la mort et qui a, comme elle, sa douceur. J'ai parlé quelque part de cet habitué du Croissant qui, moyennant un verre de rhum, croquait le verre par-dessus le marché, le verre épais dans lequel les marchands de vins servent la liqueur. Un jour, il a mal digéré. On ne l'a pas revu....

Voici une famille. Le père crie et lève le poing. L'enfant pleure. J'approche. Le père s'esquive. Je demande à la mère :

« Qu'y a-t-il ?

– Oh ! rien !

– Si, cet enfant pleure....

– Pleure plus, Jules... Là.... C'est fini.... Pleure plus.... Il est gentil, vous savez, mon Jules, mais il ne sait pas s'arranger. Le père a bu un coup. Ça ne lui arrive pas tous les jours, mais enfin ça lui arrive.... C'est un homme, quoi ! Vous savez ce que c'est : dans ces moments-là, il a ses idées. Pas la peine de lui tenir tête : il vous tuerait.... Par exemple, il tient à la propreté des chaussures. Ce n'est pas facile à surveiller quand on est dehors comme nous voilà. Tout à l'heure, il sort sa brosse. Pas de cirage ! Il dit au petit d'aller prendre une boîte qu'il avait repérée à l'étalage d'un épicier, rue Montmartre. « Tu passes sans avoir l'air de rien, tu la fais aux pattes et tu rappliques ici en peinard. » Mais ce petit, qu'est-ce que vous voulez, monsieur ! ce n'est pas qu'il ait de l'orgueil, mais il ne peut pas voler ; c'est plus fort que lui. « Non, qu'il répond. Je ne la ferai pas aux pattes, la boîte de cirage : je ne suis pas un brigand. – Tu traites ton père de brigand !... » Là-dessus, vous êtes arrivé... Pleure donc pas, Jules ! Tiens, voilà six sous. Va l'acheter, la boîte de cirage. Et quand tu reviendras, tu diras à ton père : « Ça y est ! Je l'ai escamotée ! » Il sera content et tu auras ta conscience pour toi. Il n'y a qu'à s'arranger.... »

Je livre cette anecdote avec l'espoir que l'on voudra bien y trouver l'accent de la vérité. Il est certain qu'en rédigeant des Souvenirs on ne dit pas tout, ce serait mettre des tiers en cause et les désobliger ou ne parler que de soi-même. Mais ce qui peut sauver ce travail du naufrage, c'est sa sincérité, la tragédie ou la comédie entrevue, l'espace d'un éclair, la vision vraie que la littérature imaginée amplifie toujours et déforme. J'ai acquis pendant ces dix années au Croissant, où j'ai pu scruter la vraie misère, la conviction absolue que presque tous les enfants pourraient être sauvés. « Vivre avilit », dit Henri de Régnier. Axiome terrible qui se vérifie surtout dans cette fange. Il y avait des fleurs dans le ruisseau de la rue du Croissant. Des fleurs dans le ruisseau du faubourg Montmartre. Qui s'en préoccupait ? Enfin, il serait injuste de confondre la lie qui venait se cacher là avec les pauvres gens qui faisaient de leur mieux – faire de son mieux, la plus réelle,

sinon la seule des noblesses humaines – leur petit métier de vendeurs de journaux. Certains galopèrent pendant une heure pour rejoindre le, quartier excentrique où ils avaient leur place et leurs abonnés et revenaient, le cent de journaux vendu, chercher d'autres feuilles. Des idylles se nouaient, dans la boue liquide, sous la lumière tremblante des becs de gaz. Aux grands jours d'effervescence politique ou d'épreuves sportives sensationnelles, parmi cette ruée, cette poussée sournoise et meurtrière, les fragiles adolescentes trouvaient, par miracle, une poigne d'homme pour les protéger. Des Cyranos du Croissant se battaient à un contre vingt, en l'honneur d'une jolie cause.

« Ils ne sont ni meilleurs ni pires que les heureux », m'affirmait un sous-préfet dégomme pour des raisons obscures et devenu camelot.

Et il ajoutait (je transcris textuellement) :

« Ce qu'il y a d'embêtant, c'est qu'ils sont prétentieux ! Je vous assure qu'on les fréquenterait avec plaisir s'ils étaient simples. Hélas ! la Simplicité, c'est le goût.... Ils n'ont pas de goût.... »

Tandis que les « prétentieux » grouillaient, leur souverain passait bonasse et solaire. C'était Napoléon Hayard, empereur des camelots, lanceur des gaudrioles que l'on vendait sur les boulevards, éditeur de scies, inventeur de jouets, un empereur qui portait sur le côté un éternel chapeau melon et qui riait des bonnes farces dont il se constituait l'actif propagandiste. Ses fournisseurs se tenaient au café du coin, où il les relançait, les harcelait :

« Trouve-m'en une ! Et une bonne, par exemple ! »

Un doux poète, épris de lyrisme, lui composa un jour, devant moi, sur le papier quadrillé du café, cette scie incompréhensible qui rejoignait le grandiose dans l'ineptie : « En voulez-vous des z'homards ! – Ah ! les sales bêtes ! Elles ont du poil aux pattes ! » On sait que tout Paris en raffola bientôt. Les z'homards s'imposèrent un peu partout. Le théâtre s'en empara. Cela prit des proportions de vertige....

Tâche facile ? Oui et non. Beaucoup de poètes dédaignent le sens ou le cachent de leur mieux et ne se préoccupent que de la musique des mots. Ils assemblent, en dissimulant le fil, des termes disparates qui ont tout de même leur harmonie.... Musique. Cette théorie peut se soutenir. Or, il y a la

musique des concerts classiques et celle des bastringues. Les homards de l'empereur des camelots durent leur vogue insensée au mystère qu'ils recélaient. Les malins faisaient semblant de comprendre. Les autres suivaient, tout simplement. Leçon d'esthétique donnée aux producteurs futés et qui devait leur enseigner la valeur de l'ombre...

III

Premier reportage.

« Les dames des Halles sont, paraît-il, en délicatesse avec les facteurs. Il est question de grève. Vous interviewerez une de ces dames. On vous donne quelque chose de facile pour commencer. Ne rentrez pas bredouille. Un papier pittoresque, lestement enlevé, quarante lignes et de la couleur locale, s'il vous plaît.... »

Vers 1892, en dehors des chroniques instructives, rédigées à coups de dictionnaire, tout n'était que reportage, tout n'était qu'interview. Le genre peut avoir sa puissance et sa beauté. Il s'agit seulement de laisser au rédacteur toute sa liberté et dans l'expression et dans la dimension. Sans se soucier du goût de ce public français qui aime voir une question présentée sur toutes les faces et vidée à fond, on nous imposait des limites absurdes. On ne nous disait pas : « Faites bien », mais : « Faites court », en sous-entendant : « Faites vite. » La présentation et la conclusion devaient avoir quatre lignes : « Nous nous sommes rendu chez M. Pasteur, qui a bien voulu nous répondre en ces termes... » Et à la fin : « Sur ces mots, nous avons pris congé de notre interlocuteur. » Pas de signature. L'anonymat

régnait. Je crois que, dans ces conditions-là, Saint-Simon lui-même n'eût conçu que des notes bien ternes. La poursuite de l'interlocuteur nous ramenait, d'ailleurs, fatigués et l'on bâclait sans pudeur.... Mais, en me rendant aux Halles, j'avais la belle ardeur de l'apprenti. Je voyais M. Adrien Hébrard, par exemple, enthousiasmé après la lecture de mon papier et faisant rechercher l'auteur pour lui ouvrir toutes larges les portes du *Temps*. Un vieil ami, le doyen des journalistes, un être charmant qui résumait toute la grâce, tout l'esprit du Parisien d'autrefois, M. Niel, qui signait : le Marechal, et qui ressemblait à M. de Goncourt, maréchal des Lettres, m'avait dit :

. « Dans notre métier, ce qui compte, c'est le premier article, la première chronique, la première nouvelle que l'on publie dans un journal. On est jugé là-dessus. Il faut, parfois, des années pour se relever d'un mauvais début. »

Je me pénétrais de cette idée fixe : « Surtout, pas de ratage ! » Ainsi, en se rendant chez le photographe, on se promet de ne pas remuer. Et l'on remue. En m'engouffrant dans le premier pavillon venu des Halles centrales, je murmurai : « A nous deux ! » Odeur de marée et agitation ordinaires. Il me fallait pénétrer tout ce que pouvait dissimuler cette tranquillité superficielle... Titre général ; *Un Grave Conflit aux Halles Centrales*. Titre. INTERVIEW D'UNE DAME. Laquelle choisir ? Une d'elles me parut avenante. Me voyant planté devant elle et assez incertain, elle me présenta une sole, me désigna des cabillauds, des harengs....

« Vous faut-il quelque chose, jeune homme ? »

S'il me fallait quelque chose ! J'usai d'un subterfuge.

« Oui....

– Un beau merlan ? De la dorade ?

– Non....

– Ne vous pressez pas ; faites votre choix.

– Un quart de crevettes roses, s'il Vous plaît.

Un quart bouquet ! »

Le marché conclu, la marchande me parut beaucoup moins avenante. Elle cessa de sourire et plongea la main dans le panier de salicoques. Je

m'enhardis alors et, feignant la plus joviale indifférence, sans avoir l'air de rien, en passant, je jetai :

« Il paraît que ça ne va pas fort avec les facteurs des Halles ?... On m'a raconté....

– Enlevé, c'est pesé.... »

Je répète :

« Un conflit entre les facteurs et les dames....

– Un franc. Passez à la caisse.

– Alors, ce petit différend ?...

– Ne t'occupe pas de ça, mon garçon.... Madame : une belle dorade ? Tout ce qu'il y a de frais.... »

C'était fini. Comme je me retirais, j'entendis la marchande qui disait à sa voisine :

« Vous avez entendu ? Ce haricot-là, qui voulait me tirer les vers du nez ! »

Interviewer une autre marchande ? Ou un facteur ? Je voulais d'abord digérer mon échec. Je sortis des Halles, mon petit paquet à la main, et je me cognai dans un jeune lieutenant de mes relations.

« Tu as fait ton marché ? me demanda-t-il.

– J'ai acheté quelques crevettes....

– Montre ! Elles sont superbes ! Je les adore ! Mais, tout de même, faut-il que tu aies du vice pour aller aux Halles au lieu de travailler.... Je connais un endroit où l'on sert un chablis – délicieux. Tu m'offres les crevettes. Je t'offre le vin blanc... »

Installé, -j'avouai tout.

« Tu n'as pas assez de toupet, me dit le lieutenant. Veux-tu parier que je rentre avec toi et que je la fais parler, ta bonne femme ? Tu ne lui as même pas dit que tu venais en journaliste. Elle t'a pris pour un sbire. D'ailleurs, si tu veux mon avis, on s'en fiche, de cette affaire-là. Voyons, je vais te trouver quelque chose.... Il y a un pékin qui s'est mis dans la tête de supprimer les musiques militaires. Je te dirai ce que j'en pense. Tu mettras : « Interview d'un général. » Sors ton carnet, ton crayon. Tu n'en as pas ? Tu

fais du reportage et tu n'as ni carnet ni crayon ? Mon vieux, au théâtre, tu ne serais pas vraisemblable.... Allons-y....

– Mais est-il question, vraiment, de supprimer les musiques militaires ?

– Aucune importance ! Je n'en sais rien.... On en a parlé au mess.... Si les journaux ne s'occupaient que de ce qui est « en question », ils paraîtraient sur une demi-page. Quand ça sera vraiment en question, il sera trop tard. D'où sors-tu ? On voit bien que tu collabores à un canard confidentiel. »

Ainsi fut rédigé, entre un chablis doré et les roses salicoques, mon premier reportage.

« Les dames des Halles n'ont pas voulu parler ; alors, je vous apporte un papier, dis-je au secrétaire.

– Montrez. »

Chaleureuse approbation ! Trente lignes, mais un titre énorme : SUPPRESSION DES MUSIQUES MILITAIRES. Cela devait être reproduit des centaines de fois et chaque jour avec des indications de sources différentes. Je mis sur les dents mes confrères du reportage. Je plongeai dans l'ahurissement les chefs de service du ministère : « Nous n'y comprenons rien ! Première nouvelle ! »

Le jour où cette prose parut, levé à six heures du matin, j'allai quérir le journal au premier kiosque. La tenancière me déçut.

« Ce journal-là, monsieur, je ne le tiens pas, pour l'excellente raison qu'il a cessé de paraître.

– Non, madame....

– Si. Il a fait faillite.... »

Je renonçai à la convaincre. Je fis, sans plus de succès, tous les boulevards. Et j'obtins enfin, sorti du baiser humide de la presse, un des rares exemplaires de ce que le lieutenant appelait mon « canard confidentiel ». L'article, anonyme, s'y étalait. Je le savourai sous la pluie.

Je devais, quelques jours plus tard, débiter dans la critique des livres. Quand il m'arrive de recevoir, parmi les coupures, un article publié dans quelque organe souterrain et qui révèle plus d'impatience que de science, je fais un retour sur moi-même et j'absous l'auteur. Car j'ai moi aussi, et de

toutes mes forces, secoué le cocotier où se cramponnaient les ancêtres. Quelques éclairs parmi cette fumée. Je m'honore ainsi d'avoir été le premier à célébrer Stéphane Mallarmé dans la presse quotidienne. Sa réponse constitua la première lettre de mon courrier de critique. Je l'ai gardée. Elle est calligraphiée sur une carte de visite : « Stéphane Mallarmé, 89, rue de Rome », et elle porte, au-dessus du monogramme S.M., dessiné avec soin, ces mots : « Monsieur, tant de pénétration, au cours du beau feuilleton par vous donné en entier à mon livre, ne va pas, d'abord, sans une loyauté d'esprit exquise, dont je suis touché : on m'y habitue si peu ! Voulez-vous me permettre, monsieur, de vous serrer la main ? Votre charmé et dévoué. »

Qui m'eût dit alors qu'une quinzaine d'années plus tard, pas davantage, à propos de l'élection du prince des conteurs, je serais traité d'amuseur infâme et de boulevardier sans vergogne par des « Hartistes » irrités ! Il ne faut pas longtemps pour passer « vieux scheick », comme disait l'autre....

Je n'entends pas profiter lâchement de l'occasion qui m'est offerte de plaider *pro domo mea*. Je crois, pourtant, que l'essentiel est de protéger, de sauver, de garder sa sensibilité. Je n'affirmerai pas que l'interview pratiquée à haute dose soit, à ce point de vue, un excellent exercice. On se lasse de tout, même de voir les gens illustres. D'innombrables déceptions vous attendent. On assiste à des spectacles saugrenus. La célébrité se tait et n'ouvre la bouche que pour proférer des sons inarticulés, parce que la célébrité, surprise trop tôt, n'a pas eu le temps de mettre ses fausses dents. Ou bien la célébrité vient d'avoir une querelle conjugale et vous répond avec mauvaise humeur. Je tairai le nom de cet écrivain, dont ses intimes m'assurent encore qu'il était bon, généreux, etc., et qui me reçut comme un chien dans un jeu de quilles quand je me présentai à lui, modeste confrère sans doute, mais confrère. Introduit dans un cabinet de travail aussi coquet et gai qu'une étude d'huissier au temps du colonel Chabert, je tombai sur un bonhomme furieux qui éructa :

« Quoi, encore ?

Monsieur, c'est la première fois que je me présente.

– Et après ?

- Je viens vous demander au sujet de....
- Allons, vite !
- Si vous n’aviez pas une idée ?
- Non. Aucune idée. C’est tout ?
- Oui.
- Par ici la sortie. Françoise, qu’on me laisse travailler, n’est-ce pas ?

Interview dont je tirai ces quelques lignes :

« Nous avons interrogé M.N.... Il nous a répondu qu’il n’avait aucune idée. La lecture de ses livres nous avait préparé à cette réponse. »

Mais la vraie école, celle que l’on devrait suivre pendant des années comme l’apprentissage le meilleur, celui qui permet aux écrivains d’observer la vie et les hommes, qui les habitue à se déranger, à voir, au lieu de pignocher des idées dans des livres, c’est le reportage. Jamais on ne le dira assez. Et pas le grand reportage, le petit, le plus infime, celui de la rue, le fait-divers.

Un mois après mes débuts, un camelot vient me trouver au journal. Il s’agissait d’un crime découvert à l’instant, rue Étienne-Marcel. On payait ces renseignements cent sous. Je prends l’adresse, je verse cinq francs au camelot et je vais faire « mon premier crime ». A cette heureuse époque, je n’avais jamais vu un mort. Je fus bien servi pour un commencement. A l’adresse indiquée : une parfumerie fermée, la châtière seule restant ouverte. Deux gardiens de la paix en faction. Je montre mon coupe-file.

« Monsieur le commissaire est là, me dit un des agents.... »

Il passe la tête et prévient :

« Monsieur le commissaire, c’est un journaliste. »

Je perçois la réponse

« Qu’il entre !

– Entrez, me dit l’agent.... Baissez-vous et faites attention.... »

Je me courbe, je passe la tête à mon tour.... Horreur ! La victime est là, devant moi, une femme étendue, la tête écrasée. L’odeur du sang se mêle hideusement aux parfums de la boutique. Il faut, après un recul vite dissimulé, la rentrée du cou d’un condamné sous la guillotine, se décider à

franchir la chatière et à enjambe le corps... J'enjambe. Mes mains sont glacées. J'ai la nausée. Je dois interroger le commissaire, prendre l'air désinvolte.... Un journaliste, n'est-ce pas ! Mais j'ai vu ce que tant d'autres décrivent « de chic » ; un vrai crime. Je sais la tache que fait le sang frais sur le parquet. Je garde la hantise de cette bouche ouverte et qui avait l'air de rire, dans la noire bouillie de la face....

J'ai assisté, le cœur soulevé de dégoût, à cette parade peut-être nécessaire, mais immonde à coup sûr : une exécution capitale. J'ai suivi chez des filles, du côté du canal Saint-Martin, les traces d'un assassin dont ces malheureuses gardaient encore, bien qu'il fût arrêté, une sorte de terreur sacrée qui les faisait, quand elles en parlaient, se serrer entre elles, comme se serrent, devant le fouet du dompteur, les bêtes épouvantées....

IV

On mûrit vite à ce jeu-là. Un coup de téléphone. Un ordre. Un coupe-file. La vie s'ouvre. Dame ! on court quelques risques. Devant l'hôpital de la Charité, pendant les émeutes du Quartier Latin, j'ai reçu dans le dos – je n'ai jamais su de qui, car je ne me suis pas retourné – un coup de poing propre à assommer un bœuf. J'ai connu les affres de la galopade pendant une charge, quand les faibles, que l'on n'a pas le temps de ramasser, tombent autour de vous. J'ai vu un agent dépouillé de son uniforme par la foule en fureur et qui se traînait sur la chaussée, en caleçon et en chaussettes, criant : « J'ai trois enfants ! ne me tuez pas ! » et qui disparut, traîné par vingt bras, du côté de la Seine.

D'autres drames. La catastrophe qui fond sur une famille bourgeoise. Un adultère. Un crime. Tous les dessous d'une vie en apparence placide et heureuse brutalement révélés. De pauvres voix qui essaient de mentir encore, de garder ce que l'on peut de dignité, de sauver un reste de façade : « Monsieur, vous êtes jeune, vous devez être bon, ne mettez que nos initiales », alors que tous les journaux du soir ont déjà imprimé le nom et révélé tous les détails.... Le bureau dans lequel je me trouvais avec un camarade du *Petit Parisien*.... Il reçoit une vieille fille, sèche et jaune, proprette, d'apparence raisonnable et qui, d'une voix très douce, nous apprend qu'elle en a assez d'être martyrisée, qu'elle cherche le coupable, qu'elle l'atteindra. Une folle comme on en voit cent par jour dans les rédactions. Seulement, cette folle-là assassinait le lendemain, rue du Bac, d'un coup de poignard dans le dos, un prêtre qu'elle ne connaissait pas. Et moi-même, peu après, je reçois un septuagénaire qui m'apporte « un article ». Je jette un coup d'œil sur cet article. Il était constitué par cette seule phrase : « Panama, colossale escroquerie. Mes milliards perdus. » Je promets d'examiner et je jette le chiffon au panier. Le lendemain, j'entends du bruit dans l'antichambre. C'était le vieux qui revenait. Il réclamait son article, humblement :

« Vous me ferez bien plaisir, mon cher monsieur. C'est un document que je dois remettre à M. Henry Maret, qui me l'a demandé. »

Je me baisse pour retrouver le papier dans ma corbeille que le garçon ichtyophage vidait une fois par semaine, quand il y pensait. A ce moment, je me sens saisi au cou par des griffes – de fer. C'était l'auteur de l'article qui cherchait à m'étrangler, en m'expliquant :

« Voleurs ! Vous êtes tous des voleurs ! Vous me volez mes idées ! »

Suffoquant, je me dégage, le vieux tombe et défonce la porte. Je vois alors surgir une espèce de valet de chambre qui nous supplie :

« Je vous demande pardon. J'aurais dû ne pas le quitter. D'habitude, il est très tranquille, je le jure. Ne portez pas plainte. Je vais le ramener.... C'est sa manie d'aller dans les journaux, Seulement, d'habitude, il se contente de déposer des lettres. »

Et comme j'essayais de rajuster mon faux col déchiré :

« Faites votre excuse à monsieur. Vous n’avez pas été gentil avec lui.... »

Le reporter a cette supériorité sur les assidus des tribunaux qu’il voit les êtres tels qu’ils sont. L’inculpé et l’accusé ont été triturés par des juges, des avocats, on leur a seriné des leçons. Le plus ignoble assassin paraît à la cour d’Assises un humble commis, soucieux de respecter les convenances. Une sorte de patine les rend uniformes....

V

Transportez-vous au temps des grands scandales. Vers neuf heures du soir, on me dit :

« X... va être arrêté. En allant vite, vous arriverez peut-être avec la police. »

Je prends un fiacre. J’arrive à la porte d’un immeuble magnifique, solennel, officiel.

« M.X..., c’est bien à l’entresol ?... »

Le concierge, en grande livrée, hésite. Mais je n’ai pas demandé si M.X... était là. J’ai parlé avec assurance. Et je suis tombé juste.

« Oui, c’est bien à l’entresol. Monsieur est attendu ?

– Évidemment. »

Je sonne. La porte s’ouvre aussitôt.

Et M.X... paraît. Hier encore, un potentat redoutable. Aujourd’hui, un pauvre vieillard. Il élève d’une main tremblante une lampe à huile qui éclaire faiblement une tapisserie magnifique, les ors atténués de meubles énormes, un luxe qui devait sembler définitif.... M.X..., ayant renvoyé tout

le monde : sa femme, ses enfants, ses domestiques, attendait le commissaire. Il me mit sa lampe sous le nez et, sans attendre mes explications :

« Vous voyez, me dit-il, je suis encore là ! »

Puis il referma sa porte pour reprendre sa lugubre faction....

VI

Trois fois par semaine, j'avais la responsabilité du secrétariat et je dirigeais mes camarades, à partir de quatre heures de l'après-midi, sur les hommes du jour qu'il convenait d'interroger. Je découpais les informations, noyaux de ces reportages, et je les distribuais avec équité entre mes collaborateurs. Un de ceux-ci se signalait par son zèle. Sorti tout récemment du courtage en mouchoirs de dames, il appliquait à son nouveau métier les principes auxquels les commis voyageurs doivent leurs succès. Son activité ne connaissait d'autres bornes que son désir d'accroître sa pigue, c'est-à-dire son compte de lignes. Elle était aveugle et dévorante. Les camarades, sans pitié, lui jouaient des tours pendables. Mis en possession du sésame, c'est-à-dire du coupe-file, cet être ingénu posa quelques questions. A quoi cela pouvait-il servir ? Il est inscrit : « Et de permettre à sa voiture de couper les files.... »

« Mais quand on ne prend jamais de voitures ? »

Un pince-sans-rire se chargea de le mettre au courant :

« Tu es en omnibus. L'omnibus s'arrête, pour une raison ou pour une autre. Tu sors ton coupe-file et tu obliges le cocher à rouler.

– Compris, fit l'autre. Je vous réponds que je vais m'en servir ! »

Il sort. On le suit. Il grimpe sur l'impériale de l'omnibus. Les bons apôtres prennent sournoisement l'intérieur et attendent. Ils n'attendent pas longtemps. Au premier encombrement, ils entendent l'autre, sur son impériale :

« Roulez ! Agent ! J'ai un coupe-file ! Voulez-vous rouler immédiatement, cocher ! Agent, voilà mon coupe-file ! Passez, cocher ! »

Attroupement. Rires. Huées.

« Il a un coupe-file ! Faites-le descendre ! C'est un fou ! »

Et l'omnibus repart dans une ovation.

... Le même est là, devant ma table.... Il attend en frémissant que l'une de ces petites coupures d'où tombe la manne céleste des articles lui soit dévolue. Il en repère une, s'en saisit et se prépare aussitôt à prendre son vol.

« Attendez ! Vous irez chez M. Ernest Renan.

– Bien.

– Vous connaissez M. Renan ?

– C'est un littérateur ?

– Oui....

– Vous voyez : je suis au courant. N'ayez pas peur, je ne serai pas long. »

En effet, il revient vingt minutes après.

« Vous avez vu M. Renan ?

– Je sors de chez lui.... Oh ! il a été très aimable.... Je lui ai remis la coupure et je lui ai demandé de me dire ce qu'il pensait de ça.... Il a lu la note et il me l'a rendue en secouant sa grosse tête. J'ai dû me tromper : c'est une annonce pour un bonbon purgatif. Comme il s'étonnait, je lui ai expliqué que nous étions très bousculés, que je n'avais pas eu le temps moi-même de prendre connaissance du sujet de cette interview, qu'erreur ne faisait pas compte, que j'allais prendre la bonne coupure et que je le priais d'attendre mon retour.... »

Le plus extraordinaire, c'est qu'Ernest Renan attendit, en effet, le retour de ce reporter sous pression et qu'il lui fit une obligeante réponse.

VII

Notre troupe comportait des « tireurs au flanc », des malins. Ils se spécialisaient dans les avant-premières. et dans les interviews parlementaires. Ces tâches s’accomplissaient sans nul dérangement, au café. Pour l’avant-première, on avait recours aux courriers de théâtre qui donnaient la distribution. Ainsi munis, nous rédigeons un papier ainsi conçu :

« Le théâtre de la Porte-Saint-Martin va donner une nouvelle pièce de M. Victorien Sardou. Désireux d’offrir à nos lecteurs quelques renseignements inédits sur cet événement, nous nous sommes rendu chez le maître. Nous l’avons trouvé, coiffé de son légendaire béret. le foulard blanc au cou, penché sur des maquettes Cela n’est pas pousser trop loin l’indiscrétion professionnelle que de dire à quel point de perfection inouïe est arrivé le peintre chargé des décors.

« – Oui, nous a dit M. Victorien Sardou, je suis très satisfait de ces maquettes et j’espère que le public le sera aussi.

« – Tenez-le pour assuré, maître. Et l’interprétation ?

« L’auteur de *Patrie* réfléchit un instant. Va-t-il se dérober à notre interrogatoire ? Non ! Il nous confie, aimable :

« – Mme Sarah Bernhardt sera admirable.

« Nous le pressons.

« – Et les autres, maître ?

« – Admirables aussi. Les plus petits rôles sont tenus avec un souci de perfection auquel je désire rendre un hommage public.... »

Etc.

Il n'y avait pas, dans ces conditions-là, à craindre un démenti de la part de l'intéressé !

« C'est même la seule façon de ne jamais avoir un démenti ! » m'affirmait un ancien.

Paradoxe ? Pas le moins du monde. J'ai pris, sous la dictée d'un homme politique, une longue déclaration. Il parlait lentement. J'écrivais au fur et à mesure sur le beau papier parlementaire distribué par les questures. Il relit, me donne son approbation pleine et entière, ajoute même quelques compliments : « C'est très bien rédigé », et, le surlendemain, l'interview ayant été publiée, m'inflige un démenti formel. Indigné, je proteste.

« Pourquoi vous agiter ainsi ? me dit-il.... Ce .petit démenti-là vous fait une réclame. Que voulez-vous ! on bavarde, on bavarde et ensuite, quand c'est imprimé, on regrette.... Cela m'a amené des réclamations de collègues, d'électeurs... Il fallait en sortir.... Au revoir, mon cher ami ! Sans rancune ! Nous serons plus heureux une autre fois.... »

Après avoir examiné l'interview théâtrale « au chiqué », passons à l'interview parlementaire. Dans les tonnes de papier imprimé qui émanent de la Chambre figurent d'innombrables projets de loi. Nous n'avions que la peine de lire et de copier l'exposé des motifs, avec ce préambule : « Nous nous sommes rendu chez M.X..., qui a bien voulu nous donner les renseignements suivants sur son intéressante proposition.... » Et cela, aussi, était de tout repos.

Au surplus, il fallait s'arranger, car on nous imposait vraiment des tâches surhumaines. Notre journal était si obscur qu'une citation dans une revue de presse équivalait pour lui à une réclame formidable : on s'apercevait alors que nous existions. Je devais donc, vers minuit, muni d'une douzaine d'épreuves du « leader article », rédigé les trois quarts du temps par moi-même, faire, d'un pied léger, le tour des rédactions, pour solliciter l'insertion d'un passage. Une petite promenade hygiénique qui me conduisait de la rue Drouot, où siégeaient le *Figaro* et le *Gaulois*, à la rue

du Bouloi, où se tenait l'*Autorité*, en passant par *Matin*, le *Journal*, etc. En principe, il me fallait déposer le fruit anonyme de mes veilles entre les mains des secrétaires de rédaction. Je m'arrêtais, en général, au garçon de bureau. Le chef des gardiens du *Figaro*, Benjamin, avec son bel uniforme bleu, ses larges galons d'or sur les manches, était impressionnant. Je gravissais avec une émotion et une admiration toujours nouvelles le large escalier à la rampe de chêne. Je contemplais les fresques qui représentaient une course de taureaux. J'enviais les rédacteurs, élégants et fringants. Je jetais un coup d'œil sur le cabinet du courriériste, à la porte duquel attendaient de jolies actrices. Écrire là ! quel rêve ! Je devais le réaliser à deux reprises. Une première fois, on avait annoncé – déjà ! – la vente de la Muette. Je fis sur la Muette – passée et présente – un article qui fut inséré. Puis j'eus vent d'une fouille opérée rue Saint-Paul, à l'emplacement du cimetière de la Bastille. On avait cru trouver là une pierre marquant le commencement d'un escalier qui devait aboutir à la sépulture du Masque de Fer. Les échos du *Figaro* portant cette signature, je lui destinai ce reportage émouvant. D'autant plus émouvant que, d'après une légende, la sépulture de ce personnage énigmatique enfermerait une assiette de plomb sur laquelle il aurait gravé son nom à la pointe d'un couteau. Je m'étais rendu sur les lieux. En creusant, on avait trouvé, en effet, la borne indicatrice. On avait fouillé davantage, sans résultat. Puis les démolisseurs avaient été remplacés par des maçons soucieux surtout de construire la maison à sept étages qui avait été commandée. On n'alla donc pas plus loin. Et une maison de la rue Saint-Paul scelle peut-être à tout jamais le mystère....

Au bout de quelques mois, les professionnels d'entre nous trouvaient ainsi des collaborations provisoires dans les grands journaux de l'époque. On composait, spécialement pour les échos qui avaient dans ces journaux leur chef et leur budget spécial, des collaborations. Un collaborateur cherchait les renseignements, l'autre les rédigeait. Car il faut, pour rédiger un écho, un tour de main spécial et assez difficile à acquérir. On partageait les bénéfices. Le même écho, troussé de différentes façons, fantaisiste ici, grave là, paraissait le même jour dans diverses feuilles. Un de ces

ambulants de la rubrique, passant, un matin, au bois de Boulogne, avait vu, à cheval, Félix Faure, le président de la République, en personne. Le lendemain, les journaux importants de Paris publiaient là-dessus un écho à sensation.

On trouvait des sources, par exemple l'architecte-chef du musée du Louvre, les services de la Ville, etc. Enfin, jeunes et vieux, ceux qui étaient pensionnés par leur famille et ceux qui ne disposaient que de leurs propres ressources, les littéraires qui, au milieu du tourbillon, essayaient encore de concevoir un roman, de parachever une pièce, les journalistes de vocation et les journalistes occasionnels, les recalés de l'École normale et les recalés de Saint-Maixent, les apprentis et les épaves s'entraidaient de leur mieux. Au printemps, des vides se produisaient, comblés dès les premiers froids par l'attrance du beau feu de coke.

« Ce qui m'attire ici, disait un cynique avec simplicité, c'est le brasero ! »

VIII

Le hasard de ces collaborations me conduisit, avec une équipe de jeunes rédacteurs, dans un ancien journal, qui avait connu une prospérité fabuleuse sous le Second Empire et qui venait d'être racheté mourant. Nous pénétrions dans le château, semblait-il, de la Belle au Bois Dormant. Une demi-douzaine de patriarches, blanchis sous le harnois, confectionnaient encore le journal. L'eau avait envahi si lentement le navire que les derniers occupants ne se rendaient pas encore compte du naufrage. Ils erraient,

ombres funèbres, dans les vastes bureaux, jadis si animés. Ainsi les derniers habitants d'une ville morte. L'aspect de ces fantômes avait quelque chose d'hallucinant. Ils nous interrogeaient :

« C'est moi qui suis chargé des comptes rendus de l'Institut et des Sociétés savantes.

– Moi, je rédige le bulletin météorologique.... »

On les réunit et, avec beaucoup de précautions, on leur apprend que la nouvelle direction amène tout son monde et qu'il faut quitter la place.

« Je suis ici depuis trente-huit ans, gémit l'un.

– Et moi, depuis quarante-trois ans, murmure l'autre.

– On nous permettra tout de même de déménager.... »

Nous n'avons pas pu en supporter davantage. Nous leur avons laissé tout l'après-midi. Nous ne les avons pas vus gagner la porte, un à un, pour aller où, après cet arrachement ? Vers le soir, nous trouvons les locaux vides.... À l'exception d'une cage vitrée où brillait encore une faible lumière. Là s'était barricadé le dernier burgrave. Il n'avait rien voulu entendre. Il était resté. Il travaillait, dans un capharnaüm indescriptible. On entre.

« Monsieur....

– Qu'y a-t-il ?

– Nous regrettons, mais....

– Oh ! non, messieurs, vous n'allez pas me dire de m'en aller.... C'est impossible. Une explication est nécessaire. Un nouveau directeur ? Soit ! J'en ai vu passer quatre ou cinq avec lesquels je me suis parfaitement arrangé.... Ils ont reconnu que je n'étais pas remplaçable. J'ai débuté ici à vingt-quatre ans. J'en ai soixante-dix-sept. Faites le compte.... Personne n'est indispensable ? Entendu ! Seulement, moi, messieurs, j'ai ma spécialité : je suis chargé des piges de compensation. Cela a l'air tout simple, mais cela nécessite une longue expérience, du doigté et la connaissance des hommes. Je m'explique : je compte les lignes de chaque collaborateur à la fin de la semaine et, selon les mérites ou les défaillances de celui-ci ou de celui-là, j'ajoute ou je rogne. Vous vous êtes démené et vous n'avez gagné que vingt-huit francs ; j'ajoute sept francs, quitte à vous diminuer, le samedi suivant, si votre total dépasse la limite raisonnable. Je

siège entre l'administration et la direction. Je suis le seul agent de liaison. Système de mon invention, messieurs, et qui a donné des résultats superbes. Je m'attribue cent quarante francs par mois, ce qui n'est pas exagéré pour sept heures de présence effective, même le dimanche.... Le dimanche, j'arrange mon petit musée. Car à force de vivre ici, j'y ai amassé des trésors.... Voyez, messieurs.... Voyez, ça vous intéressera. »

Il nous désignait les objets :

« Un bâton de chef d'orchestre : le bâton du chef d'orchestre des Italiens, donné par lui-même à notre musicographe. Mon pupitre : le propre pupitre d'Émile de Girardin.... Ça, ce n'est rien : la lampe à essence sur laquelle je fais mon dîner quand la besogne presse.... Des épreuves corrigées par les maîtres de la chronique.... Allons : une paire de chaussettes, maintenant !... Qu'est-ce qu'elle fait là ?... La plume de M. Émile de Girardin.... *Calypso*, ma chatte empaillée.... Mes archives.... Un dessin de Vernet.... Un morceau de pain du Siècle... J'ai commencé l'inventaire.... Catalogue serait beaucoup dire.... »

Celui-là, personne n'eut le courage de le renvoyer. Nous avions résolu de nous cotiser pour le maintenir dans son emploi et lui laisser l'illusion que les piges de compensation continuaient. Cela dura trois jours.... Puis il dut découvrir notre supercherie. Et, le quatrième jour, nous trouvâmes la cage vide. Le pauvre homme avait déménagé pendant la nuit, emportant tout : le bâton de chef d'orchestre, la lampe à essence, les épreuves, le dessin, les archives, tout, sauf le pupitre sur lequel il avait fixé, à l'aide d'une punaise ; sa carte de visite, la dernière, celle que l'on réserve pour une circonstance solennelle, une carte patinée, aux caractères effacés et sur laquelle il avait écrit ce simple mot : *Souvenir*....

IX

On se battait souvent en duel. Nous étions assidus à la salle d'armes. Ne fallait-il pas prévoir le moment où quelque confrère surexcité nous traînerait sur le terrain ? Certains d'entre nous devançaient l'éventualité, tant était vive leur impatience de tâter de la lame. Leur elan ne se trouvait refroidi que par la note à payer : location des armes, d'un landau et déjeuner obligatoire. Les motifs étaient, en général, ridicules....

Une querelle d'un autre ordre, suivie de ces voies de faits qui rendaient « une rencontre inévitable » en style de procès-verbal, s'éleva entre deux de nos collaborateurs. Ils travaillaient à la même table. Les témoins furent choisis sur place. Un vrai duel de famille ! Mais adversaires et témoins réunis ne disposaient que d'une somme d'argent insuffisante. La querelle étant privée, impossible de recourir à la caisse du journal. Un armurier compatissant prêta les épées et un médecin offrit son concours gratuitement. Restait la question, insoluble celle-là, de la voiture, du landau classique. Bah ! l'on se contenterait de l'omnibus ! En cas de blessure grave, on mettrait en commun les dernières ressources pour un fiacre à galerie.

Ces discussions avaient lieu à un bout de la salle de rédaction. Les deux ennemis feignaient, à l'autre bout, de s'absorber dans leur travail et de ne rien entendre.

Le même omnibus : Hôtel de Ville-Porte Maillot, transporta duellistes, témoins et le bon docteur, un praticien de l'espèce lugubre, classiquement

vêtu de noir, plus impressionnant qu'un ordonnateur. Le long du trajet, il égaya l'assistance en relatant les morts par duel.

« Un seul médecin, répétait-il, c'est insuffisant, en cas de « coup fourré ». Mais alors, je prodiguerai mes soins au plus atteint.... »

Les autres voyageurs contemplaient avec effroi ces messieurs journalistes qui allaient se battre, les épées dans leurs gaines, et la dignité boutonnée des adversaires.

A la porte Maillot, on descend et l'on s'enfonce dans le Bois. Le premier groupe s'arrête. Voici un endroit solitaire, sans gardes, sans curieux. Pourquoi aller plus loin ? En se dépêchant.... Trois minutes après, une égratignure mettait fin au combat.

Derrière un arbre, la cause du conflit, une jeune personne follement blonde et suavement maquillée, suivait le tournoi. Elle l'avait provoqué par sa fâcheuse tendance à baiser les messieurs sur la bouche quand ils lui adressaient quelque banal compliment. Elle ajoutait bien : « J'espère que vous n'allez pas prendre ça au sérieux », mais le monsieur embrassé insistait parfois. La jeune personne cherchait alors un refuge auprès de celui qui avait pris la responsabilité de ses fantaisies et elle se plaignait qu'on lui eût manqué d'égards. Elle avait pris, elle aussi, l'omnibus ; mais, connaissant les usages, elle était restée impartialement sur la plate-forme.... Quand les témoins eurent déclaré que l'honneur était satisfait, elle esquissa une moue. Certes, elle n'eût pas souhaité un dénouement tragique. Mais ces trois gouttes de sang obtenues grâce à la pression du docteur !...

« On dirait qu'ils se sont battus avec des épingles à chapeau ; affirma-t-elle en se penchant sur l'imperceptible blessure de son champion.

« Attendez, madame ! dit l'autre, Nous allons arranger cela. Passez-moi votre bâton de rouge.... Merci.... Ne bouge pas, vieux.... »

A l'aide du bâton de rouge, il dessina une large balafre sur le front de son ex-adversaire.... Et les promeneurs du Bois bénéficièrent, ce jour-là, d'un étrange spectacle : un duelliste, tête nue, une plaie saignante au front, qui avançait, soutenu par ses deux témoins ; puis, le cortège : les témoins avec les épées sous le bras, le docteur funèbre et en redingote et, enfin, l'héroïne,

portant comme un trophée le chapeau du vaincu et expliquant aux curieux :
« La botte de Lagardère ! Vlan ! Entre les yeux ! »

Tout le monde n'affrontait pas ces luttes avec une intrépidité souriante. Il y avait les nerveux. C'était aux témoins de les soutenir avec de bonnes paroles, appuyées de fines-champagnes. Si une nuit blanche, coupée de beuveries, ne donnait pas au duelliste beaucoup de fermeté dans la main, l'alcool assurait, en revanche, la fermeté du caractère. Un pauvre petit débutant, arraché aux douceurs provinciales de sa famille et ainsi « dopé », fit sur le terrain si bonne contenance qu'il en resta stupéfait lui-même et ébloui. Au déjeuner qui réunissait adversaires et témoins, cet être doux et timide à l'ordinaire se montra insupportable et si provocant qu'un monsieur, qui mangeait seul à une table voisine, lui intima l'ordre de se taire. Il tombait mal. La discussion qui s'ensuivit fut terrible. Le novice en sortit giflé et pourvu d'une carte de visite annonciatrice d'une nouvelle rencontre. Dégrisé, il se lamentait ainsi sur le chemin du retour : « Alors, quoi, je ne vais plus jamais pouvoir en sortir, maintenant ! »

Mais la tradition était là, le duel faisait partie de la profession, avec le coupe-file et la note de frais. On citait, avec une sorte d'horreur sacrée, quelques aînés qui avaient refusé de se battre et qui en restaient condamnés, au nom du code de l'honneur. L'esprit ne les avait pas sauvés. Un d'eux, ayant dit du mal d'une actrice, comme on disait du mal des actrices et des écrivains à cette époque-là, férocement, sirotait son absinthe à la terrasse de Tortoni quand un passant s'arrêta devant lui. Tranquillement, le promeneur sortit de sa poche un faisceau de plumes d'oie et en lacéra le visage du journaliste.

« Monsieur, dit l'autre, qui avait reconnu le protecteur de l'actrice, je savais que Mlle X... plumait ses amants, mais je ne me doutais pas que cette opération pût se retourner contre moi !... »

Les « mots », qui étaient si goûtés cependant ne servaient pas dans ces circonstances. Celui-ci ne sauva pas son auteur. Il avait esquivé un duel. Abomination de la désolation ! Les petites feuilles satiriques qui accueillaient ses boutades se fermèrent une à une devant lui. Il dut changer

de genre et abandonner le journalisme sarcastique pour le roman-feuilleton à panache !

Dans la vénération qui entourait un de nos aînés, le grand maître du petit journalisme, Aurélien Scholl, ses duels fameux comptaient plus encore que ses chroniques, déjà un peu éventées. Aurélien Scholl m'avait cité, à propos d'une étude sur les Goncourt où je demandais qu'ils fussent pris en bloc, avec leurs romans naturalistes aussi bien qu'avec leurs études sur le XVIII^e siècle, et sur les artistes japonais. D'habitude, nos aînés ne nous gâtaient guère. Quelques-uns nous prodiguaient des encouragements, mais verbaux, et ils se gardaient, en général, de nous faire ce que l'on est convenu d'appeler de la publicité. Nous devions, estimaient-ils, marquer le pas, comme ils l'avaient marqué. Ainsi un père bat son enfant sous le fallacieux prétexte qu'il a été lui-même battu par son père ! Pour rompre le cercle de fer, certains affectaient, à quarante ans, l'accablement des vieillards, laissaient pousser leur barbe et s'accoutraient en retraits. Un d'eux, traîné dans la boue par le rédacteur d'une feuille satirique, s'écriait même, de bonne foi : « Quelle lâcheté ! M'insulter, moi : un homme de quarante et un ans ! » Un peu plus, il eût invoqué ses cheveux blancs....

Les directions de théâtres, les maisons d'éditions restaient gardées à vue par des barrages de patriarches. Il y avait des exceptions, de nobles exceptions, mais peu nombreuses. On redoutait la concurrence des jeunes, et des mains invisibles, mais tenaces, retenaient ceux-ci sur le chemin de la gloire. Quand un journal eut publié mon premier conte, j'allai remercier le directeur littéraire. Il causait sur le seuil de son bureau avec un écrivain notoire qui avait touché à tout, sans grand succès d'ailleurs, et qui avait vieilli dans le vinaigre. Quand j'arrivai, le vieux confrère parlait justement de mon pauvre conte, et dans quels termes ! C'était, selon lui, une honte, une pure honte que d'insérer, dans une feuille qui avait la prétention de se respecter, une insanité pareille, dénuée à la fois de style et d'invention et signée de qui ? D'un inconnu, un calicot sans doute, ou une demoiselle scribomane, etc.

« Parfait, lui dit l'autre, j'enregistre votre démission. Je ne veux pas vous infliger des voisinages semblables et j'entends rester libre d'introduire ici qui me plaît.

– Je ne vous ai pas dit ça....

– Bonsoir ! »

L'ancêtre partit, furieux, enfonçant, d'un coup de poing, son chapeau sur sa tête. Je restais médusé....

« Ne vous frappez pas ! s'écria le directeur. Il reviendra. Il me fait la même scène chaque fois que paraît ici un nom nouveau. Il m'infligera encore sa copie qui embête tout le monde et je la lui prendrai.... Que voulez-vous ! D'abord, il a besoin de vivre, -et puis, il était si gentil à vingt ans !.... »

Scholl s'intéressait aux jeunes et les accueillait. Il m'invita à déjeuner. Convives nombreux, chère exquise. Un logis de célibataire, laidement meublé, plein de chats familiers et de perroquets vociférants. Le maître du logis avait gardé le monocle et la moustache cirée par quoi se distinguaient jadis les mousquetaires de la plume. J'ai recueilli là le dernier écho de ce que l'on dénommait la conversation à facettes. Scholl, sur son déclin, préférait les monologues à ces répliques fulgurantes où il avait excellé. Il ne tirait plus qu'au mur, comme on dit en argot de salle d'armes. Quand un invité, peu renseigné, prenait la parole un peu trop longtemps, il était noté et ne recevait plus de carton. Il fallait écouter et applaudir. Cela n'était pas désagréable. Scholl avait gardé, de sa longue jeunesse, beaucoup de jeunesse. Il s'appliquait héroïquement à plastronner encore et à ne pas laisser choir son monocle. Il est difficile de juger ces hommes qui se sont dépensés dans la causerie et n'ont laissé que des œuvres insignifiantes. Spécimens devenus introuvables dans une époque plus prudente et plus sagement administrative de ses deniers spirituels, Pour quelques camarades obscurs et quelques novices, plus obscurs encore, Scholl tirait généreusement ses derniers feux d'artifice, Il y avait des pétards mouillés, mais quelques soleils éblouissants.

« Le terrible, me confiait-il, c'est que la plupart de ceux qui me servaient de têtes de Turc sont morts. Je les laisse reposer en paix, les pauvres ! Mais ils me manquent beaucoup. Je ne sais par qui les remplacer.... On a beaucoup d'égards pour moi : on m'appelle « maître ». L'heure de J'indulgence a sonné... Quel glas ! »

Parfois, cependant, il se redressait. Le monocle scintillait. La moustache offrait ses pointes. Et la réplique venait, foudroyante. Nous avions devant nous, redoutable et redouté, le champion du Boulevard, le Scholl trentenaire qui tuait les gens, d'un mot infaillible, ...

X

Ce qui donnait pour nous tant de charme à ces années d'apprentissage, c'était, malgré la dureté et l'ingratitude effroyable du labeur, la diversité de notre existence. On dormait fort peu, mais on ne le regrettait pas. Nous gardions la certitude que cette activité aboutirait à quelque chose, à une œuvre peut-être, en tout cas à la connaissance de la vie d'une époque. Nous étions les spectateurs d'un film avant la lettre où les décors se succédaient avec rapidité.

Par exemple, me voici à Meudon, dans le petit jardin de Marcellin Berthelot.... Une usine provinciale, flanquée d'un hôtel particulier qu'entourent des plates-bandes fleuries. Le gazon, les géraniums et les œillets, l'admirable horizon de nuées grises d'un ton si fin où baigne Paris ne dissipent pas l'impression administrative produite par les constructions rectilignes, par les écriteaux : *Chimie végétale, Laboratoire*. J'entends le

bruit sourd et régulier d'une machine en marche. Et c'est dans son jardinet que vient me rejoindre le grand savant. Vêtu de noir, chaussé de fortes bottes, un panama sur la tête, il sourit, et ses yeux prennent alors une douceur inexprimable. Il me parle de ses débuts, du temps où il enseignait les mathématiques à Renan et où celui-ci, en retour, lui dévoilait les arcanes de l'alphabet hébraïque.

« Renan n'était pas un politicien ; il ne penchait ni vers le socialisme ni même vers la démocratie. Cela tenait à ses origines bretonnes, à son éducation ecclésiastique. Moi, au contraire, né Parisien, élevé dans l'activité scientifique de mon père, je devais sympathiser avec la conception nouvelle de la raison collective.... Nous logions porte à porte, tous deux menant la même vie studieuse et sédentaire.... »

Et Berthelot me parle de ses amitiés d'antan.

Puis il faut quitter Meudon et suivre, dans sa visite à un grand établissement de crédit, un Chinois extraordinaire : S.E. Li-Hung-Tchang. Après le grand savant français, voici le plus rusé, le plus riche, le plus puissant des hommes d'affaires d'Extrême-Orient. Jusque-là, Paris l'a laissé assez froid. Il a jeté un vague coup d'œil sur la tour Eiffel, a dédaigné une revue militaire et prétexté une indisposition pour échapper à un gala musical.... Ce diplomate est le principal actionnaire de la filature de coton et de tissage mécanique de Shang-Haï. On affirme qu'il a gagné dans des spéculations diverses deux milliards et demi de francs.... Il arrive, traînant son escorte de secrétaires et de domestiques. Il a bien l'allure astucieuse, le regard froid du manieur d'argent, ce Chinois gigantesque vêtu de velours bleu frappé, portant sur sa calotte de soie noire une perle splendide entourée de brillants et, à l'index, un énorme saphir. On lui a préparé une chaise à porteurs, car il marche peu d'habitude, mais il refuse la chaise. Il trotte de travers, avec un rictus d'extase sur sa face recuite, dans les sous-sols bordés de coffres-forts. Il demande à combien l'on peut évaluer la somme qui dort là, déposée par les clients. Et la réponse lui arrache un petit cri aigu où l'envie se mêle à l'admiration. Il veut que l'une des personnes présentes ouvre son coffre-fort. Il vérifie la somme avec passion et, comme le

propriétaire du coffre lui montre une liasse d'obligations, il les prend, les palpe, les caresse, les compte et fait de grands remerciements, croyant que c'est là un cadeau ! Après quelques explications, il rend l'argent avec un soupir et s'excuse, de sa voix d'épinette cassée où quelques notes demeurent seules, faibles et rauques. A intervalles réguliers, il esquisse un geste de sa main momifiée ; un serviteur s'incline et présente un crachoir d'argent ciselé ; le vieillard crache ; un autre serviteur sort un mouchoir de soie brodée et en essuie respectueusement les augustes lèvres.... Ah 1 le passage de ce fantôme chinois, dans cette lumière d'aquarium, à travers les coffres-forts !...

Images incohérentes enregistrées sans suite, sans logique, visions de science et d'argent, de puissance et de misère : le bureau d'un ministre avec les tapisseries merveilleuses, les meubles historiques ; puis le salon de la grande divette avec l'odeur de gloire un peu périmée des fleurs de la veille ; puis le bouge où la Terreur du Sébasto, une sorte de commis gouaillieur, avec la face d'un Pierrot lunaire, déclare : « J'suis pas bien fort, rapport à une typho, mais j'ai de quoi répondre, en sortant de sa poche un revolver bijou. Le reportage gastronomique dans les cuisines de l'Élysée après le déjeuner du tsar : « Messieurs de la presse, voici une bouteille du vin blanc qui a, été servi à Sa Majesté. Si vous désirez en goûter un peu ! » Et, dans son atelier, William Bouguereau, peintre alors accablé de commandes, et qui déjeune hâtivement d'une soupe aux choux, tout en continuant de fumer sa pipe : une gorgée de soupe, une bouffée de pipe, et cela devant des nymphes fouettées de rose, des déesses d'or, d'azur et de saindoux..., Je ne revois jamais cette peinture sans que montent à mes narines les relents combinés des choux et du caporal...

XI

Enfin, à propos d'un scandale, le plus poignant reportage, celui qui devait m'apprendre ce qu'étaient, ce que n'ont peut-être pas tout à fait cessé d'être le malheur et la prostitution de l'enfance. J'avais commencé cette enquête avec la nonchalance un peu blasée que l'on apporte à ces exercices après quelques mois de profession. Je ne tardai pas à en être bouleversé. Plus tard, je me suis servi de mes notes pour un roman dont je sais mieux que n'importe qui les faiblesses, mais qu'il m'arrive de rouvrir pour retrouver mes impressions d'études. Car il ne suffit pas de dire que tout y est vrai. Hélas ! Je n'ai pas osé... J'ai reculé devant la vérité tout entière. J'ai triché sur l'âge des misérables petites. J'ai estompé des détails qui eussent plongé ce livre dans les tréfonds de l'Enfer même. Souvent, j'étais forcé d'écourter les interrogatoires, car les larmes m'étouffaient. J'ai suivi des audiences – le tribunal pour enfants n'était pas encore instauré – dont je sortais rouge de honte et d'indignation, pénétré de remords à la pensée de la chambre chaude et du bon repas qui m'attendaient, pendant que les autres.... J'ai vu des inculpés dont la tête ne dépassait pas la barre et que l'on devait asseoir sur une haute chaise pour que le tribunal les vît ; des inculpés de douze ans qui avaient la taille d'un enfant normal de six ans, livides, au regard atone et qui ne comprenaient rien à rien et qui laissaient dire ces messieurs en tournant vers le jour sale de la fenêtre un regard de moineau à l'agonie. J'ai vu un enfant qui comparaisait dans un singulier équipage : un sac tout simplement, un sac de toile grossière qui portait encore un matricule et des

initiales au pochoir. Il s'était taillé là-dedans une sorte de vêtement et il tremblait à l'idée qu'on pût l'accuser d'avoir volé ce sac :

« J'l'ai trouvé aux Halles, m'sieur. On l'avait jeté parce que tout le bas était pourri ! »

Dans le lot, il y avait beaucoup d'innocents, des vagabonds par force, des petits abandonnés qui s'étaient terrés comme des rats, pendant trois, quatre, six mois, vivant d'aumônes.

« La plupart, monsieur, ont un fond excellent. Je n'hésiterais pas à les donner comme camarades à mes propres enfants. »

Qui me disait cela ? Le propre instituteur de la Petite-Roquette. Mais tout le monde se trouvait désarmé, car un règlement aveugle balayait purs et corrompus et les mêlait atrocement. J'ai vu, lors de ces audiences, le président lui-même se détourner pour cacher son émotion....

C'est la fierté de quelques-uns d'entre nous d'avoir contribué, par des articles répétés, à secouer la routine abominable, à faire la loi plus humaine et plus clairvoyante. Tous les enfants arrêtés pour vagabondage étaient innocents. Ce délit ne peut être imputé qu'à un homme fait. Et pourtant, il fallait punir....

Les autres....

Là, nous touchons au dernier cercle de l'Enfer. La tragédie était plus immonde encore par tout le commerce qui l'entourait : les tenanciers, les ignobles courtiers et les principaux responsables aussi, les clients, ceux qui n'étaient pas là, que nul n'inquiétait et que les avocats, dans leurs brèves plaidoiries, devaient se contenter d'évoquer....

On sort de ces reportages, comme certains chirurgiens que leur art n'a pas endurcis sortent de l'hôpital, stupéfait que les gens puissent s'amuser avec insouciance, quand un simple mur les sépare de tant de douleurs...

Je dois ajouter que la plupart de nos distractions n'offraient pas avec ces spectacles-là un trop choquant contraste !...

XII

Une force morale avait certainement voulu l'appareil funèbre de beaucoup de ces plaisirs, la fête montmartroise en particulier. Des êtres de famine hantaient les endroits où d'autres, plus heureux, soupaient. De pauvres filles, vêtues par miracle de quelques oripeaux tant bien que mal assemblés, crachaient leurs poumons en un rire qui avait des prolongements de râle. Beaucoup, feignant la gaminerie, chipaient leurs mouchoirs aux messieurs, qui n'osaient pas protester, et revendaient, vers trois heures du matin, leur lot de mouchoirs volés à un recéleur tapi près du lavabo. La fin de la Goulue mourant mendiante à l'hôpital est sinistre. Sa danse n'avait rien de gai. Son partenaire, Valentin le Désossé, glabre, maigre à faire peur, le nez troué de petite vérole, vêtu de noir, son chapeau haut de forme vissé sur la tête, un bout de cigare dans le coin de la bouche, semblait, au cours du quadrille, un croque-mort derviche. La jambe érigée, son talon dans sa main, la Goulue elle-même, blonde au visage dur, semblait reprocher d'avance à cette foule l'ingratitude qu'elle lui témoignerait plus tard. Les sobriquets aussi étaient sombres : la Goulue, Grille-d'Égout, le Désossé. Le peintre de ces orgies macabres, le terrible gnome Toulouse-Lautrec, devait en fixer à jamais la désolation. Tandis que les étoiles se figeaient dans leur quadrille immobile, un morne troupeau, ivre de soif et de faim, circulait sans trêve dans le promenoir. Et les étrangers croyaient qu'il s'agissait là dedans, tout de même, un peu, d'amour.... La musique seule faisait illusion....

Une matinée au Moulin-Rouge. L'orchestre entame une valse.... Une danseuse décoiffe un admirateur de la pointe du soulier.... On fait cercle ; on applaudit : « Plus haut ! Plus haut ! » Elle hausse les épaules.... Elle n'obéira pas.... C'est trop facile de lever la jambe pour montrer avec orgueil ces jupons bouillonnés dont l'achat est une ruine.... Il faut trouver autre chose.... Elle hésite un moment.... Elle a trouvé.... En tournant sur elle-même, elle jette la traîne de sa longue jupe sur son bras gauche.... Elle dansera comme si elle avait un enfant à endormir.... Et cet enfant sera figuré par la traîne de sa jupe.... Cette jupe, elle la presse contre sa poitrine ; d'un geste maternel, elle en rabat un morceau, comme elle rabattrait un voile sur de doux yeux baignés de sommeil.... Cet enfant imaginaire, elle le berce, elle le couve d'un regard ineffable. La salle est pleine à craquer. Tout le monde veut assister à cette pantomime nouvelle, à cette danse inédite. Et tout le monde comprend, même les marchands de bestiaux, venus entre deux paquebots pour rire un peu à Paris, même une négresse adipeuse qui écarte brutalement les gens afin que le léger fardeau de la danseuse ne soit pas touché. Dans cette fumée, quelque chose de clair passe ; dans cette touffeur, c'est comme un peu d'air frais.... On applaudit. Fini.... La femme ne salue pas.... Elle rejette violemment sa traîne, fonce sur les spectateurs qui s'écartent et sort en courant, comme une folle, comme si elle venait de perdre son enfant.

« Elle va voir le sien, explique la négresse obèse.... Il est malade.... »

... Une lutte sournoise entre les hâves pauvresses et les clients bien nourris.... Nulle pitié, de part ni d'autre.

« T'es trop moche ! » déclare un homme à une femme qui le presse.

Et la même femme à sa compagne :

« Moi, je traite de navets ceux qui sont pâles. Ça les fait ressauter !... Hé ! Navet !... »

Quelques artistes venaient là pour plonger leur amertume dans cette détresse fardée. Il y avait, entre autres, deux écrivains charmants et qui devaient mourir jeunes, laissant de légers, de délicieux, d'éternels témoignages de leur adolescence : Jean de Tinan, Pierre de Querlon.

Certes, je ne vanterai pas la folle gaieté des dancings. J'ai applaudi la mordante parodie de Rip assimilant les rites du jazz aux pompes funèbres.... Mais cette danse d'autrefois !... Cette misère qui essayait de rire !... Ces phrases perçues au passage :

« ... Ce qui fait que je ne sais plus du tout où je vais pouvoir coucher ce soir.... Crois-moi si tu veux, je n'y mets pas de fierté, mais c'est la première fois que ça m'arrive.... »

« Elle m'apporte des dentelles et elle me dit qu'elle me fera tout le crédit dont j'aurai besoin.... Alors, moi, je coupe là dedans, je fais des cadeaux et, maintenant, elle veut porter plainte.... Cette femme-là, vois-tu, Marcelle, c'est la honte de son sexe ! »

« C'est pourtant pas grand'chose : un bock ! »

« Un manteau de fourrure ? Si je pouvais seulement acheter des guêtres ! »

« Je le sais que le contrôleur m'a signalée : il trouve que je ne fais pas assez chic.... »

Une petite toile de Toulouse-Lautrec a immortalisé le souvenir de ces lamentables créatures. C'est, coiffée d'une capote à brides, une femme de vingt ans, un spectre aux yeux caves, à la bouche désespérée, qui essaie de prendre une mine engageante.... La Mort qui fait la gracieuse....

XIII

Contact avec le public. J'avais donné au *Magasin pittoresque* une étude sur Mme Geoffrin. Un abonné de l'étranger y releva une erreur. Je m'étais trompé sur le lieu du décès de l'illustre salonnière. Le correspondant ne plaisantait point : il réclamait mon renvoi immédiat. Faute de quoi il se désabonnerait, un lapsus de ce genre étant, déclarait-il, impardonnable. J'envoyai à ce lecteur une lettre qui contenait ceci en substance : « Monsieur, j'ai soixante-dix-neuf ans – j'exagérais d'une soixantaine d'années – je tirais mon unique ressource de ma collaboration au *Magasin pittoresque*. La direction vient de me signifier mon congé. J'espère que Vous voudrez bien mesurer l'étendue de votre responsabilité. Ne pouvant plus gagner ma vie à Paris, je compte venir dans votre ville avec toute ma petite famille et solliciter de vous un emploi que vous jugerez plus en rapport avec mes facultés déclinantes. Vous nous reconnaîtrez facilement : nous sommes sept et nous nous tiendrons devant votre porte.... L'abonné télégraphia au directeur pour demander ma réintégration immédiate. A tout péché miséricorde, ajoutait-il....

Le chemisier d'un de mes confrères fut plus intraitable. Ce confrère se piquait d'élégance et avait refusé un modèle qui ne lui seyait point.

« Les manches sont un peu longues et la poitrine un peu trop large. – Mais c'est exprès, déclara ce commerçant, un gros homme sanguin et enclin aux violentes colères. Cela se rétrécira au lavage. Moi je vous affirme que c'est très bien ainsi. Et je prétends connaître mon affaire....

– Et moi, rétorqua le client, je vous affirme à mon tour que je ne porterai pas ce sac. Voilà une affaire entendue.

– Un sac ! Un sac ! Je vous prierai, monsieur, de mesurer vos expressions. Si vous vous obstinez à demander une ou deux petites rectifications, je m'inclinerai, à regret....

– Non. J'en ai assez ! Votre chemise est sabotée.

– Je vous conseille de ne pas plus saboter vos pièces et vos romans que je ne sabote mes chemises. Vous êtes un grossier personnage.

– Et vous, un imbécile.

– Vous avez de la chance que je sois chez moi !

– Une fourchette à huîtres et je vous sors de votre coquille.... »

Le lendemain, mon camarade n'y pensait plus. Mais quelque temps après, lors de la répétition générale d'une pièce sur laquelle il comptait beaucoup, ayant jeté un coup d'œil sur la salle, il reconnut en frissonnant, au troisième rang des fauteuils d'orchestre, son chemisier revêtu de la pâleur justicière à laquelle se reconnaissent les juges implacables. Il n'en faut pas tant pour démonter un écrivain le soir d'une répétition générale. La vue de ce commerçant atrabilaire donna un malaise au pauvre auteur. Il ne pensait point : « Pourvu que ma comédie plaise à la critique, au public, à mes maîtres, à mes amis », mais : « Pourvu qu'elle plaise au chemisier ! Si j'arrive à « avoir » celui-là, mon triomphe est certain. » Vain espoir ! Anxieusement guetté, le fournisseur, s'il resta glacé aux passages comiques, ne manqua point de ricaner aux scènes douloureuses. A la moindre hésitation d'un artiste en scène, il haussait les épaules et prenait ses voisins à témoins. Enfin, quand on applaudissait derrière lui, il se retournait et dévisageait les enthousiastes avec une telle fureur que ceux-ci, intimidés, s'arrêtaient. Au contraire de ce personnage dont un grand acteur disait : « C'est un homme de goût : il ne tousse que pendant les silences », le chemisier, aux passages les plus palpitants, émettait une sorte d'aboïement qu'il feignait de dissimuler dans son mouchoir et qui réveillait un peu partout les bronchites assoupies. Malgré tout, l'événement eut une issue honorable. Mais les amis de l'auteur lui dirent, au souper récapitulatif qui n'est pas la moindre corvée de la profession : « Cela ira mieux demain. Tu as eu une générale très froide. Quels spectateurs ! Ils étaient de bois ! Ils étaient *peints* », allusion technique assimilant le public en chair et en os au public peint sur les toiles de fond.... « Un surtout !... Tâche de savoir qui cela peut bien être.... Un monsieur d'un certain âge, très élégant, au troisième rang de l'orchestre.... Je te réponds qu'il a fait les couloirs ! Il répétait : Assommant ! Ça ne fera pas un sou ! On devrait s'en aller ! Un intime à toi, probablement ? » L'auteur se récria : « Pas du tout ! C'est un chemisier à qui j'ai laissé un modèle pour compte ! » Les autres acquiescèrent avec la hâte polie des gens qui font semblant, par pitié, d'accepter un gros mensonge. Pendant trois ou quatre ans, l'ennemi, quand il n'assistait pas aux générales de son infortuné client, retenait un fauteuil à

la première et décourageait les payants par son attitude.. Il ne sifflait point, d'ailleurs. Craignant une expulsion, il restait dans les limites strictes de son droit. Il ne criait point : « Saboté ! » il le murmurait. Quand une actrice sexagénaire jouant le rôle d'une ingénue minaudait : « Savez-vous que j'ai plus de vingt-quatre ans ! » il émettait un « hum ! » discret qui entraînait à sa suite toute la salle. Si l'entr'acte se prolongeait, il était le premier à taper de sa canne sur le plancher. Ce chemisier tournait au cauchemar ! L'auteur publiant un roman au rez-de-chaussée d'un journal, la direction lui communiqua au deuxième feuilleton cinq ou six missives signées de lecteurs indignés et qui estimaient que cette mauvaise plaisanterie avait assez duré... « Mon chemisier ! Encore lui ! toujours lui ! » se lamentait la victime.

J'ignore la fin de l'aventure, mais je soupçonne fort mon confrère d'avoir abdiqué lâchement : ses succès depuis quelques années ne se comptent plus ; il obtient l'unanimité des suffrages, mais on peut constater qu'il porte toujours des manchettes trop longues et que ses plastrons ont une fâcheuse tendance à bouffer....

Soirs d'épreuves où l'écrivain, assimilé à un criminel, essaie de lire son sort sur les faces indéchiffrables de mille jurés qui pensent à autre chose, soirs terribles où la moindre écorchure devient une plaie et la moindre approbation un baume, où l'on embrasserait l'accessoiriste qui vous rassure : « Ne vous en faites pas. Je suis de la partie et je la trouve rudement bien goupillée, votre histoire ! » où le « coupez ! » du régisseur, estimant qu'il n'y a pas lieu à un nouveau rappel, équivaut à une guillotnade. Le dramaturge joue dans cette circonstance le rôle d'un père exhibant avec orgueil son enfant et à qui des gens lanceraient un : « Moi je le trouve affreux ! » tandis que la famille – dans la circonstance les interprètes – le calmeraient tant bien que mal : « Il est peut-être un peu chétif, mais ça se tassera !... Émotions passagères, haines provisoires dont on garde, à défaut d'un souvenir profond, de tenaces gastralgies....

Je lis ceci dans mes notes anciennes :

« Un vieil auteur dramatique et un polémiste sur le retour. Le polémiste détestait l'auteur dramatique depuis leur début au quartier Latin où ils

avaient été inséparables et où ils avaient pu vérifier l'amère observation de Gavarni : « Oreste et Pylade seraient volontiers morts l'un pour l'autre, mais ils se seraient brouillés s'ils n'avaient eu qu'une cuvette et qu'un pot à eau ». Le polémiste disait de son ex-ami : « J'aurai sa peau ». Maigre dépouille !... Le dramaturge se signalait par un de ces amours du théâtre, si émouvantes et que rien ne récompense au cours d'une longue et pénible carrière. Celui-là aimait tout du théâtre : les répétitions, le chef de claque, la marchande de berlingots, l'odeur à la fois âcre et fade des coulisses, tout.... Il avait eu, d'une interprète morte jeune, une fille naturelle qui jouait le vaudeville sur des scènes de quatrième ordre. Il allait parfois l'embrasser et lui remettre dix francs et un sac de pralines dont elle était friande. « menteur ! affirmait l'ennemi.... Ce n'est pas sa fille ! Il n'a jamais eu de fille ! » Et il traînait son adversaire dans une sorte de boue rosâtre où il y avait du blanc gras, de la poudre de riz et du fard à maquillage. Il en arriva à montrer cet être inoffensif sous les espèces d'une sorte de baron Hulot satisfaisant ses vices grâce à des manuscrits achetés « pour une bouchée de pain » à des nègres faméliques. Le dramaturge mourut, beaucoup de maladie, un peu de misère et de désillusion. L'enterrement eut lieu sans faste. Le polémiste y assista, interloqué comme un enfant qui aurait étouffé un oiseau en jouant. La fille était là aussi, en cache-poussière jaune, mais en chapeau de crêpe, et elle mangeait des pralines en pleurant. Au cimetière, le polémiste s'inclina devant elle, qui soupira : « Ah ! monsieur ! Ah ! monsieur ! qu'est-ce que vous avez fait ? » Et l'autre de riposter : « Soyez tranquille, mademoiselle, il aura de ma main un superbe article nécrologique. »

... Si les hommes contaient l'histoire réelle de leurs amitiés, elle serait plus triste encore que celle de leurs amours....

XIV

Reportages extérieurs. Reportages officiels. Nous avons des landaus, comme les sénateurs et les députés pour suivre l'amiral Avellan et les marins russes dans leur visite à Paris. La foule qui a hurlé : « Vive Avellan ! Vive la Russie ! Vivent les ministres ! Vive le Préfet 1 » trouve encore des forces pour pousser ce cri inattendu : « Vive la Presse ! » Nous saluons gravement. Un confrère, affligé d'une fluxion et qui porte un bandeau sur la joue dépare un peu la beauté de notre groupe. « Cette fois, s'extasie un doyen, les cuirassiers sont derrière nous. On nous met vraiment dans le cortège ! Je n'ai jamais vu cela ! » Un jeune, ivre d'orgueil, murmure : « Ça serait plus gentil si nous avions un uniforme, ou une écharpe, ou une médaille. » Nous suivons à pied la promenade aux Abattoirs, et quand nous voulons remonter dans notre landau, nous le trouvons occupé révolutionnairement par quatre individus ivres-morts qui refusent de descendre, malgré les objurgations du cocher ». « On fait aussi bien qu'eux ! » déclare fièrement un des occupants en tirant de grosses bouffées de son brûle-gueule. Le service d'ordre est occupé ailleurs. Nous ne pouvons faire appel aux cuirassiers de l'arrière-garde. Il nous faut descendre les intrus un à un. Ils ne nous opposent qu'une résistance passive, mais ils se font lourds. Quand le quatrième est enfin évacué dans les rires du public, les soldats nous ont quittés. Nous ne sommes plus dans le cortège. Nos chevaux trottent comme ils peuvent au milieu du public hostile. On nous hue après nous avoir acclamés. « Ilotes ! » s'écrie notre

doyen qui a des lettres. Et il reçoit en pleine figure un quignon de pain lancé par un badaud indigné qui s'écrie : « Il a traité ma femme d'idiote ! Enlevons-les ! » Le landau, secoué par vingt poignes, tangué dangereusement et le cocher choisit une rue transversale d'où il prend, sans nous consulter, le chemin du retour....

L'histoire qui suit est vraie, bien entendu. Seul le nom de la ville sera changé, car le héros de l'aventure y exerce peut-être encore. Mettons que cela se passe à Auvernagues, ville importante du Midi. Une dépêche datée d'Auvernagues donne de longs détails sur un mouvement révolutionnaire dans cette cité fort gaie, mais paisible. Des grèves ont éclaté. Des coups de fusil ont retenti. La situation est grave. On m'envoie là-bas. J'y vais avec d'autant plus de plaisir que ce Janvier parisien est pluvieux. Mon rédacteur en chef me souhaite bon voyage et me conseille de ne pas me tenir à portée des coups de fusil. Enfin je pars, assez ému. Pourrai-je aller jusqu'à Auvernagues ? La gare est sans doute occupée militairement. Dans le train, j'interroge les voyageurs, ils me paraissent peu au courant. Je leur montre quelques journaux crayonnés de bleu, et, à l'arrivée, mes voisins, alarmés, sont tous dans le couloir. La gare présente son aspect normal. De hardis compagnons, comme dit le poète, transportent les bagages, comme si de rien n'était. L'émeute a dû éclater dans un quartier lointain. Je fais quelques mètres sur le quai. Un monsieur m'aborde, un monsieur très jovial qui ressemble à Tartarin.

« Je ne vous connais pas, me dit-il, mais je vous reconnais ! Notre journal vous envoie sur place.... J'ai été prévenu. Je vous attendais même hier.... Enchanté de faire votre connaissance, mon cher confrère. Je tiens absolument à vous piloter. Vous ignorez Auvernagues. C'est une ville qui a des ressources infinies. M. Chincholle, du *Figaro*, qui a bien voulu me prendre pour guide, m'a juré qu'il ne s'était jamais si bien amusé ! Vous verrez un petit café chantant comme vous n'en avez pas à Paris.... On boit du vin mousseux avec ces dames.... Mais halte-là, mon cher ami, nous n'en sommes pas encore au souper.. Nous déjeunerons d'un aïoli dont vous me donnerez des nouvelles, un aïoli complet, avec bœuf, escargots, etc. Pour dîner, je vous conduirai dans un petit restaurant où vous dégusterez une

bouillabaisse épatante, mon vieux.... Passe-moi ta valise.... Tu es jeune, tu ne demandes qu'à te distraire, et moi je ne suis pas tout à fait moisi, tu verras. On se paiera une bonne pinte. Tu logeras à côté de chez moi. Ce n'est pas tout à fait un hôtel, mais tu auras une bonne chambre éclairée à la chandelle, comme au temps de Paul-Louis Courier. La soubrette t'apportera ton chocolat dans le lit, veinard !...

« Et mon reportage ? fis-je.

– Quel reportage ?

– Dame je viens tout de même ici pour me rendre compte....

– Je le ferai pour toi, ton reportage. N'aie pas peur. J'ai une plume.... Cinq cents lignes par jour et quinze cents le dimanche, parce que j'écris un roman-feuilleton à mes moments perdus....

– Rendez-moi ma valise, vous êtes fatigué.

– Espère un peu que j'aille chercher un fiacre.

– J'irai moi-même, je vous ai déjà trop dérangé....

– Pas du tout. C'est un plaisir. Reste là.... Et dis donc, tu ne veux pas me tutoyer, c'est donc que je te dégoûte ?

– Quelle idée !... Accompagne-moi à l'hôtel. Ensuite nous prendrons rendez-vous.

– Tu veux faire ton reportage tout seul ?

– Cela vaut mieux.

– Écoute, frère.... Psitt, cocher.... Monte, je t'en prie, et tu sais c'est moi qui régale, je paie tout.... Eh ! bonjour Baptistin.... Tu vois, je connais le cocher. Je connais tout le monde ici. Toi, tu arrives en étranger, tu ne peux rien voir. Tu travailles encore ce soir, Baptistin ? Tu attends l'ordre de grève. Il ne tardera pas. Eh ! Ça va chauffer, boudious !... Monte, mon vieux, installe-toi sur les coussins ; je te passe ta valise.... Tu as vu s'il a cligné de l'œil, le Baptistin ?... Demain, il déclenche la grève, roide comme balle.... Roulez !... Ici, tu vas me comprendre, il faut voir les choses en dessous. Je parie que tu trouves la ville normale, hé ?

– Je l'avoue....

– Il y a du monde dans les cafés. Les orchestres jouent. Les gens n'ont pas l'air d'avoir l'air, tu saisis ? Mais tout ce qui couve !... Tu vois un

monsieur qui accoste un autre monsieur. Tu t'imagines qu'ils se disent : « Comment ça va chez vous ? Pourvu qu'il ne pleuve pas demain ! » Erreur ! Ils se passent le mot.... Tiens, nous sommes jeudi.... ça ne m'étonnerait pas qu'on voie des barricades.., pas tout de suite... de vendredi en huit, par exemple.... Mais tu seras parti, hé ! tu ne vas pas t'éterniser. »

Je flaire une mystification.

« Et les coups de fusil ?

– ... Sans compter que si tu veux te rafraîchir, je t'amènerai dans un bar épatant.... La patronne est tatouée.... Tu riras.... Crois-en ton vieux Joseph....

– Le coup de fusil, vieux Joseph ? »

Nous sommes arrivés.

« Plus tard !... Te voilà dans ton hôtel.... Mme Ernest ! Mme Ernest ! Elle va venir.... %

Le quartier est sinistre, mais tranquille. Joseph m'arrache des mains la monnaie que je tendais au cocher et me fourre d'autorité les pièces dans la poche.

« Ça me regarde.... Je monte avec toi....

– Merci beaucoup, mais je voudrais dormir un peu.

– Je te regarderai dormir. J'ai des enfants ; j'ai l'habitude. »

Mme Ernest se précipite. On a dû lui annoncer un hôte à ménager. Elle m'offre une chambre à elle, une sorte de salon d'attente dans lequel on a dressé un lit de sangle. Au mur, la photographie de feu son mari sur son lit de mort et un certificat d'études primaires, encadré. Joseph parle toujours. Il trouve tout très gai : la vue sur une usine entre autres : « Tu ouvres la fenêtre, tu regardes des gens au travail ; c'est moins monotone que la mer. » Visiblement, il s'efforce. Il y a de l'inquiétude dans son regard.

« Et les coups de fusil ?

– Encore !

– C'est que je viens pour ça.

– Allons, maintenant, nous sommes seuls, je vais t'expliquer. Tu n'as pas vingt ans. As-tu idée de ce que c'est : un père de famille ?

– Oui, mais je n'établis pas le rapport....,

– Attends.... Ton vieux Joseph a quatre enfants : une poulette de quinze ans qui s’essaie sur l’aquarelle, un Émile de treize ans qui est porté sur la mécanique, une Aline de dix ans qui a eu son prix d’arithmétique à la fin de l’année scolaire et un Pouf-Patapouf de trois ans, ce chérubin.... Il faut que tout ça fasse ses trois repas par jour, ait des chaussures aux pieds et la pèlerine et les livres de classe, sans compter les manteaux de madame, mes cigarettes et la campagne le dimanche, mon cher ami.... Avec quoi vous figurez-vous que je paie ? Hé ? Avec quoi ? On n’est pas à Paris ici, cher confrère. On n’est pas un petit monsieur qui ne pense qu’à s’offrir de jolies cravates.... Moi, je vis de mes lignes.... J’écris, j’écris à m’en faire péter les os de la main droite..., Quand un correspondant est malade, je le remplace. Quand il va en vacances je le remplace.... Je représente à l’heure actuelle ici sept journaux de la capitale. A dix centimes la ligne, pour que cela fasse un compte, il ne s’agit pas seulement de se grouiller, il faut encore avoir de l’imagination.... Mon cher confrère, je parle à un homme qui est au courant du métier. Vous pensez bien que si je devais m’amuser à contrôler, je n’aurais plus une minute pour écrire.... Qu’il y ait du mécontentement dans la classe ouvrière, c’est un fait.... Ah ! non, monsieur, non, vous ne le nierez pas ! Un de mes correspondants, j’en ai dans tous les mondes, m’a annoncé un meeting secret dans une salle dont il ne pouvait pas me donner le nom.... Quel est notre rôle ?

– D’assister au meeting.

– Peut-être.... Mais avant tout, notre rôle est de rapprocher.... Vous saisissez ? *Rapprocher*.... J’étais chez moi, en pantoufles, abattant de la copie ; ma femme arrive, toute pâle, et elle me dit : « Tu as entendu, trésor ? – Oui, j’ai entendu trois coups, comme quelqu’un qui battrait les tapis. » Elle lève les épaules : « Pauvre optimiste ! Ce sont des coups de fusil !. » Pourquoi, se serait-elle trompée ? Elle me disait cela en toute innocence. Alors, qu’est-ce que je fais, moi ? Je rapproche ! Mécontentement. Meeting. Coups de feu. Et j’envoie sept dépêches à mes sept journaux, plus sept comptes rendus par hors-sac et tous différents, je vous prierai de le remarquer ; cherchez deux adjectifs qui se ressemblent, vous ne les trouverez pas. S’il y a eu erreur, tant mieux. Les choses

s'arrangeront. S'il n'y a pas eu erreur, nous aurons été les premiers informés. Pas la peine, soit dit sans vous vexer, de m'envoyer quelqu'un de Paris. J'ai été induit en erreur ? Bon ! Je n'insiste pas. Je rapproche mais aussi je rectifie adroitement : « le calme est maintenant tout à fait rétabli » et on n'en parle plus.

Il ne me quitta que lorsque j'eus rédigé un télégramme : « Situation meilleure. Lettre suit », et dès lors il recommença de me tutoyer. Mais il ne fut vraiment soulagé que lorsqu'il m'eut accompagné à la gare.

« Une autre fois, ne te dérange plus. Que diable, on peut avoir confiance en moi. Est-ce que j'ai envoyé une fausse nouvelle ? Non ! Jamais ! Je préférerais me couper le poignet, et c'est un poignet de père de famille. Adieu, fils ! Porte-toi bien. D'ici quinze jours ou trois semaines, il se peut qu'il y ait du nouveau : le meeting, tu sais. Ne te trouble pas, tu seras averti !... »

Tel fut mon premier reportage en province, à la suite de ce correspondant dont on pouvait dire vraiment qu'il était « particulier » et qui tranquillement, chez lui, au coin de son feu, donnait sur sa paisible cité des informations dont la moindre était propre à donner de l'angoisse aux plus courageux.... Et cela tout naturellement, en « rapprochant » et aussi en trouvant des titres dans le genre de celui-ci attribué à l'un de ses émules : « Paris à feu et à sang », pour un saignement de nez dans un omnibus et un feu de cheminée place de l'Aima !

XV

Je crois bien qu'au cours de mon apprentissage de journaliste j'ai tenu toutes les rubriques. J'ai composé pour une élection du président de la République trois numéros différents, chacun consacré à un candidat, avec article biographique, portrait et détails circonstanciés sur l'élection. Les trois numéros étaient prêts à rouler : Machine n° 1. Machine 2. Machine n° 3. Un pigeon voyageur envoyé de Versailles apporta la nouvelle en quelques secondes. « Faites marcher le numéro 3 », dix minutes après l'élection le public s'arrachait les feuilles fraîchement sorties. Je me suis toujours demandé ce qui se serait passé en cas d'erreur !

J'ai tenu la Soirée dramatique, compte rendu d'une répétition générale par ses petits côtés, description de la salle, des couloirs, anecdotes, bons mots, etc. On m'avait donné comme modèles les soirées du *Monsieur de l'Orchestre*. La générale de *Manon* à l'Opéra-Comique par exemple (janvier 1884). D'abord quelques mots pour l'auteur qui écoute sa partition et murmure : « C'est mauvais ! » Son éditeur proteste, affirme qu'il trouve cela très bien. Massenet s'écrie : « Très bien ? Et si je vous flanquais une paire de gifles, est-ce que vous trouveriez cela bien aussi ? » A ce moment, la salle éclate en applaudissements. Le compositeur, repentant, se précipite dans les bras de son éditeur et lui demande pardon. Quelques détails sur les répétitions : quand Massenet prévoyait qu'on allait lui demander une coupure ou un changement, il disait : « Allons, chers amis, je m'en vais. » Et il partait. Sur la représentation : la porte de communication est restée fermée et ordre formel a été donné de ne bisser aucun morceau. Dix lignes de noms. Indiscrétions : un mélomane a loué, dans un hôtel des Champs-Élysées, un appartement contigu à celui de Mlle Marie Heilbron pour entendre celle-ci étudiant son rôle, ce qui a forcé la créatrice de *Manon* à déménager.... Mais il faut, pour suivre la tradition instaurée par le *Monsieur de l'Orchestre*, une véritable vocation. Au bout de quelques mois d'exercice, les anecdotes s'épuisent et le « soireux » d'occasion brode d'insipides variations, en marge de la critique.

La nécrologie a aussi ses déboires. La célébrité à surveiller se rétablit parfois, ou meurt au moment où l'on s'y attend le moins. C'est ainsi que quatre jours après le décès d'un écrivain nonagénaire, le rédacteur préposé à

sa notice m'affirmait encore : « Il va beaucoup mieux. J'ai interrogé son médecin. C'est une question de temps : mais la constitution est robuste. Il s'en tirera. » Et il me remettait en quelques lignes l'interview du médecin ! Je jetais l'article au panier et le nécrologue recommençait le lendemain. Le quatrième jour seulement, mis au courant par les camarades, il expliqua tranquillement : « Ecrire pour les journaux, passe encore, mais les lire, non ! » J'ai eu entre les mains un article nécrologique rédigé par un confrère qui disparut avant son modèle. A la mort de celui-ci, on fit passer l'article, en changeant la signature.

La rubrique des tribunaux est précieuse pour un futur romancier. Mais j'estime que c'est la menue monnaie du travail quotidien qui donne pour l'avenir une provision magnifique. Comme je l'ai déjà dit, le procès retentissant a toujours quelque chose d'apprêté, de théâtral, de convenu. L'accusé est éteint par l'appareil de la justice, par son avocat, par l'auditoire. Ce que je regrette de ce stage chez Thémis, ce sont les flâneries dans les chambres correctionnelles, les brouilles dont on ne tirera que quelques lignes d'information, mais où l'on a vu, dans sa pitoyable nudité, la misère de la condition humaine. Edouard Hervé, qui était un directeur très avisé et un excellent journaliste, me disait : « Traitez cette rubrique en romancier consciencieux. Un vol dans un grand magasin, un banal procès en coups et blessures peuvent vous donner un article émouvant ou amusant, alors que l'affaire dont tout le monde parle ne vaudra qu'un résumé de dix lignes. Le Palais vous appartient. Je vous donne une colonne par jour. Disposez-en à votre gré. »

Edouard Hervé – un des deux journalistes qui furent reçus à l'Académie française – m'enseigna l'amour de la profession jusque dans les corvées qu'elle comporte et qu'il n'esquiva pas pour son compte. C'était un homme curieusement glabre. A la fin de sa vie seulement, il laissa pousser sur ses joues des favoris qui lui donnaient l'aspect d'un de ces fins magistrats de jadis, épris de littérature et à la fois implacables et indulgents. De santé débile et ne trouvant pas aisément le sommeil, il arrivait parfois vers cinq heures du matin au tirage et causait avec les ouvriers. Il se plaisait aussi à survenir devant « le marbre » au moment où on l'attendait le moins.

Bien des fois, recru de fatigue et somnolant à ma petite table de secrétaire de la rédaction au milieu des soixante hommes qui composaient le *Soleil*, j'ai sursauté en voyant devant moi, sortant du théâtre ou d'un bal, le patron lui-même, affable et souriant, le chapeau à la main, car il était d'une extrême courtoisie : « Je viens vous aider un peu, me disait-il. Vous ne trouvez pas que la mise en pages a quelque chose de passionnant ? Ce n'est pas un vain mot : la beauté typographique.... Donnez-moi la « morasse ».

Il lisait la morasse avec la rapidité vertigineuse du professionnel, trouvait ici une grosse coquille qui avait échappé à tout le monde, là une erreur ou un « bourdon » ou un « mastic ». En même temps, il jugeait les articles. Les plus mauvais lui arrachaient dans un soupir, le : « Oui, oui, évidemment... » du philosophe. Quand il en trouvait un bon, il griffonnait des remerciements sur sa carte, ajoutait une jolie gratification, et l'auteur trouvait cette surprise le lendemain dans sa case. Il était doux, réfléchi, avec des gestes ouatés, une parole lente et faible comme un murmure.

« Que pensez-vous de ce titre ? me demandait-il.

– Je le trouve excellent....

– Trop vite répondu.... Attendez.... Lisez.... Examinez. Quel conseil : « Hâtez-vous lentement ! » Ne soyez pas comme ces gens qui parcourent au galop les salles d'une exposition de peinture et reviennent en déclarant : « Il n'y a rien ! » Il y a toujours quelque chose.... Seulement il s'agit de voir.... Je dois toute ma destinée à l'acharnement avec lequel j'ai examiné la section des machines à l'Exposition de 1867. Encore un endroit où les gens galopaient.... Je me suis arrêté dans un endroit désert où un ouvrier m'expliqua la fabrication de la pâte de bois. Grâce à cette invention, je pus créer le premier journal à un sou.... J'ai la conviction que l'on ferait des trouvailles pareilles à chaque minute. »

Et brusquement :

« Est-ce que votre rubrique vous intéresse ? »

Deux fois je lui répondis en toute franchise :

« Elle m'intéressait beaucoup. Elle m'intéresse moins. »

Ce fut ainsi qu'il me transporta de la gazette des tribunaux à la critique dramatique et du secrétariat de la rédaction à la chronique. Sa patience était

admirable, et profonde sa connaissance des hommes.

« Voyez-vous, me confiait-il, un journal vaut surtout par son secrétaire de la rédaction. Mais le titre est mal trouvé : secrétaire... Les rédacteurs en abusent et ils transforment ce chef en serviteur : « Dites donc, vous qui êtes toujours là, corrigez donc mes épreuves, vous serez bien gentil. » Je le verrais avec pleins pouvoirs et la clef de la caisse aussi. Il paierait les rédacteurs à son gré, car lui seul sait exactement à quoi s'en tenir.... « Secrétaire de la rédaction », tout le monde croit que c'est le domestique de la rédaction !... Mais quel métier superbe ! Le plus attachant, c'est ce qui se passe entre une heure et trois heures du matin.... Les dernières nouvelles, les dépêches, les feuilles d'agence, tout l'univers est là, sur votre table.... »

Hélas, l'univers était sur ma table, mais de une heure à trois heures du matin, quand on a vingt ans, le sommeil vous terrasse. Imaginez cela au mois d'août, par une nuit étouffante, dans une sombre imprimerie. Parfois, de lassitude, je laissais ma tête tomber sur la table et je dormais là, vaincu, sur les épreuves amoncelées, comme un collégien sur ses devoirs. Le metteur en pages, pris de pitié, enlevait le travail tout seul, et je dois avouer qu'il s'en acquittait supérieurement. Quand je me réveillais, on serrait la dernière forme et ces braves gens riaient de ma stupeur. Parfois l'un d'eux me faisait un bout de conduite. Nous allions, à l'aube tremblante, dévorer un « corbillard » chez le charcutier-spécialiste ouvert toute la nuit et où se coudoient les noctambules, de hâves pauvresses et les journalistes. Un corbillard, c'est une saucisse chaude, intercalée dans une miche de pain frais. Un café bu dans un bar voisin, et nous repartions, à pied. Beaucoup de ces ouvriers avaient une culture étonnante et rectifiaient d'eux-mêmes, sans y mettre d'ostentation, un certain nombre de fautes de syntaxe et d'orthographe. J'appris à connaître là le petit peuple de Paris, si doux et si sensible sous sa gouaille. Je leur prêtais des livres qu'ils ne lisaient pas « de la pointe de l'œil » comme trop de gens, mais avec une application passionnée et sur lesquels ils portaient des jugements dont la sagacité me frappait.

Je devais, peu après, renoncer à ce travail nocturne et débiter dans les magazines alors naissants. Reportages photographiques. Pendant que

j'interroge, mon camarade installe son appareil. On n'est pas encore blasé sur ce genre d'opération. Il amuse les uns et il effraie les autres. Pour avoir voulu prendre un vieil historien au cours de sa promenade, le pauvre photographe se voit menacé par cette célébrité irascible qui fond sur lui et essaie, à coups de parapluie, de démolir l'appareil ! Les reporters photographes d'aujourd'hui, qui ont place dans toutes les cérémonies et asphyxient impunément à l'aide de leur magnésium les personnalités les plus considérables, ignorent les luttes que leurs devanciers durent soutenir. Mais pour un récalcitrant, que de bonnes volontés charmantes, que de touchantes résignations ! Je vais chez François Coppée, le meilleur des hommes, le plus obligeant aussi. Il m'installe en face de lui. Nous allumons des cigarettes et nous bavardons. Je balbutie :

« J'aurais quelque chose à vous demander...

– J'écoute.

– Je voudrais une photographie de vous.

– Rien de plus facile. En voulez-vous une belle, en académicien, l'épée au côté ?

– Non... une photographie inédite....

– Sortez votre appareil et indiquez-moi la pose.

– Je n'opère pas moi-même. Le photographe est devant la porte.

– Pauvre garçon ! Dépêchez-vous de le faire entrer. Il me prendra dans mon jardin.... Enfin, quand je dis mon jardin, c'est celui de Denys Cochin, mais j'ai le droit de m'y promener tant que je veux, et même de m'y faire « tirer en portrait ».

– C'est que voilà.... Pour que cela soit plus piquant, mon rédacteur en chef m'a demandé d'obtenir de vous de poser aux Invalides....

– Sur l'affût d'un canon, je parierais....

– Autant que possible.

– Cela vous fera plaisir ?... Dans ce cas je n'hésite pas. Mon chapeau, ma canne, je vous suis.... Une idée américaine, hein ? On se fichera de moi, mais ça me fera prendre un peu l'air et puis, comme c'est raté neuf fois sur dix, je ne risque pas grand'chose.... »

Une poignée de main au photographe : « Il fallait entrer, voyons ! » et nous voilà partis.

A l'enterrement du poète des *Humbles*, Catulle Mendès me disait : « Regardez, regardez bien ces petits employés, ces cousettes, ces humbles bourgeois, toute cette foule. Vous voyez ce que vous ne reverrez sans doute jamais : l'hommage de Paris au dernier écrivain populaire, vraiment populaire. On pourra discuter, chicaner tant que l'on voudra : il était aimé. » Grâce à cette promenade aux Invalides, je pus me rendre compte de la popularité de François Coppée. On connaissait ce visage doux et régulier, aux yeux bleus, le visage à peine vieilli du triomphateur odéonien dont *Le Passant* avait ouvert libre carrière à toutes les espérances des rimeurs. Il répondait aux saluts, jetait une boutade à celui-ci, demandait à ce balayeur des nouvelles de sa femme et félicitait ce sergent de ville de prendre sa faction par un temps aussi beau. Nous arrivons aux Invalides. Malheureusement, les curieux s'obstinent. Certains viennent regarder sous le nez l'homme célèbre. D'autres font cercle. « Voulez-vous être bien gentils, s'écrie François Coppée. Laissez donc ces messieurs travailler. Ils ne sont pas là pour leur plaisir. » Et il ajoute *in petto* : « Moi non plus. » Les gens consentent à se retirer. Il faut se dépêcher. Vite, trois ou quatre poses. Puis : « Mais non, ne me remerciez pas. C'est trop naturel. Vous avez probablement manqué votre affaire, nous reviendrons, voilà tout. En attendant, allons prendre l'apéritif. »

Et nous prenons l'apéritif en glorieuse compagnie. Nous parlons de Paris dont je voulais fixer l'aspect, rue par rue. François Coppée me donne des renseignements sur la rive gauche. Je l'entretiens de certains quartiers de la rive droite. « Ne dirait-on pas, sourit-il, qu'il s'agit de deux pays voisins, mais séparés par une frontière hostile, et ce sont deux pays vraiment avec des mœurs et des langages différents. Un seul historiographe ne peut assumer les deux tâches.... »

Quand l'article eut paru avec les illustrations, un hasard me mit en face de François Coppée : « La photo est horrible, me dit-il, mais l'intention était si bonne ! »

Et il rit de bon cœur en allumant une des innombrables cigarettes qu'il jetait après deux ou trois bouffées....

Je devais m'occuper par la suite d'un grand magazine féminin à ses débuts. Rien ne peut donner une idée de la correspondance que recevaient alors ces illustrés. Naïvetés des lectrices qui demandaient conseil à la fois sur la façon la plus économique et la plus rapide de nettoyer des gants de suède et sur le choix d'un fiancé : « Il me paraît robuste et honnête. Bonne famille. Excellentes références, mais transpire des mains. Pourriez-vous m'indiquer un remède et la façon de le conseiller adroitement à l'intéressé ? » Autre lettre : « Au chevet de mon mari malade, je confectionnais une robe rose pour l'abuser sur son état. J'ai perdu ce cher mari il y a quatre mois. On annonce une garden-party à la sous-préfecture. Puis-je utiliser ma robe rose avec un crêpe en bas ? Dans ce cas, à quelle hauteur le crêpe ? » Une anxieuse qui signe *Follette du bois fleuri* envoie sa photographie sans retouches pour qu'on lui dise, dans la petite correspondance, si le modèle de ce portrait peut être considéré comme une femme assez jolie, jolie ou très jolie. « Papa me trouve belle, maman estime qu'il exagère. J'espère que ces messieurs de la rédaction voudront bien ne pas me cacher la vérité, quelle qu'elle soit. Prière aux dames de s'abstenir. » Dans ce fatras, des lettres étonnantes aussi, des envois poétiques, d'une grâce, d'une envolée, d'une harmonie remarquables.... Ici la puérilité poussée jusqu'à ses plus extrêmes limites. Là, une sensibilité artiste. Parfois un véritable don que la vie, avec ses exigences, devait étouffer, hélas ! Des cris de désespoir : « je vieillis. Jadis mon mari me regardait et j'étais confiante ; aujourd'hui, il me juge et je souffre le martyre. » Pour celle-ci une ride qui survient équivaut à une catastrophe. Pour celle-là, le miroir qui lui renvoie une image au nez trop long ou aux oreilles trop évasées lui donne des idées de suicide. J'ai pensé à ces infortunes qu'il ne faudrait pas se hâter de railler, quand surgirent les récentes découvertes de la chirurgie esthétique. On a beaucoup discuté sur le point de savoir si la laideur était une infirmité. Certes et la plus douloureuse peut-être. Aux spécialistes que j'ai interrogés et qui me disaient, au sujet des confidences poignantes qu'ils recevaient : « Si vous saviez ! », j'ai donc pu répondre : « Je sais ! »

QUATRIÈME PARTIE

THÉÂTRE

I

L'APPRENTISSAGE du théâtre n'était pas le plus aisé. Je le répète : les anciens montaient la garde, et là plus qu'ailleurs. On prenait donc des chemins détournés. Ce fut ainsi qu'Edmond Rostand, rêvant déjà de ses grandes pièces, débuta à Cluny par un vaudeville. D'autres s'essayaient dans des saynètes de café-concert. Mais il fallait avoir, pour persévérer, l'amour des tréteaux bien solidement ancré. Le manuscrit de théâtre semblait, par définition, la chose la plus comique, et un refrain en vogue, celui du *Pompier de Gonesse*, montrait les tribulations d'un auteur, renvoyé de l'un à l'autre et ne se décourageant pas. Antoine, en fondant le Théâtre-Libre, opérait une révolution dont on peut encore apprécier les bienfaits. Mais tous les débutants ne pouvaient être joués au Théâtre-Libre. D'autre part, la censure sévissait. Des sociétés d'amateurs se formaient, encouragées, comme on le verra tout à l'heure, par la critique. Elles manquaient d'un animateur tel qu'Antoine et ne se signalaient ni par leur hardiesse ni par leur goût littéraire.

Pour ma part, au moment où j'effectuais mes premiers reportages, je mettais fiévreusement la dernière main à une comédie funambulesque en un acte. La première représentation en fut donnée dans la grande salle d'un restaurant aujourd'hui disparu, au cours d'une soirée étonnante où personne ne se connaissait et où se pressait la fine fleur de la société cosmopolite. Je connus là mes premières émotions d'auteur dramatique. Caché derrière un paravent, j'assistais aux efforts désespérés que faisaient les hôtes pour asseoir quelques spectateurs de bonne volonté. La plupart se défilaient, préférant les douceurs du buffet ou de la danse, voire du flirt, qui était de règle en ce lieu. Il était tard et le public bâillait par avance. Les dames surtout se communiquaient le programme avec une sorte d'épouvante. J'entendais, de mon coin, cette rumeur : « C'est en vers !... – Dites donc, il paraît que c'est en vers.... – Un acte, seulement ! – Qui, mais en vers !... »

On dut prendre la précaution élémentaire de fermer le buffet et d'arrêter l'orchestre. Tout à coup, la salle s'emplit et l'on put frapper les trois coups. Après quelques minutes, les conversations reprirent de plus belle. Un couplet auquel j'avais la faiblesse de tenir, et qui célébrait la beauté et la saveur du vin de Bourgogne versé par un de mes personnages dans un verre de cristal, perdit beaucoup de sa signification : le metteur en scène avait oublié de déboucher la bouteille. L'acteur chanta ce rubis chaleureux en faisant le simulacre de verser et s'enivra en portant à ses lèvres un verre vide. Nul ne s'en aperçut. Une pièce en vers, devant un public peu préparé, donne exactement l'impression d'une pièce étrangère jouée devant un auditoire qui ne connaîtrait pas le premier mot de la langue employée. Pierrot – car il y avait un Pierrot – devait jouer de la mandoline pour la bien-aimée. La mandoline n'étant pas arrivée, il avait accroché un violon par une ficelle et quelques personnes curieuses et particulièrement attentives chuchotaient : « Mais pourquoi ce violon dans le dos ? » Quand cela fut terminé, les acteurs cessèrent de parler et un silence de mort s'établit. Alors, les acteurs saluèrent et les invités, constatant que c'était fini, bien fini, sans la crainte d'un *bis*, éclatèrent en applaudissements soulagés. La pièce étant inédite, on annonça l'auteur. Personne, ou à peu près, n'ayant écouté, le public eut un remords et l'auteur bénéficia, lui

aussi, d'une ovation. « C'est un grand succès ! » m'affirmèrent mes interprètes, qui, par une grâce particulière aux artistes, n'avaient rien vu. Tout le monde semblait ravi : cela n'avait duré qu'un quart d'heure !... Je fus convié, par la suite, à me mêler au bal, Comme je passais, quelqu'un dit : « C'est l'auteur » au fameux Tcheng-ki-Tong, général chinois, écrivain français et Parisien d'adoption, Tcheng-ki-Tong qui, en costume national, avait cloué un cocher mécontent en lui jetant un : « He ! va donc, Collignon ! » du plus pur faubourg. Le cocher hocha la tête et murmura : « Pauvre petit ! »

II

La carrière[→] de cet acte ne devait pas s'arrêter là. Après cette expérience, il me fut demandé à l'occasion d'une tournée banlieusarde qu'organisait un couple touchant entre tous, pour son amour de l'art et sa courageuse pauvreté. On ne mangeait pas tous les jours, mais on jouait tous les soirs, n'importe où, n'importe comment, pour l'honneur. Lui, surtout, restait sous pression :

« Que l'on m'entende, répétait-il, et je serai sauvé !... Rien ne m'arrête. J'ai attendu trente fois peut-être Mme Sarah Bernhardt. J'ai obtenu des rendez-vous auxquels je venais seul. Je suis allé chez elle, boulevard Pereire, au théâtre.... En vain.... A la fin, j'ai eu une idée : j'ai emprunté à un camarade sa soutane de *L'Abbé Constantin* et je l'ai endossée. Vous me connaissez : je n'étais pas déguisé comme trop d'acteurs ; non, j'étais, de la tête aux pieds, un bon prêtre ; la voix, le geste ; tout ! La preuve, c'est que

la gouvernante n'a pas eu une seconde d'hésitation : elle m'a fait entrer dans le grand salon et elle m'a prié de m'asseoir. Je pensais : « Maintenant, je suis dans la place ; je n'en sortirai qu'avec un engagement... »

« Et alors ?

– Oh ! Le reste importe peu....

– Mais encore ?...

– Eh bien ! ça ne s'est pas arrangé. Mme Sarah Bernhardt est entrée. Elle m'a dit : « Que puis-je pour vous servir, monsieur l'abbé ? » J'ai répondu : « Madame, je ne suis pas un prêtre, je suis un acteur qui a usé de ce stratagème.... » Elle m'a coupé, a déclaré qu'elle trouvait le stratagème indécent, et nous en sommes restés là.... Mais je ne me tiens pas pour battu. Je retournerai boulevard Pereire. Maintenant, elle me connaît et c'est l'essentiel.... »

La première ville choisie pour la tournée fut Enghien. C'était un dimanche, en matinée, – par le plus joli temps d'avril. Salle comble. Je suis joué, cette fois, sur un vrai théâtre, avec rideau et un décor convenable. Sans avoir tout à fait l'état d'âme de ce dramaturge qui faisait répéter chaque tirade à ses interprètes : « Encore une petite fois, je vous en prie ; ce n'est pas pour vous ; c'est pour le poète ! », j'éprouvais, je l'avoue, une certaine satisfaction à entendre mes alexandrins. Rideau.... Mon Pierrot, pourvu, cette fois, d'une vraie mandoline, pénètre avec autorité, avance jusqu'à la rampe, recule, hésite et déclame ceci :

*Aux parures on voit les lemmes adonnées,
On les voit afficher au théâtre Feydeau
Leur coiffure bouclée où s'enroule un bandeau,
Leurs pieds nus appuyés sur la sandale plate
Que rattache à la jambe un ruban écarlate.
Et leur tunique grecque et leur corsage ouvert
A peine retenu sur le bras découvert.
Dieu me garde, je crois que, si ce train-là dure,
Pour voile, elles n'auront bientôt qu'une ceinture !*

Je me pince, je me frotte les paupières.... Non, je ne rêve pas.... C'est bien mon décor.... C'est bien mon principal interprète, et dans le costume de

son rôle.... Quelle est cette plaisanterie ? J'ai envie de bondir sur la scène, de crier : « Mesdames et messieurs, cet homme est un misérable : il a substitué un texte au mien ! Je proteste ! » Mais, à la fin de sa tirade, le misérable, vigoureusement applaudi, semble sortir d'un cauchemar.... Sans chercher une liaison – qu'il n'eût pas trouvée, – il revient aux premiers vers de ma comédie, qui va, ensuite, son petit bonhomme de chemin. Trois rappels.... On m'entoure, on me complimente, quelqu'un me dit :

« Vous avez eu tort de couper dans le prologue. Il était charmant. Mais pour le public ordinaire, vous n'avez pas allumé la lanterne. »

Le criminel s'arrache non sans peine aux effusions de ses admirateurs et vient à moi, illuminé d'orgueil.

« Eh bien ! me dit-il, qu'en pensez-vous ? A mon entrée en scène, je ne sais au juste ce qui a bien pu me prendre : pas le trac, non, mais une sorte de vertige. Je me trouvais devant un trou noir. En réalité, je ne savais plus du tout ce que je devais jouer... Pas de souffleur, pas de camarade en scène.... La catastrophe.... Heureusement, des vers me sont revenus, tout un passage du *Lion Amoureux* de Ponsard.... Cela n'avait pas beaucoup de rapport avec votre pièce, mais dans ces sortes de choses il importe surtout de ne pas rester en plan. Pendant que je récitais le Ponsard, le reste me revenait peu à peu. Avouez que j'ai enchaîné assez adroitement.... Non, non, ne me remerciez pas ; seulement, avec un autre les choses ne se seraient pas arrangées aussi bien. Vous pouvez vous fier à moi : je me débrouille toujours.... »

La même tournée, stimulée par un aussi brillant début, donna une seconde représentation plus tard, à Argenteuil. Cette fois, mon acte passait, modestement, en lever de rideau, précédant un copieux vaudeville du répertoire.

Nous arrivons à sept heures dans la petite ville, célèbre par Héroïse, par les asperges et par le petit vin local. Pluie battante. L'ingénue, qui admire Verlaine, murmure :

*... Deux cent vingt-cinq Pertuisaniers En marche, et leurs fers,
droits comme des fers de Luisent à contresens des lances de
l'averse... [herse,*

Il y a les trois interprètes de ma comédie et les huit interprètes du vaudeville, parmi lesquels un octogénaire du théâtre de l'Odéon, chef et doyen de la troupe.

« Le ciel n'est pas avec nous ! » déclare-t-il.

Argenteuil semble endormi, déjà, sous les lances de l'averse. Intrépide et solitaire, le tambour de ville, du plus loin qu'il nous voit, exécute un roulement sur sa peau d'âne et proclame ; « Ce soir, à huit heures, grande représentation.... » A sa voix, les quelques portes qui étaient restées entrebâillées se ferment et les lumières s'éteignent. Le directeur de la tournée, l'homme aux vers de Ponsard, me Confie ses appréhensions : « Il faut que je fasse au moins cent dix francs de recettes.... » Après de longues minutes, nous nous arrêtons devant la porte d'un marchand de vin-traiteur. Un lampion mouillé signale seul la fête, avec une affiche manuscrite. C'est dans la grande salle, celle des réunions électorales, qu'aura lieu la représentation.

Il y a de la place ! constate le directeur, avec satisfaction. Cent cinquante chaises à trois francs et, sur les bancs, à peu près deux cents fois dix sous. Cela fait cinq cent cinquante francs de maximum, plus la vente du programme.

Il ajoute à mon adresse :

« Cher ami, excusez-moi de vous demander ce service, mais je manque de personnel. Voulez-vous vous charger de distribuer le programme ?? »

A neuf heures, pas un spectateur ne s'était présenté. Colombine, mon interprète, épouse de l'imprésario et qui tenait le bureau, un waterproof passé sur son léger costume, n'avait pas encaissé un centime. De temps à autre, les artistes venaient aux nouvelles :

« Pas un chat ! Et quelle pluie !

– Deux cent vingt-cinq pertuisaniers....

– Elle nous embête, celle-là ; elle nous fiche la cerise avec ses deux cent vingt-cinq pertuisaniers ! »

A neuf heures un quart, le patron nous enjoint de commencer :

« Ils viendront, mais plus tard, à cause des vendanges.... Tant pis pour eux ! Allez-y ! ça n'a pas d'importance, puisque vous avez un lever de rideau pour les banquettes. Je pense à mon gaz et à l'heure de votre train.... »

Pour lui, qui eût pu si bien figurer dans la salle le public absent, il préféra rester devant sa porte à hurler dans le vide : « Entrez ! entrez, mesdames et messieurs !... Quatre actes ! Des artistes de Paris ! Il y a de quoi rire et s'amuser ! Entrez ! »

Une voix dans le désert....

Sur la scène, mes acteurs s'évertuaient devant une salle complètement vide, les chaises, places de luxe, alignées dans un ordre impeccable et, derrière une corde tendue, les bancs du peuple, comme au temps de Molière. Peu à peu, ils oubliaient ce désastre, s'échauffaient, se grisaient, les oreilles caressées par des applaudissements imaginaires. Ils saluèrent une fois le public absent, puis : « Rideau encore ! commanda le directeur, vous avez bien mérité deux rappels ! » Et ils resaluèrent !

« Je crois, opina le doyen, que l'on pourrait en rester là.... »

Mais, à ce moment, le marchand de vin surgit :

« Ils arrivent ! cria-t-il. Je le savais bien.... Ils sont en retard, mais je leur ai affirmé qu'on les a attendus, que ce n'est pas encore commencé.... Marchez ! Chaud ! Chaud ! Ils sont nombreux et très gais.... »

Ils étaient exactement soixante. Des vendangeurs, très gais, en effet, excités par le reginglard. Soixante qui s'entassaient sur les bancs à cinquante centimes la place. Leurs souliers ferrés faisaient le rrran-rrran lugubre des jours d'émeute. Pas une femme. A peine installés, ils tapaient du pied, et les plus impatients, roulant leur programme en boule, le jetaient sur le rideau. On commence. Un spectateur, qui s'obstine à beugler, est rappelé au silence d'un coup de poing par son voisin, et, faisant signe qu'il

a compris, écoute la pièce de toutes ses oreilles, en saignant du nez. Le dialogue est peu apprécié, mais les effets comiques : chaise retirée brusquement sous quelqu'un qui se prépare à s'asseoir, mari surpris en bonne fortune par une épouse irascible, sont soulignés par un rire énorme, exagéré, effrayant, le rire coupé net que j'ai entendu à la Salpêtrière, lors de la fête annuelle....

Ce fut au milieu du second acte que le malheur se produisit. J'ai dit que le doyen de la troupe comptait plus de quatre-vingts années. Sa mémoire lui fit défaut. Il entra dans une tirade du troisième acte ; les autres, désarçonnés, le suivirent. Et à la fin du second acte, le vaudeville se trouva terminé. On tint, dans la coulisse, un rapide conciliabule.

« Il n'y a rien à faire, décida le directeur Si nous recommençons, ils s'en apercevront et nous aurons un joli chahut. D'ailleurs, dans l'état où ils sont, deux actes ou trois actes, ils ne s'en apercevront même pas.... Ils seront contents d'aller se coucher.

– Mais ils attendent....

– Je me charge de les renvoyer. »

Il s'avance, salue, puis :

« Messieurs, annonce-t-il, la pièce est finie. C'est pour avoir l'honneur de vous remercier. »

A peine avait-il dit qu'un tumulte effroyable retentit. Les spectateurs, considérant qu'ils n'en avaient point pour leurs cinquante centimes, vociféraient « Voleurs !... Remboursez-nous ! » Et une voix, dominant les autres, réclamait : « *La troisième acte ! La troisième acte !* » La corde, fragile obstacle qui séparait les bancs des chaises, fut vite franchie et les chaises, projetées par des bras vigoureux, jonchèrent la scène :

« J'éteins le gaz ! annonça le marchand de vin, terrifié. Fichez le camp : c'est ce que vous avez de mieux à faire ! Sauve qui peut ! Quand on m'y repincera ! »

On entendit ce son de vitres brisées qui, au théâtre, est le signal de l'émeute et précède les coups de revolver.

« Partons ! dit l'impresario-directeur-auteur.

– J’ai la recette dans mon sac ! triompha Colombine, qui n’avait pas perdu son sang-froid. »

Dehors, la foule irritée nous attendait.

« Ils jettent des pierres ! Pas gymnastique jusqu’à la gare ! »

Ah ! les récits de tournées, les chevaux dételés par les enthousiastes !... Heureusement, il pleuvait toujours. Les assaillants, qui craignaient l’eau, cessèrent de nous poursuivre, et nous pûmes nous arrêter pour souffler un peu.... A ce moment, nous ayant dénombrés, le directeur s’aperçut qu’il manquait quelqu’un à l’appel.... C’était le doyen que l’on avait oublié ;

« Ils l’ont tué ! s’écria la duègne, qui était pessimiste. »

On mit les dames à l’abri, et les messieurs partirent à la recherche du vieil acteur. Je le découvris qui cheminait paisiblement, au hasard. A la vue de cette ombre qui approchait, il se crut menacé et m’opposa *Andromaque* :

*Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix et poursuit l’innocence ;
De quelque Part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux...*

« C’est moi, n’ayez pas peur ! m’écriai-je.

– Ah ! c’est vous ! Dommage !... Racine eût dompté ces brutes... En 1863, à Marseille.... »

Bilan : quatre-vingts francs de perte pour l’organisateur. Mais le retour fut très gai.

« Moi, la bataille m’exalte ! » répétait l’ingénue, comme si elle venait de livrer une bataille littéraire et de soutenir, malgré la cabale, une œuvre neuve et forte.

On ne retournerait pas à Argenteuil, voilà tout. Mais le Vésinet offrait, disait-on, des ressources infinies.... Quelques titres d’œuvres furent proposés. Il ne s’agissait plus de la mienne. La tournée du *Troisième Larron*, comédie funambulesque, devait s’arrêter là....

D'autres interprètes se chargèrent de la présenter au public parisien et à la presse. Cela se passa au Cercle Pigalle, le doyen des clubs dramatiques, qui avait à cette époque cinquante-trois années d'âge et comptait parmi ses membres plusieurs ci-devant jeunes hommes de ses débuts.

J'ai fait, dernièrement, un pèlerinage là-bas, cité du Midi, sur le boulevard de Clichy. C'est une ruelle parallèle au passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, où le Théâtre-Libre a connu le vacarme et le triomphe de ses premières soirées. Mais la salle de l'Élysée-des-Beaux-Arts était aussi laide que fragile. Antoine a conté les transes du propriétaire qui craignait les trépignements au cours desquels son mince édifice eût croulé dans un nuage de poussière.... Son passé frondeur mettait le Cercle Pigalle au-dessus des autres sociétés. Et aussi, et surtout, il était dans ses propres meubles. Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, avait construit la salle. Il s'était amusé à édifier un théâtre, un vrai théâtre en miniature. Il y avait une première et seconde galerie, des baignoires, des loges, des avant-scènes, le tout réduit à des proportions lilliputiennes. Dans les sous-sols, les loges d'artistes s'alignaient comme des placards le long d'un corridor. Elles étaient nombreuses, à cause des revues. Il y avait des « dessous » et même, orné de glaces, comme à l'Opéra, un foyer pour les artistes ! Les interprètes masculins étaient des amateurs, mais ils jouaient et ils chantaient depuis si longtemps qu'ils avaient fini par adopter comme seule valable leur occupation bénévole. Quelques professionnels les assistaient. Quant aux actrices, plusieurs ont appris là le métier où elles devaient trouver la fortune. On n'admettait pas les non-valeurs parmi les membres. Ceux qui ne pouvaient rendre aucun service sur le plateau se chargeaient de la régie ou du contrôle. Quatre héros, les soirs de gala, passaient la cote des machinistes, plantaient les décors et apportaient les accessoires. Entrant jusqu'au bout dans le rôle modeste qui leur était dévolu, ils se désintéressaient du spectacle et, entre deux besognes, les mains noires et couverts de poussière, ils allaient prendre un demi-setier chez le marchand de vin. Là, ils étaient souvent hélés par d'élégants spectateurs qui leur demandaient d'aller chercher un fiacre ou des bonbons pour les dames et qui leur offraient des pourboires !

Je garde, pour ma part, une grande reconnaissance au Cercle Pigalle. Il y régnait une gaieté charmante, dans une fraternité absolue. Riches et pauvres se trouvaient confondus. Le banquier accessoiriste traitait avec un respect affectueux l'humble employé qui jouait avec succès les premiers comiques. Le tutoiement était obligatoire. Enfin, le prix du souper avait été fixé, une fois pour toutes, à trois francs, prix qui ne devait être dépassé sous aucun prétexte. Tout ce monde, venu des quatre points de l'horizon, communiait dans un amour fervent des tréteaux. On ne manquait pas une pièce des petits et des grands théâtres ; les uns y assistaient au poulailler, les autres aux premières loges, mais on se retrouvait à la sortie pour déclarer : « Nous faisons mieux chez nous. » La salle de la cité du Midi était toujours pleine, sut invitations, direz-vous ; mais c'est un fait reconnu que l'on éprouve presque autant de difficultés à attirer le public gratuit que le public payant....

La revue de fin d'année concentrait tous les soins et absorbait tout le budget. Les autres représentations étaient un peu sacrifiées. Un membre du Cercle ayant commis un drame médiéval pour lequel il réclamait une salle des gardes : « Je vois ce qu'il te faut, déclara le décorateur-tapissier ; je retaperai le salon Louis XV. » Si la salle avait été construite à l'instar de l'Opéra, par la boutade d'un grand architecte, le comité de lecture fonctionnait à l'imitation de celui de la Comédie-Française. La pièce lue, l'auteur se retirait et le président avait la charge de lui annoncer la bonne ou la fatale nouvelle.

Cet obstacle franchi, d'autres restaient. Au dernier moment, amateurs et professionnels rendaient parfois leur rôle... Celui-ci ou celui-là disait : « Non, après trois revues et quatre vaudevilles où j'ai tenu la vedette, je ne jouerai pas un domestique.... » Le notaire se montrait aussi chatouilleux que l'acteur. Il fallait mettre sur ces plaies de vanité le pansement de grosses flatteries : « Quand on a votre talent, il n'y a pas de petits rôles. »

Apprentissages....

Mais comment célébrer le courage du trésorier ? Il portait perpétuellement sur lui le carnet à souche des reçus et il se vouait à la tâche ingrate de faire rentrer les cotisations. Invité chez les parents d'un camarade, il présentait la note aux parents : « Trois ans de retard.... Vous ne

voudriez pas que votre fils fût affiché.... Quand on chante comme lui le couplet ! » On le fuyait. Il disait : « Je deviens antipathique. J'en ai plein le dos ! A la prochaine assemblée générale, je flanque ma démission. Tant pis ! Vous trouverez un autre imbécile. » L'assemblée générale venait. Le président se levait, et d'une voix émue : « Avant toute chose, déclarait-il, je propose un vote de félicitations à notre éminent trésorier. Son zèle, son abnégation sont au-dessus de tout éloge.... Debout, messieurs ! » Remué jusques au fond du cœur par des acclamations unanimes et si violentes que les habitants de la cité du Midi en sursautaient, le camarade en question, rouge de joie, saluait, remerciait, chassait de l'index une larme qui pointait à ses cils et, déclarant : « Maintenant, au travail », profitait de l'attendrissement général pour sortir son carnet de reçus.

Des finances aussi incertaines n'allaient pas sans provoquer certains incidents. Au cours d'une représentation, la salle fut plongée dans les ténèbres. La Compagnie, lasse de présenter des notes impayées, avait coupé la lumière au bon moment. On s'inquiète, le public s'informe ; un spectateur, apitoyé, prononce un speech et fait une collecte dans son chapeau. La somme réunie représente dix fois celle qui est due. Mais le régisseur s'interpose :

« Mesdames et messieurs, d'abord, merci. Mais notre fierté égale notre pauvreté. Nous nous arrangerons. En attendant, le spectacle continuera aux bougies. »

A distance, on regrette que tant de bonne humeur, de joyeuse activité et de désintéressement se soit prodigué au service d'œuvres passagères et dont il ne reste trace que dans les feuilletons dramatiques de l'époque. Les grands critiques venaient là pour se délasser. Quant aux producteurs, ils ne tardaient pas à délaisser ce tréteau pour d'autres plus importants et plus rémunérateurs. Ils y avaient pris tout de même leurs premières leçons de mise en scène, et de résignation aussi, vertu théâtrale au premier chef. Je donnai ma bluette qui fut représentée trois fois et je collaborai au gros événement annuel, la revue de fin d'année. « Il y a là, écrivait Sarcey, une parodie de *Par le Glaive*, qui est une des bouffonneries les plus

extravagamment drôles que j'aie vues en ce genre. Nous nous sommes pâmes de rire. » Je laisse à penser la fierté de l'auteur de dix-sept ans ! J'achetai, à cette occasion, un gros album destiné à recevoir les coupures de toute une carrière. Depuis qu'une main maternelle, tremblante d'orgueil, y fixa les éloges publiés sur cette revue, personne n'a touché à l'album.... Je l'ai rouvert pour copier ces quelques lignes.

Je ne devais pas rester en si beau chemin. Dans un des restaurants – si l'on peut dire – qui hospitalisaient sans le satisfaire notre merveilleux appétit, quelques journalistes, après le théâtre, se réunissaient. On voyait pointer des renommées dont certaines devaient être éclatantes. Mais, à ce moment, une obscurité complète nous enveloppait. Nous tenions nos assises près de la cabine du téléphone. Ce fut là que nous vîmes s'engouffrer, certain soir, un arrivé qui téléphonait à son collaborateur. Sans prêter l'oreille, nous entendîmes ceci :

« Comment vas-tu ?... Un peu de fièvre. Ce n'est rien : un gros rhume.... Surtout, ne sors pas, tiens-toi au chaud et prends des grogs.... Oui..., je sors du théâtre.... »

Il s'agissait de la pièce d'un confrère, pièce dont la répétition générale se donnait dans un théâtre voisin. Et le dramaturge, notre aîné de quelques années à peine, d'ajouter :

« Tu peux te rendormir tranquillement, mon vieux ; c'est un four noir ! »

Là-dessus, il sort de la cabine, entend un énorme éclat de rire, s'arrête, nous aperçoit et déclare bravement :

« Eh bien ! oui.... C'est nous qui passons ensuite... Riez tant que vous voudrez.... Vous verrez cela quand vous en ferez ! »

Une phrase propre à donner le frisson....

En réalité, personne d'entre nous ne devait connaître un sentiment de ce genre. Nous ne vivions pas dans une de ces étroites chapelles où, faute de place, chacun joue des coudes. La confraternité n'est pas un terme dénué de sens chez les journalistes qui passent de dures épreuves en commun. L'amitié y est solide. Quand un de nous se détachait du peloton, les autres criaient « Bravo 1 » sans arrière-pensée. On ne fuyait les tapeurs reconnus que si l'on n'avait pas la possibilité de les assister. Pendant des années, un

personnage énigmatique qui végétait de traductions mal payées nous sollicita de la sorte : s'il jugeait que l'un de nous était en fonds, il levait l'index et le médius de la main droite.... Cela signifiait qu'il avait besoin de deux francs. En cas d'hésitation, il abaissait l'index et rabattait ses prétentions à un franc.... Et si le « tapé » ne s'exécutait pas, de son index gauche, il séparait le médius et s'en tenait à cinquante centimes, qui lui étaient toujours remis. D'où venait-il ? Mystère. Il avait dû connaître les geôles politiques ; si on lui parlait de prison pour délit de pensée, il hochait la tête et soupirait un « Diable ! Diable ! » qui en disait long. Sur un carnet, il inscrivait ses emprunts.

« Un jour, déclarait-il, je vous étonnerai peut-être. »

En effet, ce jour arriva.

« J'ai retrouvé mon frère, nous expliqua-t-il. Je le croyais mort ; il me croyait enfermé !... Il est établi en Suisse. Il est riche ; il est seul et il me propose d'aller vivre avec lui. Ma foi, je suis fatigué ; j'ai accepté. Il me laissera lire ce que je voudrai. J'aurai trois cafés-crème : au petit déjeuner, au goûter et au souper, sans compter deux repas bien complets. Une chambre et un cabinet de toilette.... En attendant, il m'a envoyé de quoi payer mes dettes et le rejoindre. Heureusement, j'avais tout inscrit ! Il y en a pour deux mille trois cent quatre-vingt-trois francs cinquante.... Écoutez : c'est une féerie ; vous allez être payés ! J'ai voulu que cela fût mon premier geste de bourgeois.... Avec mon frère, je mangerai, je dormirai et je crèverai de gras fondu, mais avant... »

Il se tut, pénétré. On lança quelques suppositions : avant, il boirait du vin pur dans un cabaret à la mode ; il entretiendrait une danseuse.... Il répétait : « Non ! Non ! » en riant de ce rire fêlé des gens qui ont désappris la gaieté, et il se frottait le crâne, un crâne magnifiquement, intégralement nu....

« Avant, énonça-t-il, j'achèterai vingt francs un flacon de lotion capillaire. Il y a trop longtemps que j'en ai envie ! »

Quand il nous eut payés, avec quel ravissement (« Je peux ajouter cinq francs, dix francs, si tu veux, ça ne me gênera pas ! »), il entendit nous inviter à dîner. Il choisit, pour ces agapes, un bouillon qui lui paraissait

l'établissement le plus luxueux et il acheva d'y dépenser la provision du voyage.

« Encore une bouteille de vouvray ! commandait-il. Je prendrai une troisième classe, voilà tout ! Et je me priverai de lotion !

Ces restaurants de notre jeunesse !... Comment des estomacs humains purent-ils y résister ? Les garçons, pris de pitié, nous soufflaient parfois : « Non, non, ne prenez pas ça.... C'est impossible, je vous assure : je vous rends un service ! » Un autre renverse, en nous servant, le litre de vin rouge qui fait sur la nappe la tache violette de l'encre répandue.... Une odeur nauséabonde monte : « Vite, enlevez ça ! » Et le garçon de nous répondre : « Je vais vous apporter un autre litre. Pour la nappe, rien à faire, vous aurez double parfum, voilà tout ! »

Vingt et un sous : hors-d'œuvre, poisson, plat de viande, fromage et dessert.... Sombres rumsteaks, venant de pégases fourbus. On maltraitait les chevaux, même à la cuisine ! Mais quelles bonnes et réconfortantes causeries et que d'admirables affections sont nées là ! Des réfugiés politiques, de nuances diverses, finissaient par trinquer ensemble. On rapprochait les tables. « Messieurs, si ça continue, protestait le patron, ma maison finira par ressembler à un hôtel de province ! » Les femmes, plus difficiles, ne s'aventuraient guère dans ces restaurants-là.

Entre un simili-bœuf, noir pour la viande et rose clair pour la sauce, et un brie crayeux, Max Maurey, qui tenait le courrier des théâtres dans un quotidien du soir, me proposa notre première collaboration. Il ne s'agissait plus d'une tournée fantaisiste dans la banlieue parisienne, ni d'un cercle d'amateurs ; non : un théâtre avec entrées payantes et droits d'auteur.... L'établissement avait eu des fortunes diverses. En dernier lieu, il s'intitulait le « Pendu ». On y assistait à la pendaison d'un spécialiste qui restait devant le public, la langue sortie et les yeux exorbités. Pour charmante que fût cette exhibition, elle ne tarda pas à lasser les amateurs. Une vedette de café-concert, brune Bordelaise qui lançait à la fois des danses espagnoles et des chansons anglaises, avait pris la succession du pendu. Et elle nous demandait une revue en un acte. Le futur auteur de *Rosalie*, d'*Asile de nuit*, du *Stradivarius* m'exposait son projet et nous esquissions les grandes lignes

de notre futur ouvrage, quand un camarade, survenant, jeta une ombre sur notre joie.

« Méfiez-vous du café-concert, nous dit-il. Hier, on donnait dans un de ces endroits la première d'une petite comédie de moi. On n'a pas pu en entendre un mot ! Le numéro qui précédait mon acte était constitué par un comique de troisième ordre qui chante les paysanneries. Cet idiot avait eu l'idée de se présenter sur la scène avec un cochon de lait sous le bras. Au refrain, il pinçait le cochon qui se mettait à crier. Succès formidable. Quatre rappels ! L'idiot en était exténué et le porc complètement aphone.... Mais pendant toute la durée de mon acte, le public réclamait ; « Le cochon ! Le cochon ! » Et cela jusqu'à la fin. Après l'annonce de l'auteur, ils demandaient encore leur cochon !...

Ce nuage fut vite dissipé. Nous passerions seuls, en répétition générale et, par une innovation qui devait être suivie, à minuit. Il ne fallait pas grand'chose pour surexciter Paris. L'annonce d'une répétition générale à minuit enchantait les noctambules. Ils vinrent en foule. Jamais, je le crois, on ne réunit un public plus choisi ni plus élégant. On s'était disputé les invitations. Tout ce que Paris comportait de notoire était là, en grande tenue. Nos répétitions avaient été brèves, l'étoile refusant de se plier à la discipline commune : « Passez tout ce qui me concerne. J'apprendrai au dernier moment.... » Par son aspect physique et par son accent, le compère rappelait Jacques, l'inoubliable créateur de *Mademoiselle Beulemans*. Dans cette distribution, chacun avait son mérite : celle-ci avait des diamants à défaut de voix, cet autre ne savait ni jouer ni chanter, mais exécutait le saut périlleux et pouvait marcher sur les mains.

« A vous de vous arranger, déclarait l'étoile, c'est votre métier, d'ailleurs. »

A minuit et quart, on dut fermer les portes, pour éviter l'étouffement. Les retardataires se précipitèrent alors dans les coulisses où nous nous tenions. Je fus harponné par un de ces terribles amateurs de théâtre gratuit dont la faune parisienne était déjà si riche.

« Monsieur, me dit-il, je ne vous lâcherai pas. J'ai affaire à un galant homme. Sachez, monsieur, que j'ai amené une amie. Je croyais, à ce

moment, que la direction ne me refuserait pas un billet. Mon amie est là. Elle étrenne une robe neuve.... Par pitié, monsieur, un strapontin pour elle. Moi, je m'assiérai sur une marche.... » Il n'en fallait pas tant pour m'apitoyer. Je plaçai ces deux « hirondelles » dans la première avant-scène et l'amoureux me couvrit de bénédictions : « Toute ma vie, monsieur.... Ma reconnaissance.... Je n'oublierai jamais.... » L'étoile réclamait les auteurs.

« J'ai été souffrante, nous expliqua-t-elle. Et puis, que voulez-vous ! je ne puis pas apprendre votre texte.... Est-ce votre faute, est-ce la mienne, je n'en sais rien, et ce n'est pas le moment de discuter.... »

Maurey bondit :

« Mais, madame....

– Calmez-vous. Je ne sais pas un mot de mon rôle, mais ça ira très bien.... J'ai trouvé quelque chose... Ne me questionnez pas.... Je veux vous réserver la surprise.... Ça va être formidable, vous entendez : formidable !...

– Qu'a-t-elle pu inventer ? murmure Max Maurey. »

Mais on commençait déjà. Il n'y avait qu'à attendre, dans ce paroxysme de nervosité impuissante que connaissent les auteurs dramatiques à ce fatal moment....

Voici l'entrée de l'étoile.... Elle porte sur son épaule un moineau apprivoisé.... C'est la trouvaille ! Nous craignons une intercalation de texte, un numéro acrobatique, le cochon chanteur qui avait désespéré notre camarade. L'oiseau nous rassure. Il se tient tranquille, ne s'envole pas. Tout va bien.

« Pour la chanson, déclare la vedette, je n'ai pas eu le temps de l'apprendre, mais je la saurai demain.... »

On croit à une boutade voulue par les auteurs, et on sourit. Mais au troisième : « Passons : je n'en sais pas une broque », nous percevons une de ces houles qui annoncent l'ouragan.... Tous les désastres fondent à la fois. Au bout de dix minutes, le spectacle n'était plus sur la scène, mais dans la salle. Il y avait sur la scène des personnes très sages et que l'on n'entendait plus. Dans la salle, des artistes improvisés qui beuglaient et qui riaient. On était venu pour s'amuser et l'on s'amusait. En semblable occurrence, le signal est toujours donné par quelqu'un.... C'est le premier lazzi qui

déchaîne le tumulte et qui décide les hésitants à sortir de leur réserve.... Or, la première interruption était venue de qui ? Du solliciteur lui-même, placé par mes propres soins dans la plus belle avant-scène, avec sa compagne à la robe neuve ! Debout et au comble de la joie, il dirigeait les protestations, les encourageait, exhortait les timides.... Ses voisins, exaspérés, durent le faire taire et l'asseoir de force....

A la fin, la bonne humeur règne, un peu trop bruyante. La vedette exécute une pirouette, on crie : « Bis ! »

« Pour la revue ? » interroge-t-elle.

Et le public, en chœur :

« Non ! Pas pour la revue ! Pas pour la revue ! »

Sans demander notre reste, nous partons, Max Maurey et moi. Le long des boulevards extérieurs, nous parlons art, philosophie, agriculture, économie politique.... Nous rencontrons un sévère censeur.

« J'ai vu, nous dit-il, que vous aviez commis une petite drôlerie.... Vous donnez dans le théâtre commercial ! Adieu, messieurs L. »

Deux heures du matin. Nous avons pris le parti de rire de l'aventure et nous en rions de si bon cœur que la faim nous talonne. Nous pénétrons dans un restaurant où nous tombons sur toute une bande de joyeux drilles qui nous interpellent :

« Vous étiez là-bas, tout à l'heure ?

– Oui....

– C'était tordant !

– Roulant !

– A propos, de qui peut bien être cette revue ?

– Des acteurs ! riposte Maurey imperturbable. »

Ainsi fut enterrée une manifestation que la presse voulut bien passer sous silence. Max Maurey ne devait pas tarder à prendre d'éclatantes revanches. Pour moi, que ces avatars avaient rendu circonspect, je pris la critique dramatique du *Soleil*. On y remarqua mon indulgence.

II

Un magazine avait publié sur Pierre Loti une interview qui avait déplu au maître. Il exigea une rectification. On lui proposa un autre article que je fus chargé de rédiger. Pierre Loti se méfiait des journalistes et il ne me le cacha point. Il me reçut dans son salon de Rochefort, un salon bourgeois et provincial qui précédait les merveilles dont on a si souvent donné la description. Loti était en uniforme et ne perdait pas un pouce de sa taille. Le regard vif, nuancé de rêve, il m'opposait une sorte de crainte souriante.

« A quoi bon ? soupira-t-il. Vous écrirez ce que vous voudrez, et cela sera toujours à recommencer.... »

– Je vous soumettrai les épreuves.

– On dit ça !

– Je vous en donne ma parole.... »

La parole d'un journaliste lui paraissait sujette à caution ! Mais il se soumit enfin. La légende qui le représentait changeant de costume dix fois par jour, se déguisant en Turc, en Bédouin, en Japonais, l'exaspérait.

« Le voilà, mon costume ! Si j'en ai porté d'autres, c'est comme tout le monde, lors des bals travestis. Vous déjeunerez et vous dînez avec moi. Vous allez vivre une de mes journées, et peut-être, après tout, remettrez-vous les choses au point.... »

Le déjeuner eut lieu dans une petite salle à manger, tout intime, donnant sur un exquis jardin de curé ; le dîner, dans la salle à manger monumentale, servi par des valets de chambre en habit à la française....

Je ne peux, quand j'évoque ce souvenir, le séparer du titre d'une comédie de Labiche : *les Deux Timides*. Le maître, inquiet et se disant sans doute : « Qu'est-ce que j'ai commencé là !... » Le reporter griffonnant des notes en songeant : « Mon article sera stupide et lui déplaira. »

Car je savais déjà, par expérience, que le « papier » soigneusement figolé, celui que l'on voudrait à la fois poétique et vrai, dégagé, en général, un insupportable ennui. Cela ne manqua point. De retour à Paris, je couvris une douzaine de pages fort médiocres. Fidèle à la parole donnée, je communiquai les épreuves au maître, qui me les renvoya, corrigées de sa main, avec des béquets innombrables et, en marge, force points d'interrogation. Il me fallut remettre l'article sur le chantier, couper, ajuster, et le résultat, je le confesse, ne fut guère heureux.... Il me restait d'avoir pénétré l'intimité d'un écrivain que j'admirais et la secrète honte de l'avoir mal servi. Mais, aussi, j'avais vu les chefs-d'œuvre accumulés dans cette maison, ou, plutôt, dans ces maisons de Rochefort, car Loti avait ajouté à la maison familiale d'autres maisons du voisinage. Il m'avait montré, avec une émotion que je partageai, le portrait authentique d'Aziyadé, avec ses yeux de velours, sa pâleur orientale. Je gardais l'éblouissement d'un paravent splendide, de nacre sur fond d'ébène. J'avais dénombré, dans une armoire, les présents offerts par des souverains étrangers au grand écrivain français. Monté au faîte d'une échelle, j'avais ramené la chatte familière qui grimpait aux arbres, mais ne savait pas en descendre. J'avais respiré l'odeur nostalgique, thym et cadavre, de la chambre des momies, vu, sur la tombe du léger fantôme d'Orient, la veilleuse éternelle et la rose fraîche et, sur la tombe du guerrier arabe, le harnachement de guerre. J'avoue que je ne réussis point à faire bénéficier le lecteur de cette aubaine.... Et ces pages-là tombèrent avec tant d'autres dans le gouffre anonyme où s'entassaient les libelles sans gloire.

Néanmoins, j'envoyai à Pierre Loti mon premier recueil de contes. Il me répondit courrier par courrier. Il avait lu mon livre dans la nuit et il m'exprimait en termes charmants sa stupéfaction que j'eusse pu rester avec lui de onze heures du matin à six heures du soir, sans lui révéler que je joignais à mon crayon de reporter une plume de « novellière ». Il me

réservait une surprise qui me fit rougir d'orgueil. Interviewé par le *Temps*, sur les livres qu'il emporterait au cours d'un long voyage, il cita le mien. Dès lors, ce grand aîné, dont on dit, à tort, qu'il ne lisait jamais, ne cessa de me prodiguer les marques les plus précieuses d'une sympathie qui me réconforta souvent. Je le revis pour la dernière fois dans les coulisses du théâtre Femina. Il s'apprêtait à faire une conférence. Je ne sais encore comment il avait pu s'y décider. Mais il était là, nerveux, un peu effaré....

« Surtout, me conjura-t-il, ne me laissez pas, n'allez pas dans la salle. Est-ce qu'il y a beaucoup de monde ?... »

S'il y avait du monde ! Sur sept cents places, six cent quatre-vingt-dix étaient occupées par des dames, la conférence ayant lieu dans l'après-midi. Loti conférencier ! Personne n'en revenait : ni l'orateur, ni les spectatrices : « C'est lui ? – Comme il a l'air jeune ! – Ce n'est pas lui – Si ! – Il fait lire sa conférence. – Mais non.... » Il parla fort bien, d'ailleurs, puis il revint auprès de moi.

« Ah ! vous voilà ! Ne bougez pas, surtout. J'ai besoin de vous. »

On applaudissait Mme Bartet, qui venait lire une des pages les plus belles des *Désenchantées*, la lettre finale de Djénane. La voix de la grande comédienne s'éleva dans le silence...

« Alors, me dit Pierre Loti, qu'y a-t-il de nouveau à Paris ?... Le théâtre ?... J'y suis allé par hasard et au hasard... J'ai trouvé la pièce abominable. Tout le monde l'estimait excellente.... »

Il me cita un titre.

« Mon Dieu....

– Avez-vous quelque ouvrage en préparation ?

– Je crois....

– Comment ! Vous croyez ?...

– Je vous demande pardon.... Je voudrais écouter....

– Mais non.... Parlez ! Dites-moi quelque chose, n'importe quoi. Si vous écoutez, j'écouterai aussi et savez-vous ce qui arrivera ? La lettre est rigoureusement authentique.... Je l'ai à peine modifiée. Alors, Mme Bartet aidant, je vais me mettre à pleurer. Et comme il faut que je revienne, que je termine ma conférence en quelques mots, vous me voyez apparaissant sur la

scène, les yeux bouffis et la voix entrecoupée, comme un auteur qui vient d'être bouleversé par sa propre prose.... Je serais ridicule.... Allez ! Allez ! Parlez !... »

J'obéis. Mais tandis que je lui donnais distraitemment les dernières nouvelles de notre petit monde parisien, je prêtais l'oreille.

« Vous trichez ! » me disait Pierre Loti, misérieux, mi-plaisant.

Enfin, je me tus. Mme Bartet achevait sa lecture, et l'illustre conférencier, caché derrière un portant, se roidissait en vain contre l'émotion qui le gagnait....

Je crois qu'il n'y a pas d'œuvre valable sans cette sincérité-là, que d'aucuns pourraient prendre pour de la naïveté. Et encore, s'agissait-il d'un personnage réel. Mais l'écrivain digne de ce nom accorde la même foi à ses personnages fictifs. Ils n'existent pour le lecteur que s'ils ont commencé à vivre pour lui-même. On connaît cette touchante anecdote : un ami de Balzac, le surprenant en plein travail, lui annonce, en riant, Mme Marneffe. Balzac passe la main dans ses cheveux, arrange sa cravate et s'écrie : « Faites entrer ! »

On pourrait établir une ligne de démarcation très nette entre les héros de roman ou de théâtre qui ont été créés avec de l'encre et ceux qui ont été créés avec du sang, avec des larmes. Les derniers, seuls, obtiennent le passeport pour la postérité. Les autres peuvent être relégués sous l'étiquette infamante : *Pensums*.

III

« Qui est-ce qui veut interviewer Henry Becque ?

– Moi ! »

Je m'achemine vers l'avenue Victor-Hugo.... Becque, l'auteur des *Corbeaux* ; Becque, l'auteur de *la Parisienne* ! Je ne l'avais vu qu'une fois.... On l'avait sifflé au cours d'une de ses conférences, à l'Odéon. Il avait dû renoncer à parler, mais il avait annoncé la suite prochaine de cette conférence interrompue. Cette fois, nous étions venus. Au premier signe d'effervescence, nous avons rappelé les protestataires à la décence. Et Becque avait pu parler dans les ovations d'une vingtaine de jeunes partisans et le silence glacé des autres.

Je frappe. On crie : « Entrez ! » Je tourne la clef dans la serrure. Une première pièce, complètement nue, mais baignée de soleil. Dans cette pièce, quelques planches de bois blanc, supportant une cinquantaine de livres ; sur la cheminée, un bougeoir, une table d'écolier, une chaise rustique. C'est tout. Dans la seconde pièce, un fauteuil et un lit. Et dans ce lit, Henry Becque avec sa belle tête de grognard à la rude moustache, les cheveux gris taillés en brosse, le regard direct.

« Asseyez-vous.... Je suis un peu enrhumé.... Vous venez m'interviewer ?

– Oui.

– Vous y tenez beaucoup ? Si vous y tenez, interrogez et je vous répondrai. Mais voulez-vous me faire un grand plaisir ? Ne parlez pas de moi. Et bavardons. Promis ?

– Promis !

– Maintenant, si cela doit vous rapporter quelques sous ?

– Ne vous inquiétez pas de cela....

– Vraiment ? Alors, vous vous serez dérangé pour rien ? Superbe ! Vous écrivez ?

– J'essaie....

– Une pièce ?

– Oui....

– Dès que vous l'aurez terminée, il faudra me l'apporter. Quand il ne s'agit pas de moi, j'ai beaucoup d'activité, vous savez, et même de l'influence.... Si j'aime votre pièce, je me mettrai en quatre pour la faire

jouer et je la ferai jouer.... J'ai le bras plus long qu'on ne l'imagine.... Et puis, en ce qui me concerne, je ne me plains pas.... Ce sont les gens qui me plaignent, et ils m'ennuient.... Je n'ai pas de besoins.... Ainsi, j'ai les meubles inutiles en horreur. Les miens me suffisent. Je ne tiens qu'à l'air et à la lumière, et j'en ai ici.... On s'est imaginé que je vivais des subsides que me donnait mon frère, mort récemment. Un fonctionnaire sort d'ici. Il venait proposer un secours administratif à l'officier de la Légion d'honneur que je suis ! On lui avait raconté que j'étais dans une misère noire. Bien gentil, cet homme, un peu embarrassé de sa mission, mais bien gentil.... Il m'apportait deux cents francs !... Je l'ai renvoyé, avec ses dix louis.... Il ne doit pas en revenir ! De l'argent ? Il ne tient qu'à moi. Je n'aurais qu'à terminer la comédie qui est là, tenez, mais je ne la terminerai pas. J'ai eu la déveine d'être brûlé par l'affaire de Panama.... Une pièce, cela va moins vite qu'un procès, quoi qu'on en pense.... J'aurais l'air de spéculer sur l'actualité.... Non !... Je pourrais aussi écrire des articles ! Le *Figaro* m'en demande. Une chronique par semaine, si je veux. Seulement, je ne veux pas. Quand j'ai quelque chose à dire, soit.... Voyez-vous, il faut avoir quelque chose à dire et le dire vite. J'ai toujours admiré ces romanciers qui pondent trois cents pages là où je n'aurais pas trouvé trois cents lignes. Tenez, quand vous êtes arrivé, je lisais un roman, stupide d'ailleurs, mais qui m'a donné la clef du mystère. J'ai marqué l'endroit, régalez-vous et prenez une leçon. L'héroïne, Madeleine, écrit à son amant. J'aurais mis : « Madeleine écrivit une lettre à Claude. » Cela ne fait pas tout à fait une ligne. Voyez ce qu'a trouvé le fabricant : il montre Madeleine s'installant à son petit bureau. Il décrit la marqueterie du bureau, il ne nous épargne ni l'écaille blonde du porte-plume, ni le vélin avec monogramme doré, ni la poudre d'or avec laquelle sa bonne femme sèche l'encre violette, ni l'apposition du timbre. Tout cela est absolument vain, mais ça tient de la place ! Une page au lieu de six mots. Dans ces conditions, un volume est vite rempli ! Remarquez que je vous parle d'un imbécile, mais les plus grands ont cette manie. Ce qu'il y a de sublime, c'est l'estomac du lecteur. Il prend le tirage à la ligne pour de la conscience ! Emportez ce livre ! Je

vous le donne. C'est une leçon utile.... A suivre, peut-être !... Je ne dis pas
« certainement » : peut-être !..

CINQUIÈME PARTIE

CONTES ET CHOSES VUES

I

J'EN ai fini avec le journalisme de ma jeunesse. On est toujours porté à voir le passé avec des lunettes roses. Certes, il y avait des heures lourdes, mais elles étaient très vite oubliées dans l'activité d'une profession qui a tout au moins ce mérite de ne laisser aucune place à l'ennui. On réédite trop souvent cette vérité lugubre : « Le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. » Ce métier-là, si dur, devrait suffire. Mais les professionnels de ce temps – et je crois bien qu'ils n'ont guère changé – étaient de ces modestes que les gens traitent dédaigneusement de bohèmes et se souciaient assez peu de leurs intérêts matériels. Voulez-vous un exemple qui remonte à une dizaine d'années ? Voici : les typographes d'un journal réclament une indemnité de vie chère. L'indemnité leur est accordée. Ils l'annoncent à un reporter, qui soupire : « Vous avez de la chance ! » Les ouvriers, apitoyés, se concertent, décident de réparer cette injustice et réclament de l'administration la même indemnité pour « leurs camarades journalistes ». Et ils obtiennent ce que les autres n'avaient pas osé solliciter. Mais les

pauvres étaient moins traqués à mes débuts. Les intellectuels crevaient de faim, mais ils n'en mouraient pas. On pouvait, à la rigueur, prendre en riant des choses que la dureté de l'époque présente rend tragiques. Je sais un grand éditeur qui, ayant débuté dans le reportage sportif à un moment où ce métier-là ne nourrissait guère son homme, n'avait plus comme vêtement mettable qu'un habit noir. Pendant tout un hiver, il ne sortit de son logement qu'à la nuit tombante et, naturellement, en habit. Il arrivait en habit dans la rédaction, il dînait, en habit toujours, dans un humble « bouillon » ; il corrigeait ses épreuves vers une heure du matin, en habit.... Ce fut là qu'il gagna une solide réputation de snobisme, qu'il a gardée, d'ailleurs, et qui le suivra jusqu'au tombeau. Il se demande, parfois, comment sa destinée se serait orientée si son seul vêtement possible avait été un complet veston ! Il eût peut-être vieilli dans un obscur reportage, passant de la bicyclette à l'automobile et de l'automobile à l'avion, sans autre avancement !

J'ai toujours été stupéfait que tant d'écrivains – et des meilleurs – pussent s'accorder sur le principe du double métier et dire à leurs jeunes confrères : « Ne devenez pas des professionnels. Trop de déboires vous attendent, Soyez dans l'après-midi commis de banque ou courtiers, assurez votre matérielle et, le soir venu, écrivez si cela vous chante. »

J'ai vu cette opinion un peu partout, émanant, je le répète, de personnalités autorisées. Qu'un aîné donne à un cadet le conseil de vivre d'abord et avec dignité, rien de mieux, mais qu'il lui présente cette obligation douloureuse avec une semblable désinvolture, cela confond. L'art d'écrire a des exigences inéluctables. Il commande des méditations et des études. Un homme ne dispose que d'un faisceau restreint de forces nerveuses. S'il l'use dans un emploi quelconque, au cours d'une lourde journée, comment fera-t-il pour travailler valablement, le soir venu ? L'ennemi le plus terrible d'un écrivain est la fatigue. Et il ne convient pas d'assimiler la littérature à un art d'agrément. Ne ferait-on pas mieux de déclarer : « Si vous avez du courage, et surtout si vous n'avez à penser qu'à vous seul, soyez pauvre héroïquement, mais faites votre œuvre. » Ceux qui n'ont pas le don, ceux qui ne sont pas possédés du démon intérieur se lasseront bien vite. On devrait trembler de décourager les autres. La

meilleure réponse à ces enquêtes, vous la trouverez au chapitre XIX du *Manuel d'Epictète*. Je demande la permission de le reproduire ici.

« T'imagines-tu qu'en te consacrant à la philosophie, tu puisses, comme aujourd'hui, manger et boire à ta guise, avoir pour certaines choses des goûts de prédilection et pour d'autres choses de la répugnance ? Il faut te résoudre à passer des nuits sans sommeil, à travailler avec acharnement, à te séparer de tes amis et de tes proches, à être en butte au mépris du dernier de tes domestiques et aux railleries des passants, à céder le pas partout, dans les honneurs, les dignités, les tribunaux, – en un mot, dans toutes les affaires. Réfléchis à tout cela et vois si tu n'aimes pas mieux vivre exempt de peines, dans une absolue indépendance et sans aucun désagrément. Si tu n'as pas fait toutes ces réflexions, ne va pas plus loin, de crainte de te livrer à un jeu d'enfant, d'être aujourd'hui philosophe, demain collecteur d'impôts, ensuite auteur et, enfin, intendant de César : *tout ces emplois ne cadrent guère les uns avec les autres....* »

Vérité vieille de deux mille ans. Vérité d'aujourd'hui. C'est vraiment se résigner un peu vite que de conseiller l'art d'écrire aux seuls rentiers, et la sélection, pour commode qu'elle puisse paraître, serait dangereuse, on en conviendra. Prenez la liste des professionnels ; vous aurez toutes les gloires du passé. Les exceptions ? Stendhal ? Lisez son *Journal*. Vous y trouverez quelques lignes significatives. Il y expose, l'ambition de sa vie : habiter Paris, au quatrième étage, sur la cour, et écrire des romans.... Mais ne conçoivent vraiment la lourdeur du double métier que ceux qui l'éprouvent. On leur dit : « Comme vous avez raison ! » Et ils pensent : « Comme je voudrais avoir tort ! » S'ils se plaignent, on leur prodigue des conseils : « Vous avez trois semaines de vacances. Profitez-en pour travailler. » Ou encore : « Déjeunez plus vite, vous aurez une bonne heure devant vous. » Un virtuose ou un athlète doivent se livrer à des exercices quotidiens. D'exercices intellectuels : lectures, conversations, voyages, l'homme de lettres ne peut, lui non plus, se dispenser. La monotonie d'une occupation bureaucratique éteint sa curiosité. Il lutte, il peine au lieu de travailler dans la joie. Et à ce combat-là les plus forts s'épuisent vite. Beaucoup doivent renoncer. Les tempes grisonnantes, ils ébauchent encore une œuvre qu'ils

ne pourront jamais réaliser, en laquelle ils perdent, d'ailleurs, toute confiance, car le temps fuit avec rapidité qui fait d'un cher projet un projet démodé.

Il reste entendu que le journalisme seul, mais pratiqué librement, peut servir une vocation littéraire. Une ressource s'est créée vers 1892 : le conte. Beaucoup, et de merveilleux – je l'ai constaté moi-même – n'ont jamais été réunis en volumes et dorment à tout jamais dans de vieilles collections où nul ne s'avise de les réveiller. J'ai eu l'occasion, récemment, d'écrire un avant-propos sur ce genre littéraire à la fois adoré et décrié. Nul ne le soutient, d'ailleurs, et dans les controverses littéraires il n'en est jamais question. C'est pourtant par le conte que le grand public a été amené à la littérature. C'est grâce à lui que l'éducation de ce public s'est faite et qu'il a délaissé les complications rocambolesques. Enfin, le conte français reste un excellent agent de propagande, car le public étranger ne cesse d'en réclamer. Mais, là aussi, un travail, une attention de tous les instants s'imposent ; chercher un sujet est la besogne la plus fastidieuse et la plus inutile du monde. C'est un personnage observé qui doit dicter son anecdote. Il y a là un mécanisme tout spécial, une tournure d'esprit grâce à laquelle on découvre, non pas un filon à creuser jusqu'à ce qu'il s'épuise, mais une quantité prodigieuse de sources. Ne croyez pas à l'histoire vécue dont un interlocuteur bienveillant vous fait cadeau. Ici, la méfiance s'impose. Très souvent, cet interlocuteur vous rapporte un fait-divers qu'il vient de lire, voire un conte dont il a gardé l'inconscient souvenir. En revanche, un mot, jailli des profondeurs de l'être, une silhouette entrevue, une conversation surprise, mettent souvent sur la voie d'une découverte précieuse. J'ai noté, dans cet avant-propos, une scène, vue dans un bar luxueux que l'on dénommait « bain de cuir », car les sièges étaient de cuir authentique et les habitués y vivaient dans l'atmosphère chaude et embuée d'une piscine. À côté de moi, un couple : un quadragénaire élégant, au visage sombre, et une petite femme rose et blonde.

« Je vais te dire ce que l'on n'a jamais osé te dire, personne..., pas même ta femme : tu n'es qu'une brute, une sale brute ! » s'écrie la petite femme, comme excédée et laissant échapper malgré elle la vérité.

L'autre tressaille, étonné plutôt qu'indigné. Sa compagne, en larmes, gagne la sortie et l'homme entre dans une morne rêverie. J'ai expliqué que, là-dessus, j'avais conçu une nouvelle : *Morte la Bête*, où le mari, renseigné ainsi, faisait sur lui-même un douloureux retour.

Je pourrais donner bien d'autres exemples sur ce qui s'appellerait : « Naissance d'un Conte ». Je livre au hasard l'histoire, vraie, observée, le noyau :

A Guignol, un papa conduit sa petite fille. C'est un très vieux papa et une toute petite fille. Il l'installe avec des soins dévotieux et se range lui-même dans le public. Le spectacle commence. Guignol frappe un adversaire de son bâton. L'adversaire s'écroule. Guignol tape toujours. La petite fille, enivrée, crie : « Plus fort, Guignol ! Tape dessus ! Plus fort ! Plus fort ! Plus fort ! » Et le vieux père, suffoqué, de l'adjurer doucement : « Tais-toi ! voyons, Lucienne, tais-toi. Ce n'est pas gentil, tu me fais de la peine. »

... Comme s'il découvrait tout à coup, chez cette enfant choyée, un fond de sauvagerie effroyable, l'épouvantable abîme qui crée, disait Baudelaire, « l'incommunicabilité ».

Phrases entendues :

« Tu ne sais pas, cette bourgeoise-là, ce qu'il faudrait pour l'apprivoiser : ça serait donner son nom à une rose ! »

D'un gosse de Montmartre :

« Papa ? Il est encore rentré saoul hier. Mômman l'attrapait. J'y ai dit : « Laisse-moi faire. » Et sais-tu ce que je lui ai dit, moi, à papa ? J'y ai dit : « Ah ! là ! là ! ce que t'es démodé ! » Tu ne croirais pas, ça lui a fichu un coup.... »

Une confidence d'un ancien tapeur enrichi par un héritage :

« Je peux m'offrir à peu près ce que je veux et je m'ennuie.... Je sais bien que tout n'était pas gai dans mon ancienne condition, mais, que voulez-vous ! la chasse me manque.... »

D'un farceur réputé pour ses trouvailles :

« Nous avons organisé une fausse noce avec mariés, garçons et demoiselles d'honneur, et tout le diable et son train.... Ça se passait dans un restaurant spécialiste de ces agapes, avenue de Neuilly.... On rigolait.... Tout à coup, dans le jardin, nous tombons sur une vraie noce.... Alors, la fausse mariée s'est mise à pleurer, et tout a été fichu. »

J'ai connu ce jaloux qui me confiait :

« J'ai trouvé un truc. Quand je suis seul avec son chien, je l'interroge. C'est-à-dire que je lui défile tous les saints du calendrier. Quand, à un « Léon » ou à un « Maurice », le chien donnera des signes d'agitation, je serai fixé et je pourrai orienter mes recherches. Jusqu'à présent, je n'ai obtenu aucun résultat, mais je n'en suis qu'au tiers du calendrier. Je continuerai demain et les jours suivants.... »

Entendu encore :

« Il lui est arrivé une histoire extraordinaire : il a retrouvé sa nourrice ; il avait vingt-sept ans, elle avait quarante-cinq ans, mais il trouvait charmant qu'elle lui rapportât tous les détails de son enfance. Et puis, elle savait le soigner. Alors, il l'a épousée.... »

D'une infirmière :

« Le mari était en voyage depuis des mois et des mois. On lui avait écrit que sa femme était entrée dans une maison de santé pour être opérée d'un kyste. Là-dessus, il revient, – un peu trop tôt. On nous prévient. La leçon est faite à tout le monde ; on prépare tout, on arrange tout.... Seulement, dans la chambre, on n'oublie qu'une chose : le biberon.... Je crois qu'il a fait semblant de ne pas le voir, par pitié.... Et il est reparti.... »

Ce jeune écrivain était haï par le personnage le plus imposant de sa famille :

« Un homme important, disait-il, qui aurait pu, en griffonnant deux mots sur un bloc-notes, m'assurer une bonne chambre dans laquelle il ne pleuvrait pas et un déjeuner et un dîner par jour, ce qui est une excellente

invention bourgeoise, après tout.... Je lui dis des choses gracieuses, il les prend à rebours.... Il me regarde toujours avec l'œil en coin d'une bête peureuse, cette expression qui signifie : « Tu me fais croire que tu vas me caresser, mais je sais bien, moi, que tu as l'intention de me battre. » Et, pourtant, je voudrais lui plaire. Un jour, il m'a présenté à une dame qu'il aime. J'ai cru lui rendre service en lui révélant que cette dame avait quelque chose de satanique et que j'avais démêlé, parmi tous les parfums dont elle s'inondait, l'odeur démoniaque du soufre.... Eh bien ! c'est à ne pas croire, il m'en a voulu.... »

Las de regarder chaque matin, dans son miroir, une image immuable, il modifiait son aspect physique, laissant pousser sous son menton un collier de barbe, à la façon des anciens porteurs d'eau ou des Américains du siècle passé ; puis il se rasait complètement, intégralement, cheveux et sourcils compris, et apparaissait ainsi, « lunaire et spectral comme un reproche ». Il assista pendant six semaines à toutes les représentations d'une pièce inepte dans laquelle il découvrait d'étranges beautés, connues de lui seul. Par la même occasion, il était tombé amoureux fou de la principale interprète, dont la beauté n'avait d'égale qu'une bêtise massive. Un admirateur aussi étrange finit par intriguer cette demoiselle : « Qu'il se déclare, disait-elle, impatientée, et je verrai la suite que j'ai à lui donner. » Il l'attendit à la sortie du théâtre, par une pluie battante. Elle le vit là, à genoux, stoïque et suppliant, dans les rires de la foule ameutée. Elle le releva. Ils entrèrent dans un café, où l'admirateur fervent, après cinq minutes de conversation, déclara avec le plus doux sourire : « Madame, je vous demande infiniment pardon, mais je me suis trompé.... Vous n'êtes pas Celle que j'attendais. Vous m'excuserez ; erreur ne fait pas compte. »

Et il s'envola.

Il fabriquait avec l'invention la plus drolatique d'exquis jouets d'enfants. Ce pauvre, la plupart du temps sans logis, passait sa matinée à écrire des lettres adorables à n'importe qui, à des sottises qui les jetaient au feu en bâillant, à des correspondants éloignés, qu'il avait connus épris d'art et qui ne songeaient plus qu'à leur commerce. Entre temps, par manière de badinage, il avait conçu et écrit un chef-d'œuvre.

« Je ne recommencerai pas, m'expliquait-il. Ne te fâche pas : ce n'est pas ma faute. Mais jamais je ne me retrouverai dans des conditions pareilles.... Une aubaine inouïe : une maîtresse bavarde, mais respectueuse du travail. Elle ne consentait à se taire que quand j'écrivais. Les oreilles rompues, je m'installais à une table et j'écrivais... n'importe quoi, des choses sur elle : « Cette femme m'assomme. J'obtiendrai son silence à tout prix. Ma plume est mauvaise.... Il vaut mieux souffrir par cette plume que de contraindre cette dame au silence en l'assassinant, geste regrettable et qui peut vous conduire en prison, sans compter les dommages-intérêts et le chagrin de ma famille, » etc. A la fin, comme je suis très pratique au fond, j'ai estimé qu'il valait mieux tirer parti de l'aventure et me suis mis à écrire une histoire comme celui-ci ou celui-là.... »

Rien ne lui plaisait tant que l'obscurité, l'anonymat. Il avait fait sienne la devise de Stendhal : « Avant tout, rester inconnu. » Seuls, les éreintements que l'on publiait sur lui l'amusaient. Il se mettait au piano et il les chantait sur un air de sa façon, tour à tour lugubre et allègre. Les louanges le rebutaient. Il les trouvait stupides. « D'ailleurs, soupirait-il, je n'ai jamais été aimé que par des femmes laides ! »

Je n'ai jamais vu sur une face humaine une consternation plus affreuse que la sienne, quand un timide adolescent, éperdu d'enthousiasme, l'eut appelé : « Cher maître.... » ! Il répétait cela à tous venants : « Il vient de m'arriver quelque chose d'horrible.... Je suis sûr que je vais mourir.... Cet imbécile-là, c'est l'oiseau noir, annonciateur des décès.... »

Inutile d'ajouter que ce fantaisiste avait l'âme la plus tendre, la bonté la plus naïve. Lesté d'un petit pain et de deux sous de lait, il écoutait les doléances d'un riche qui se plaignait de la cherté des truffes et du caviar et des exigences de son chef, et il le plaignait sincèrement ! Toussant d'un rhume éternel, il s'affolait à la moindre indisposition d'un ami, courait chez le médecin, le ramenait, cherchait les potions chez le pharmacien et veillait, déjà touché par la mort, au chevet d'un grippé ou d'un soupeur atteint par l'indigestion.... Ayant tout lu, il se constituait, sans vouloir accepter un centime de rétribution, secrétaire et collaborateur d'écrivains qui ne lui arrivaient pas à la cheville et dont il corrigeait, par surcroît, les épreuves,

sous le prétexte que ça le distrayait. Il se faisait de l'amour une idée si haute, si pure, que, renonçant à être jamais compris, il se rejetait sur l'amitié des hommes, qui ne le comprenaient pas davantage. Il était généreux et brave jusqu'à la folie.... Un mince volume lui survit, presque oublié, mais qui aura sa revanche un jour et que l'on redécouvrira. Il souriait. « C'était tout ce que j'avais à dire. » Il a été atrocement malheureux, et, pourtant, il laisse dans le souvenir de ceux qui l'ont connu une impression de richesse incomparable...

... C'est à ceux-là que j'ai pensé en écrivant ces lignes, à ceux qui, de leurs grandes douleurs, ont fait de petites chansons ironiques et tendres. Aucun n'a dépassé la trentaine. Ils n'avaient à vivre que leur jeunesse. Et ils n'ont rien fait pour s'opposer à leur destin. Ça leur suffisait puisqu'ils n'auraient plus trouvé, ces pauvres oiseaux perdus dans l'hiver, l'occasion, ni la force de chanter....

3446-30 – 4 – 30.

IMPRIMERIE CRÉTÉ

CORBEIL (S.-ET-e.)

ŒUVRES DE HENRI DUVERNOIS

ROMANS

NOUVELLES

Les marchandes d'oubli.	Le chien qui parle.
Les demoiselles de perdition.	Fifinoiseau.,
La maison des confidences.	La lune de fiel.

THÉÂTRE

DIVERS

En collaboration avec Paul Bourget, Gérard d'Houville et Pierre Benoit.

Le roman des quatre.

Le roseau de fer.	Edgar.
Nane.	Gisèle.
Popotte.	La brebis galeuse.
Crapotte.	Une dame heureuse.
Le mari de la couturière.	Morte la bête...
La bonne infortune.	Servante.
Le veau gras.	Les voyages de M. Pimperneau.
Nounette ou la déesse aux cent bouches.	Beauté.
Faubourg Montmartre.	Maxime.

Comédies en un acte.	Nouvelles comédies en un acte.
----------------------	-----------------------------------

Le Boulevard.	Micheline et l'amour.
---------------	-----------------------

L'Homme.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Henri Duvernois. Apprentissages. Souvenirs des années 1885-1900. 7e mille

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96924156>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine

de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect

de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. PREMIÈRE PARTIE ENFANCE
 1. I
 2. II
 3. III
 4. IV
 5. V
 6. VI
 7. VII
3. DEUXIÈME PARTIE CHEZ L'ÉDITEUR
 1. I
 2. II
 3. III
4. TROISIÈME PARTIE JOURNALISME
 1. I
 2. II
 3. III
 4. IV
 5. V
 6. VI
 7. VII
 8. VIII
 9. IX
 10. X
 11. XI
 12. XII
 13. XIII
 14. XIV
 15. XV

5. QUATRIÈME PARTIE THÉÂTRE

1. I

2. II

3. II

4. III

6. CINQUIÈME PARTIE CONTES ET CHOSES VUES

1. I

7. À propos de cette édition numérique